N° 283 — Tome LXXVIII 1er Avril 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BEAUBOURG,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, JEAN CANORA, ANDRÉ FONTAINAS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, TRISTAN LECLÈRE, AUGUSTE MARGUILLIER,
H. MASSET, H. MONIN, JEAN MORÉAS, CHARLES MORICE,
GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ÉTIENNE REY, ANDRÉ ROUVEYRE,
E. SÉMÉNOFF, PAUL SOUCHON, TOUNY-LÉRYS,
A. VAN GENNEP, VOLTAIRE, ÉMILE VUILLERMOZ.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 283 — 1er AVRIL 1909

Jean Moréas	*En rêvant sur un album de dessins.*	385
H. Monin	*Stendhal éducateur*	392
Pierre Quillard	*Les Serbes et l'empire Austro-Hongrois*	408
André Rouveyre	*Visages : XI. Octave Uzanne*	421
Touny-Lérys	*La Beauté*, élégies	422
Étienne Rey	*Métaphysique de l'Amour* (fin)	428
Voltaire	*Lettres à Lekain*, publiées par Fernand Caussy	443
Maurice Beaubourg	*Colloque des Squares : Les Aventures du petit Prince de Roussquiqui et de sa Roussquiquine* (II)	454

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXXII. Postes*	479
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	481
Rachilde	*Les Romans*	485
Jean de Gourmont	*Littérature*	490
Georges Polti	*Littérature dramatique*	494
Edmond Barthélemy	*Histoire*	498
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique.*	503
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	507
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	511
R. de Bury	*Les Journaux*	518
André Fontainas	*Les Théâtres*	521
Émile Vuillermoz	*Musique*	526
Charles Morice	*Art moderne*	531
Tristan Leclère	*Art ancien*	535
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	538
Paul Souchon	*Chronique du Midi*	548
Henri Albert	*Lettres allemandes*	553
E. Séménoff	*Lettres russes*	557
H. Messet	*Lettres néerlandaises*	561
Jean Canora	*Variétés : Sévices académiques dans la forêt de Chantilly*	567
Mercure	*Publications récentes*	569
—	*Echos*	571

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie Léon VANIER, éditeur, 19, quai St-Michel, Paris
A. MESSEIN, Successeur

VIENT DE PARAITRE :

ADOLPHE RETTÉ

UN SÉJOUR
A
LOURDES

Journal d'un pèlerinage à pied

Impressions d'un Brancardier

1 volume in-12, broché..... **3.50**

Il a été tiré 12 exemplaires sur Hollande : 15 fr. l'un.

Dans la première partie de son livre, l'auteur **Du Diable à Dieu** raconte comment, ayant fait vœu de se rendre à Lourdes à pied, il partit de l'abbaye de Ligugé, en Poitou, et parcourut 454 kilomètres jusqu'à Lourdes. Tous les incidents de cette longue marche sont évoqués, au jour le jour, dans un style rapide et coloré qui fait vivre le lecteur de la vie du pèlerin. Dans la seconde partie, M. Adolphe Retté raconte comment il s'engagea parmi les brancardiers. C'est une série de chapitres où l'existence des malades et des baigneurs à la piscine et à l'hôpital est décrite de la façon la plus émouvante. M. Retté rapporte aussi les miracles auxquels il assista, ses conversations avec plusieurs miraculés récents, ses impressions à la Grotte et aux cérémonies du Cinquantenaire des apparitions. Son livre est à la fois un *reportage* d'une véracité admirable et une œuvre d'art d'une grande intensité. Dire du nouveau sur Lourdes, ce n'était pas facile, M. Retté y a réussi ; c'est pourquoi son livre marquera dans la littérature catholique.

Dernières Nouveautés

MARCUS ACCIUS PLAUTUS

LA FARCE DE LA MARMITE

Traduite par **Laurent TAILHADE**

1 vol. in-12, frontispice d'*E. Gabbart.* — Fleuron de *Rochegrosse*, broché..... **3.50**

Il a été tiré 10 exemplaires sur Japon à **15** *fr., et 15 sur Hollande à* **10** *fr.*

LES PLUS JOLIES LETTRES D'AMOUR

Recueillies et publiées par **Annie de PÈNE.**

1 volume in-12, broché..... **3.50**

Annie de Pène, dont on connaît le talent délicat, abandonne aujourd'hui l'imagination pour l'érudition. Elle publie en recueil **Les plus jolies Lettres d'Amour** de ceux et de celles qui eurent un nom dans l'histoire : Châteaubriand, Mmes Récamier, de Custine, de Duras, Benjamin Constant, Sophie Arnould, Mmes d'Olonne, de Sabran, d'Epinay, la marquise du Chatelet ; Balzac, Diderot et tant d'autres. Tous ceux qui ont aimé, qui ont souffert, qui aiment, retrouveront dans ces lettres le reflet de leurs vies et de leurs douleurs.

Félix ALCAN, Éditeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS (6e)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

MARIUS-ARY LEBLOND

L'IDÉAL DU XIXe SIÈCLE

Le rêve du bonheur d'après Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Les théories primitivistes et l'Idéal artistique du socialisme.

1 vol. in-8..... 5 »

Cet ouvrage a obtenu le 1er prix de « *l'Association des Critiques littéraires et Bibliographes* ».

Le premier éveil intellectuel de l'enfant, par **ED. CRAMAUSSEL**, docteur ès lettres, professeur agrégé de philosophie au lycée de Montpellier, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. 1 vol. in-16..... **2.50**

Le fondement psychologique de la morale, par **A JOUSSAIN**, 1 vol. in-16.. **2.50**

La sensibilité individualiste. **Amitié et socialité. L'ironie. Deux types d'immoralisme. Anarchisme et individualisme**, par **G. PALANTE**. 1 vol. in-16..... **2.50**

La morale de l'ironie, par **Fr. PAULHAN**, 1 vol. in-16..... **2.50**

Anti-Pragmatisme. **Examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale**, par **A. SCHINZ**, professeur à l'Université de Bryn Mawr (Pensylvanie.) 1 vol. in-8... **5** »

L'anthropologie de Maine de Biran **ou la science de l'homme intérieur**, suivie de la note de MAINE DE BIRAN de 1824 sur l'**IDÉE D'EXISTENCE** *(aperception immédiate, édition Cousin)*, par **P. TISSERAND**, docteur ès lettres, agrégé de philosophie. 1 vol. in-8. **10** »

L'écriture et le caractère, par **J. CRÉPIEUX-JAMIN**. *5e édition, revue et augmentée.* 1 vol. in-8 avec 232 figures... **7.50**

La théorie idéologique de Galluppi, **dans ses rapports avec la philosophie de Kant**, par **F. PALHORIÈS**, docteur ès lettres. 1 vol. in-8..... **4** »

Logique et mathématiques. **Essai historique et critique sur le nombre infini**, par **A. REYMOND**. 1 vol. in-8..... **5** »

Un livre pour le XXe siècle. **Catéchisme social et politique** par le **Comte P. COTTIN**. 1 vol. in-16..... **3.50**

La Hongrie rurale, sociale et politique, par le **Comte J. de MAILATH**. Préface de M. RENÉ HENRY, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*..... **5** »

Les éléments cartésiens de la doctrine spinoziste **sur les rapports de la pensée et de son objet**, par **A. LÉON**, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, 1 vol gr. in-8..... **6** »

MERCVRE DE FRANCE

REVUE DES IDÉES

ETUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondé le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 26, rue de Condé, à Paris

DIRECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.

Secrétaires de la Rédaction : Georges Bohn et A. van Gennep.

Sommaire du n° 63 (15 Mars 1909).

Les Sens, créateurs des aptitudes, par M. Georges Matisse.

M. Alfred Loisy. L'Origine et la composition des Évangiles, par M. Maurice Vernes.

Le Salaire (II), par M. Christian Cornélissen.

Notes et Analyses :

La Science et la méthode, par M. Joseph Deschamps.

Le Surcreusement glaciaire, par E. Pozerski.

Les Livres :

Récapitulation des formes ancestrales au cours du développement embryonnaire. — Une philosophie de l'art flamand. — Le Cœur humain et la psychologie positive. — P.-J. Proudhon. — Le Cénacle (1823-1827). — Livres nouveaux.

Les Revues :

Les Composés arsénicaux en agriculture. — Les Sorciers-policiers chez les Siénas. — Une revue de Limnologie. — Articles signalés.

Chronique :

Académie et Sociétés. — Carnet. — Variétés : La Voix du sang en Chine.

Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance scientifique : philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, histoire, sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son but est de tenir un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme accessible à tous les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instrument de culture générale et éminemment synthétique, elle ne fait double emploi avec aucune autre publication.

France, un numéro....	2 fr. »	Union postale, un numéro..	2 fr. 25
— un an.....	20 fr. »	— un an.....	22 fr. »
— six mois	11 fr. »	— six mois	12 fr. »

Envoi franco d'un spécimen sur demande — XII[e] ANNÉE, 1908

EMPORIUM

Revue illustrée d'art, de littérature et de science

Paraissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° illustrées de plus de cent gravures.

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

Un an. . . . . 13 francs | Six mois. . . . . 7 francs

Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50

Pour l'abonnement s'adresser à l'Instituto italiano d'arti grafiche — Bergamo (Italie)

LE COURRIER MUSICAL

BI-MENSUEL (12e ANNÉE)

OFFICE DU JOURNAL : 29, rue Tronchet, PARIS

Direction et rédaction : *128, rue de la Pompe*

ABONNEMENT France, 12 francs par an ; Etranger, 15 francs par an

Le numéro 50 centimes

Un n° *spécimen* sera adressé sur demande faite à l'*Office du Courrier, 29, rue Tronchet*, Paris, et accompagnée d'un timbre de *25 centimes*.

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

EN VENTE

Les 45 derniers Exemplaires

MOLIÈRE

ŒUVRES COMPLÈTES

32 Pièces de format in-4°, ornées de 700 illustrations gravées d'après les compositions de J. LEMAN et Maurice LELOIR

Notices par A. de MONTAIGLON et T. de WYZEWA

Impression en caractères du XVII^e^ siècle

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE MOLIÈRE

La plus belle Édition de luxe

La plus richement illustrée

EN VENTE LES DERNIERS EXEMPLAIRES A **PRIX RÉDUIT**

300 fr. au lieu de 600 fr.

Payable 20 francs par mois

☞ PRIMES AUX PREMIÈRES DEMANDES

CATALOGUE ET SPÉCIMEN ILLUSTRÉ

Envoi gratuit franco-poste sur demand

EN RÊVANT
SUR UN ALBUM DE DESSINS

—

Aristote dit que l'acte de Vénus est d'un très grand plaisir, parce que la semence descend de toutes les parties où s'appliquent les conduits des veines. Il s'ensuit donc une délectation de tout le corps dans un mouvement doux et gracieux. D'autres disent que l'acte de Vénus est si agréable parce qu'il procède du cerveau ; c'est l'opinion d'Hippocrate et d'Avicenne. Ils ajoutent que le passage à travers les sinuosités des vaisseaux placés entre les parties honteuses et les reins engendre la volupté et le chatouillement. Alors, à cause de la chaleur qui monte à la tête, les paupières ont un battement plus vite que de coutume et les yeux se mettent à tourner. Aristote veut que cela vienne de ce que l'acte vénérien dessèche les yeux, dont la nature est humide.

Plusieurs physiciens ont soutenu que les femmes ont beaucoup plus de plaisir que les hommes : l'homme a trois onces de plaisir et la femme neuf.

Cependant, un fâcheux fit observer que cela n'était ni vrai ni vraisemblable car, si, c'était ainsi, la femelle rechercherait le mâle, et nous voyons le contraire.

§

Le jugement du Troyen Pâris prouve quel est l'effet, la force et la puissance de l'Amour, du désir enraciné dans les cœurs. Pâris représente la nature humaine, Minerve la contemplation, Junon l'action, Vénus la volupté. Et l'on voit Pâris mépriser

les sciences et les gentils ébats de l'esprit que Minerve offre, mépriser l'espoir des honneurs et des richesses que Junon dispense, pour ne souhaiter, selon la promesse de Vénus, que la possession charnelle d'Hélène. Car les Xénocrates sont rares qui laissent sortir Phryné de leur lit sans la toucher.

§

Il a été tenu pour certain que les incubes se mêlaient avec les femmes.

L'amour, a-t-on dit, maîtrise aussi les plantes qui, de la sorte, donnent et reçoivent plaisir et douceur. Le cyprès femelle est longtemps stérile, le lierre femelle l'est beaucoup plus longtemps ; le peuplier femelle n'égale point en hauteur le mâle, et séparés, tous les deux croissent peu et tard. La vigne est aimée de l'ormeau. Théophraste écrit que l'on rencontre un amour mutuel entre l'olivier et le myrte. Columelle avance des faits analogues.

Les oiseaux de diverses espèces s'entr'aiment par aventure. Le perroquet désire la tourterelle, la grive le merle.

Pline dit que non seulement les animaux sont tourmentés de l'acte de Vénus, mais qu'un désir de conjonction porte aussi la terre vers les plantes pour recevoir et engendrer.

Il n'y a contrée au monde capable d'exempter de l'amour ses habitants.

La terre et la mer sont remplies de désir ; et chacun le sent.

Aucun âge ne préserve de cette passion qui exalte la flamme des jeunes gens et attise les cendres des vieillards.

Pour jouir de l'attouchement, tous les animaux, raisonnables ou privés de raison, affrontent les dangers et courent à la mort.

Les lions, les ours, les sangliers et les tigres ne sont jamais si furieux que lorsque l'amour les point.

Le cheval en tremble de tout son corps à la seule odeur.

Quelle guerre se font les taureaux, émus par Vénus !

Les cerfs craintifs osent combattre. Tous les animaux se préparent au combat par amour, tant l'appétit de jouir de la volupté les travaille et les consume.

§

Le feu de l'amour brûle de loin comme de près, car la vue seule et l'imagination suffisent.

Les poètes ont chanté que les yeux guident l'Amour ; et Platon le nomme sorcellerie et charme.

§

Le désir de la volupté corporelle est un instinct, et comme tel il se trouve départi diversement aux hommes.

Chez l'un le désir est simplement naturel, chez l'autre d'une ardeur si incroyable qu'il le moleste et lui ôte toute pensée et tout soin.

Celui-ci aimera avec transport, et celui-là pour la commodité.

Il arrive toutefois que l'amour, même faible, double sa force avec le temps.

La tendre plante s'arrache facilement, mais lorsqu'elle a jeté des racines profondes, elle résiste aux efforts.

Ainsi l'amour que l'imagination a trop nourri continuera, malgré la raison, à agiter le sang et à émouvoir les humeurs. Il se précipite, sous l'aiguillon, où le désir de la jouissance le convie ; par-dessus la contrainte, il retourne à son vomissement.

Enfin, foulant l'honneur, la liberté et toute discipline, il ira quasi jusqu'à la folie...

§

Ces vieilles lectures mêlées me repassaient toutes dans l'esprit pendant que je tournais les pages de l'album où André Rouveyre a construit son *Gynécée*...

§

La cuisse doit-elle être trois fois plus grosse que le bras, charnue et pleine de suc ?

Faut-il louer un visage plutôt ovale, un front clair, un nez qui part droitement des confins des sourcils, des lèvres moyennes sans être plates, des yeux aux regards obliques et luisants ?

La gorge aurait tort de laisser apparaître les os, la main est agréable lorsque la limite des doigts montre une gracieuse concavité.

Les anciens estimaient de telles proportions.

Cependant *le Gynécée* signifie peut-être que ce ne sont pas toujours les très belles femmes qui incitent le désir.

§

Zeuxis, voulant tracer l'image d'Hélène, demanda aux Crotoniates de lui présenter plusieurs de leurs filles, parmi les plus belles. Ils le firent en son honneur, et le peintre prit de chacune la plus noble partie et acheva son chef-d'œuvre par l'assemblage de tant de beautés vivantes en une seule figure idéale.

§

On peut dire que Rouveyre a suivi l'exemple de Zeuxis, car chacun de ses terrifiants portraits est bien une synthèse.

Voilà comment toutes ces femmes dardent de leurs appas non le gentil Cupidon, mais bien, — au physique comme au moral — l'Amour qui frappe à coups de hache.

La chevelure en touffe ou en crépon, les lèvres entr'ouvertes d'un grand espace dans un visage ou hébété ou farouche, qu'elles se sentent rondes, longues ou droites, du haut en bas et jusqu'au pied troussé, toutes leurs parties : bras, ventres, cuisses, tetons, sont prêtes à recevoir l'empreinte, à obéir aux mouvements amoureux.

C'est ainsi que, stylées à la leçon rusée de Vénus, ces femmes dressent ses pièges, ses stratagèmes, manient les armes pour son service, font avaler l'hameçon au désir et plantent le trophée.

§

Dans une glose subtile, en tête du *Gynécée*, Remy de Gourmont précise l'actualité de l'ouvrage ; et il déshabille à son tour tous ces corps de femmes trop véridiques.

Puis il nous invite aussi à y chercher Flora la belle Romaine, et Archipiada et Thaïs.

Je crois qu'elles y sont, et qu'il est possible d'y trouver également la Laure de Pétrarque, et même la Béatrice du poète divin.

§

André Rouveyre nous montre la Luxure en sa nudité, et comme par le dedans.

Lui arrive-t-il de l'accoler à la décrépitude ? Alors il dédaigne de s'en égayer avec le poète :

« Timarion, autrefois élégant et solide esquif, est désemparé de l'Amour. Son dos est courbé comme la vergue d'un mât, ses cheveux blancs sont épars comme des cordages. Ses

seins pendent et flottent ainsi que des voiles détendues, et les rides que produit le choc des vagues sillonnent ses flancs. Plus bas tout est envahi par les eaux de la sentine ; dans la carène, la mer entre et bouillonne. Les genoux lui tremblent comme agités par le roulis. Malheureux, il naviguera sur le Styx, de son vivant, celui qui montera à bord de cette vieille galère, cercueil ambulant. »

§

D'autres ont vu la Luxure en habit efféminé, mol et délicat, couronnée de myrtes et de roses.

Et ils ont chanté :

« J'ai jugé les fesses de trois beautés. D'elles-mêmes m'ayant pris pour arbitre, elles me montrèrent à nu leur corps éblouissant. L'une avait les fesses d'une peau blanche et douce, et l'on y remarquait de petites fossettes, comme sur les joues d'une personne qui rit. L'autre, étendant les jambes, laissa voir une chair aussi blanche que la neige et des couleurs plus vermeilles que des roses. De la troisième, la cuisse ressemblait à une mer tranquille, la peau délicate n'offrant que de légères ondulations. Si le berger Pâris eût vu ces fesses, il n'aurait pas voulu voir celles des trois déités. »

« Grand débat entre Rhodope, Mélite et Rhodoclée : il s'agissait de savoir laquelle des trois a les plus belles cuisses, et c'est moi qu'elles prirent pour juge, debout et nues comme les fameuses déesses, sauf qu'il leur manquait le nectar. Les cuisses de Rhodope avaient l'éclat inappréciable d'une rose dont le zéphyr entr'ouvre le calice; celles de Rhodoclée ressemblaient à du cristal avec des contours souples et polis comme une statue qui vient d'être inaugurée dans un temple. Mais je me suis rappelé tout ce qu'avait souffert Pâris par suite de son jugement, et j'ai, sans tarder, couronné les trois immortelles. »

§

Guido Cavalcanti traite de l'amour selon les philosophes. Il démontre qu'Amour est un accident et non une substance, et prouve que toutes les passions ne sont qu'un accident grand et cruel. Amour a son existence dans la mémoire où gît l'impression de la chose aimée, comme la lumière dans un corps transparent. Amour naît et procède des sens de la volonté et

du cœur, il prend place dans l'entendement possible et empêche la vertu raisonnable d'agir; ainsi il cause souvent la mort. L'homme, séparé du parfait bien, ne peut jouir de la vie, n'étant pas maître de lui-même. Aussitôt que le vouloir sort du naturel, il devient démesuré, et le repos est banni. Amour rejette l'amant hors de son être propre, et il lui fait changer de couleur. Il convertit son rire en larmes et en soupirs. L'amant n'a plus qu'un plaisir : regarder l'aimée et tirer de son visage sans fraude sa seule récompense.

§

Pétrarque, dans son *Triomphe de l'Amour*, se fait dire :

E prima cangerai volto, e capelli,
Ché'l nodo, di ch'io parlo, si discioglia
Dal collo, e da tuo piedi amor ribelli.

Ma per impir la tua giovenil voglia,
Dirò di noi, e prima del maggiore,
Che così vita, e libertà ne spoglia.

Quest'è colui, ché'l mondo chiama Amore
Amaro, come vedi, e vedrai meglio,
Quando fia tuo, came nostro signore.

Mansueto fanciullo, e fiero veglio :
Ben sa, chi'l prova, e fiati casa piana
Anzi mill' anni, e'n fin ador ti sveglio.

Ei nacque d'otio, e di lasciva umana,
Nudrito dit pensier dolci, e soavi,
Fatto signor, e dio da gente vana.

Qual è morto da lui, qual con più gravi
Leggi mena sua vita aspra, ed acerba
Sotto mille catene, e mille chiavi.

Pétrarque vit le dieu sur son char de feu attelé de quatre chevaux blancs. Il avait son arc, ses flèches sûres et ses deux grandes ailes aux mille couleurs. Une foule innombrable suivait le char; et dans cette foule les uns portaient des blessures et les autres les marques de l'esclavage.

Il y avait là tous les amants fameux dans l'antiquité; et puis Lancelot et Tristan, et la belle Genèvre et Iseult la blonde.

Les meilleurs poètes se pressaient derrière le char : Orphée, que le désir d'Eurydice conduisit chez les morts; Alcée, qui chanta si doucement, et Anacréon et le tendre Virgile.

A côté d'eux marchaient les Provençaux à la rime savante; Arnaud Daniel et Pierre Vidal, et Raimbaud, et Geofroi

Rudel, seigneur de Blaye, qui trouva sa perte dans un voyage sur mer, et Guilaume Cabestein, dont le cœur fut donné à manger à sa Dame.

Pétrarque reconnut encore dans l'escorte ceux de son pays : Dante et Guido d'Arezzo, Cavalcanti, Guinicelli, et Cino de Pistoie, qui avait brûlé pour la jeune Selvaggia.

§

En y bien regardant, on pourrait voir ce *Triomphe* de Pétrarque se changer en danse macabre.

Le Gynécée, c'est la danse macabre de l'Amour.

Par son art intègre, André Rouveyre réfute et corrobore tout ensemble jusqu'aux plus angéliques rêveries sur les accidents du cœur.

JEAN MORÉAS.

STENDHAL ÉDUCATEUR

La Préface mise par M. Maurice Barrès à la nouvelle édition de la *Correspondance de Stendhal* (1) est modeste : je parle de son étendue. Il est vrai qu'il se borne à étudier « le sentiment de l'honneur chez Stendhal ». C'est pour l'amer plaisir de déclarer que ce sentiment nous fait entièrement défaut. Comment visiter aujourd'hui l'Italie, avec les *Promenades* pour guide? « Je n'ai que faire là-bas, dit M. Barrès, si je n'y suis pas le compagnon de Bayard, de Bonaparte, ou même l'un des vainqueurs de Solférino. » Excusez du peu! Et cependant, le jeune Henri Beyle, le futur auteur de *la Vie de Napoléon*, et qui vient de passer les Alpes avec « le plus grand des chefs », ne dit pas un mot de lui à sa sœur! Comment expliquer la chose? « C'est devant des maîtres désarmés qu'il s'incline. Ce ne sont pas, en 1800, des prêtres ou des moines, mais qu'importe la robe? Dans son empressement à suivre Condillac, Helvétius, Cabanis, Destutt de Tracy, reconnaissez le vieil instinct de soumission au pouvoir théocratique. » Le reconnaissez-vous? Pour nous, dont le regard est moins aigu, le « jeune dragon » est ou se croit philosophe, idéologue; il se montre insensible au prestige des Victoires et des Trophées, et à toute autre gloire qu'à celle de l'esprit (2). Quant aux grands raisonneurs du XVIII^e^ siècle, à ceux qui ont réduit en poussière le pouvoir théocratique, ils ne sont pas plus responsables du culte de la Raison que du Con-

(1) *Correspondance de Stendhal* (1800-1842), publiée par Ad. Paupe et P.-A. Cheramy sur les originaux de diverses collections. Préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. 3 volumes in-8 jesus. Paris, Charles Bosse, 1908.

(2) En 1803, nommé aide-de-camp du général Michaud, « ce bon et grand homme qu'il aime tant », il répond par un refus à cette belle occasion d'avancement. « C'est encore, écrit-il à Pauline, un sacrifice fait *à la gloire* » (p. 68, avant-dernier paragraphe). Et, lorsqu'il pense à rentrer au service : « C'est une triste chose de sacrifier sa vie entière a un préjugé » (p. 83, 14 avril 1804). Lorsqu'il s'y résigne enfin, et qu'il prie son grand-père de solliciter de nouveau le cousin Daru en sa faveur, le bon docteur Gagnon *se charge* lui-même de tous les torts qu'il peut : « J'ai rejeté sur ton âge les inconséquences de ta conduite, et sur notre répugnance à te voir militaire, l'abandon d'un état que tu avais si vivement sollicité. » (Lettre du 6 janvier 1806, p. 225).

cordat. Rousseau a pu faire école, et pontifier, dans la personne de Robespierre. Mais Stendhal ne s'est pas engoué de Rousseau (1) ; les maîtres qu'il avoue, s'ils s'accordent quant à la méthode, diffèrent quant aux conclusions, ne se considèrent pas comme infaillibles, et n'ont jamais voulu avoir de disciples fanatiques, mais simplement des lecteurs éclairés, capables de les discuter (2).

Quel est, pour le jeune Stendhal, le sens de la vie?

« Au milieu des décombres de l'ancienne société, dit M. Barrès, il cherche, retrouve, tant bien que mal, l'esprit de la chevalerie et des cloîtres. Il est tout neuf; la tradition lui manque; mais il s'oriente, et, d'instinct, retrouve le fil de la société policée. Il en a les vertus et les défauts. Et, par exemple, *jamais* il ne se demande si un sentiment, un acte, sont utiles et féconds, mais seulement s'ils témoignent d'une énergie saisissante... » Mais alors, c'est un *machiavellino*, et nous voilà loin des saint Benoît et des Bayard! Imperturbable, notre apologiste de circonstance conclut : « Stendhal, l'immortel Stendhal se range dès maintenant parmi les classiques de la moralité que nous devons maintenir (p. VII)... et qui, du moins, nous prémunit contre l'invasion du muflisme » (p. X, dernière ligne) (3).

Où donc M. Barrès a-t-il découvert ce qu'il appelle « l'âme de Stendhal », c'est-à-dire sa sensibilité morale? Dans les lettres « interminables » — pour la plupart inédites jusqu'à ce jour — véritables « lettres de collégien », qu'il adressait à sa jeune sœur Pauline, et dont M. Barrès cite, en tout, cinq passages (4). « C'est un chevalier avec un amour mystique, qui poursuit son perfectionnement et celui de sa dame, ou bien

(1) Voir lettre du 29 oct. 1804, pp. 129 et 130.

(2) « Les hommes ont examiné, au lieu de croire pieusement, les livres de ceux qui avaient examiné. » Lettre du 1er octobre 1805, p. 194, passage en italiques.)

(3) Si je mets bout à bout des citations prises à trois pages de distance, c'est pour simplifier. L'idée est bien la même; je ne sollicite pas les textes.

(4) Les voici : I. « Achète la *Correspondance de femmes* de Léopold Collin, Mlles Aïssé, Mme de Coulanges, de Fiévée, une douzaine... Ne crois pas qu'elles fussent ce qu'elles paraissent; mais la nécessité les obligeait à être aimables. Elles avaient pourtant quarante mille livres de rente. Nous aurons peut-être mille francs. » — II. « Sois bonne, aimante, et surtout jamais fausse, car c'est un crime que de feindre la vertu. » — III. « Deux causes m'ont fait étudier : la crainte de l'ennui et l'amour de la gloire. » — IV. « Je pourrais bien vous rejoindre tout de suite; mon colonel m'a offert un congé; mais mon devoir me retient au régiment. » — V. « Cultive ton esprit, et laisse le travail des mains aux machines humaines. Pour 6 fr. on a une paire de bas. Durant le temps que tu l'aurais tricotée tu pourrais lire combien de pages. »

un jeune clerc qui veut entraîner sa sœur dans les ordres. » Dans « ces petits provinciaux obscurs, on croit voir deux anges de candeur, ou deux oursons qui se lèchent le poil (p. VIII). » A la vérité, on ne verrait bien qu'un ange, ou qu'un ourson : car, de Pauline Beyle, il ne nous est parvenu que peu de lettres (1), charmantes, sensibles, romanesques. La question est de savoir si le « chevalier » lointain était digne de sa dame, et cinq citations ne suffisent pas à s'en rendre compte.

§

La correspondance s'ouvre à la date du 18 ventôse an VIII (9 mars 1800). Pauline avait alors quatorze ans. A vingt-deux ans, en mai 1808, elle épousa M. Perier-Lagrange. Henri, son aîné de trois ans, put dès lors considérer comme terminé son devoir — ou son rôle — d'éducateur. Les cent vingt-neuf lettres de lui et les cinq lettres de Pauline, qui se rapportent à cette période de huit années, tels sont les documents auxquels nous entendons nous borner.

A peine sorti de l'Ecole centrale de Grenoble, où il avait obtenu deux premiers prix, Henri Beyle n'était pas encore âgé de dix-sept ans lorsque son père l'envoya à Paris; il y arriva au lendemain du 18 brumaire. En janvier 1800, il entre au ministre de la Guerre, bureau Daru. Le 7 mai, il part pour la campagne d'Italie ; il traverse le grand Saint-Bernard, s'arrête au fort de Bard, entre à Milan, où il fait la conquête d'une actrice (la Pietragrua), est nommé sous-lieutenant au 6e dragons le 23 octobre. En 1801, il se distingue au combat de Castel-Franco (14 janvier), est nommé aide-de-camp du général Michaud (1 février), séjourne à Vérone, Bergame, Brescia, rejoint son corps à Milan, où il fait ses adieux à sa maîtresse. En 1802, muni d'un congé, il passe les trois premiers mois à Grenoble, et la fin de l'année à Paris, d'où il envoie sa démission (20 juillet). En 1803, il quitte Paris en juillet, et réside dans sa famille jusqu'en mars 1804. De retour à Paris (8 avril), il se lie avec une seconde actrice, Mélanie Guilbert, dite Louason. Il assiste au sacre impérial, qu'il qualifie une « alliance évidente de tous les charlatans » (*Journal*, p. 99).

Troisième séjour à Grenoble, de deux mois, en 1805. En

(1) Publiées par M. P. Arbelet, *Revue bleue*, 6 juillet 1907. Rééditées en appendice du t. I de la *Correspondance de Stendhal*, pp. 427-434.

juillet, il s'installe à Marseille et vit en ménage avec Mélanie Guilbert; il s'est fait employé de commerce. Mais il abandonne la partie en mai 1806, fait une quatrième apparition à Grenoble, et retourne à Paris (10 juillet) où il est reçu franc-maçon (3 août). A l'occasion de la campagne de Prusse, il part pour l'Allemagne, trois jours après Iéna (1), entre à Berlin à la suite de l'empereur, se fait nommer, deux jours après (27 octobre), adjoint provisoire aux commissaires des guerres, et intendant des domaines impériaux à Brunswick; c'est là qu'il réside, sauf quelques déplacements, en 1807 et en 1808 : il avait reçu son titre officiel d'adjoint le 11 juillet 1807.

Cette vie, plus agitée qu'active, et sans rapports, somme toute, avec ses goûts et sa véritable vocation, Henri Beyle ne put la soutenir sans de fréquents, pressants et même acrimonieux appels à la bourse paternelle (2). Sans doute le jeune homme se développait, mais au hasard des circonstances. Il lisait, notait, apprenait bien l'italien, assez mal l'anglais, quelque peu la musique, et beaucoup la danse. Il étudiait par plaisir, et, du plaisir, faisait son étude préférée. Intelligence avisée et tempérament amoureux, vieux d'idées et jeune de sentiment comme de conduite, il eût fait un assez dangereux précepteur pour une jeune fille, si cette jeune fille n'eût été sa sœur. On peut du moins le présumer par ce bref aperçu de son existence. Il est facile de le démontrer par l'examen de ses lettres.

Dès la première, il exige le secret. « Je veux que tu ne montres tes lettres ni les miennes à personne; je n'aime pas, quand j'écris de cœur, être gêné. » Ce n'est pas simple enfantillage, car la même recommandation est ensuite répétée sous toutes les formes : « Ne dis rien de cela à personne; et, si tu l'as, perds la mauvaise habitude de lire jamais à personne les lettres que je t'écris » (p. 3, 10 avril 1800). « Pour t'assurer si cette lettre a été ouverte, regarde si le cachet offre la tête nette d'un jeune homme, la tête ceinte d'une couronne d'olivier; c'est celle de François II, actuellement régnant » (même lettre, datée de Milan; post-scriptum, p. 12). — « Surtout, ne

(1) Il n'a pas assisté à cette bataille, bien qu'il l'affirme dans son article nécrologique. *Journal*, p. 473.

(2) La mère était morte en 1790 ; il n'est nulle part question d'elle dans la *Correspondance*.

montre cette lettre à personne; par l'idée qui m'en reste, elle est pleine de ridicule pour les âmes froides »(s. d., an IX, 1801; p. 21). — « Ne montre ma lettre à personne » (22 août 1802, p. 32, n. 1) — « Je t'invite à conserver mes lettres; mais prends bien garde de les laisser voir à quelqu'un (1) » (29 janvier 1803, p. 42).

Quant aux réponses qu'il provoque, qu'il veut aussi longues et aussi fréquentes que possible, « rien n'empêche » Pauline de les écrire au pensionnat de M^lle^ Lassaigne, où elle suit les cours, et, lorsqu'elle va voir son grand-père maternel, le docteur Gagnon, de les faire mettre à la poste par Marion, la domestique. « De cette manière l'inquisition sera en défaut » (lettres du 27 déc. 1800, p. 11; du 6 décembre 1802, p. 23). Ce sentiment d'inquiétude ne cesse de le poursuivre : « Ne voit-on pas les lettres que je t'écris? Réponds-moi là-dessus et ne te fie pas aux apparences. Si tu as des soupçons, mets dans ta lettre ces mots italiens: *Il grande Alfieri:* sinon, non » (14 février 1805, p. 142). — « Il ne faut communiquer aux indifférents que les plaisanteries et les nouvelles, quand il y en a. Tu peux en parler à nos parents, pour ne pas avoir l'air de la réserve » (an XIII, 1805, p. 169). — « Cache bien ma lettre, mais prends en général l'habitude de parler plus que tu ne le fais » (Marseille, vendredi 1805, juillet, p. 175). — « Garde un triple secret » (20 août 1805, p. 181). — « Es-tu bien sûre qu'on n'ouvre pas mes lettres? J'en reviens sans cesse là... Avec des gens qui n'ont ni morale, ni logique arrêtée, on ne sait où s'arrêterait leur courroux. Pense mûrement à cela » (6 sept. 1805, p. 189). — « Je suppose qu'on n'a pas la malhonnêteté de venir lire ce que tu écris, et que tu peux fermer ta lettre ou la cacher » (17 septembre 1805, p. 191). — « Mon grand-père à l'avenir s'appellera A, mon papa A. R. (2), Caroline N. » (9 oct. 1805, p. 202). — « Cache bien mes lettres » (souligné, 6 fév. 1806, p. 235). — Prends bien garde que mes lettres ne soient surprises, j'en tremble toujours » (*Marseille*,

(1) Ici toutefois, il excepte sa plus jeune sœur, Caroline. Cf. p. 56, l. 9 (19 mars 1803).

(2) En fait, dans les lettres qui suivent, il le désigne par la lettre R, seulement. Il finira, mais seulement après le mariage de Pauline, par le surnommer le bâtard. Même préoccupation du secret avec Edouard Mounier : « Ecrivez-moi, je vous prie, à Grenoble, à Henri Beyle, Henri en toutes lettres, pour éviter toute méprise. » Lorsqu'il écrit « le papa, — notre papa, — notre bon papa », c'est du grand-père qu'il s'agit : Pauline ne peut s'y tromper.

1806, p. 256). — « S'aperçoit-on quand tu reçois une lettre de moi? Comment le facteur te les remet-il? » (22 mars 1806, p. 267). — « Ne dis pas un mot de ce que je te raconte dans la famille » (Berlin, 30 avril 1807, p. 295).

L'éditeur ne nous signale expressément que trois lettres portant la suscription : « Monsieur Beyle, pour mademoiselle Pauline Beyle, sa fille (1) » : simples billets de nouvelles, de politesse et de compliments à tout le monde, et qui n'ont rien de compromettant pour personne. Toutes les autres (2) constituent, dans l'intention du frère et de la sœur, une correspondance secrète. Par quels moyens put-elle s'établir? Nous n'en savons rien au juste. Il est vraisemblable que ce fut, en partie du moins, sous le couvert du grand-père maternel, le docteur Gagnon, et de sa domestique. Mais ce qui importe, c'est le motif du mystère.

En deux mots, Henri Beyle a voulu faire de sa sœur préférée, à l'insu et à l'encontre du père, la fille de son esprit, de son cœur (3). Le père, depuis la mort de sa jeune femme, est tombé dans la dévotion; la maison, envahie par des bigotes, est embrumée de tristesse et de mysticisme. Henri, précoce en toute chose, déniaisé de bonne heure, parle tout d'abord à la fillette et de Satan et de ses pompes : Danse-t-elle? La conduit-on au spectacle, à l'opéra-comique? Quant aux études, qu'elle lise *la Vie des grands hommes,* car c'est Plutarque qui a formé Rousseau. Qu'elle se fasse lire *Zadig* par le grand-père, *ad usum puellarum.* Un peu de mathématique lui vaudrait mieux, pour apprendre à raisonner, que quarante ans de ses religieuses! « En général, il ne faut jamais répéter un avis, fût-ce celui du Pape, sans l'avoir pesé. » Il n'ignore pas que le travail manuel laisse inerte l'intelligence, et condamne le cerveau à l'automatisme. Qu'elle sache faire une paire de bas, soit; mais: « quand tu auras passé deux heures à tricoter, pendant ce temps tu aurais lu 250 pages d'un livre utile, et quelle différence... Laisse le travail des mains aux machines humaines. » Il n'attaque pas de front le dogme catholique, les

(1) P. 277, s. d. (M. Ad. Paupe la donne comme étant de 1806, postérieure au mois d'octobre; d'après la dernière phrase « Grenoble... inconnu pour moi depuis 18 mois » et autres détails, je pense qu'elle est de déc. 1807 ou janvier 1808). P. 316, 25 déc. 1807. — P. 318, 19 janvier 1808.

(2) Cent vingt-six jusqu'au mariage de Pauline.

(3) P. 247, l. 3 (5 mars 1806).

idées religieuses (1), mais il tourne les prêtres en dérision. Au cours de la campagne d'Italie, il regrette de ne pouvoir lui envoyer le mandement d'un grand vicaire, « unique en son genre ». Ce mandement prédisait, « après toutes les lamentations possibles contre ces impies de Français, que les vaches dont nous boirions le lait mourraient, que les vignes dont on nous donnerait le vin se dessécheraient, que les maisons où nous habiterions seraient consumées de la foudre » (7 nov. 1800). A quoi tient le courage des Russes? « Souvaroff leur a fait persuader, par leurs aumôniers, que tous ceux qui mourraient d'une blessure reçue par le devant du corps allaient en paradis; qu'au contraire ceux qui périssaient d'un coup venu par derrière descendaient en enfer. » Voici qui est plus gai : « Je parie que tu vas regretter de ne pas habiter Milan, lorsque tu sauras que, par faveur spéciale du pape, énoncée dans une bulle *ad hoc*, le carnaval est prolongé de quatre jours dans cette ville heureuse; et, comme les jeunes filles sont les mêmes partout, elles ne manquent pas d'y affluer dès le mercredi des Cendres » (22 février 1801). Dans la lettre suivante (25 février, et non 5), il établit une singulière comparaison statistique entre Paris, « ville de 8 à 900.000 âmes, centre de toutes les corruptions », et Brescia, petite localité de 30.000 âmes. A Brescia, outre un évêché et la paroisse, il existe 321 maisons de religieux ou de religieuses; à Paris, 57 églises en tout genre « tolérées par le gouvernement ». Or, à Brescia, proportionnellement, il y a deux fois plus de meurtres qu'à Paris : « On y assassine un homme raide mort pour deux ducats, ou environ 8 francs de France ». Conclusion? Henri Beyle n'en formule pas : il donne *des faits*, c'est déjà sa manière. Sa passion anti-catholique n'est pas douteuse. Ayant appris que Mounier, préfet d'Ille-et-Vilaine, a un différend avec son évêque, il écrit au fils : « Donnez-moi de grands détails là-dessus. La cause de la philosophie défendue par le plus grand de mes concitoyens fait bouillir mon sang dans mes veines (2). » Aussi, entre autres lectures, il conseille à sa sœur *le Tartufe*, *les Lettres persanes*. Qu'elle lise Racine, mais qu'elle ne s'attache pas à *Esther*, non plus qu'à *Athalie* :

(1) Je ne relève qu'un seul passage déiste : « Tu as senti la puissance du Créateur » (p. 16; 9 mai 1801).
(2) P. 34.

cette dernière pièce est « souverainement immorale, en ce qu'elle autorise le prêtre à se soulever contre l'autorité, et à massacrer les magistrats : c'est précisément par ce défaut majeur qu'elle plaît tant aux tartufes du siècle (1) ».

En 1803, Pauline a dix-sept ans. Elle se dégage « des miasmes qui ont obscurci son débarquement dans le monde ». Elle ne prendra pas « les habitudes et les manières de voir des personnes avec qui elle vit habituellement ».

Elle juge, elle décrit cette « société d'animaux », et son frère est dans le ravissement : « Je vois que nous sommes faits l'un pour l'autre, nous avons le même esprit. » Mais il s'agit d'y persévérer. Henri Beyle multiplie les maximes : « Tout homme qui croit parce que son voisin lui dit : *Croyez!* est un butor. » Il est vrai que pour la forme, et par précaution, il met parfois entre parenthèses : « excepté la religion. » Descartes en fit autant, au début de son *Discours sur la méthode*. En pareille matière, le silence est le meilleur parti à prendre : « Ne parlons jamais de ce que nous ne savons pas : mais, quand nous parlons, ne disons que ce que nous sommes prêts à démontrer. » Il paraît qu'à Grenoble, dans l'enseignement, Galilée était encore proscrit : « Cesse Ptolémée dès demain : rien de pernicieux comme de s'empoisonner l'esprit avec des faussetés. Cette étude me donne une bien mauvaise opinion de ceux qui te la font faire; qu'ils se procurent l'*Abrégé d'astronomie* de Lalande, un volume in-8; les bons principes y sont exposés d'une manière saine : tu verras que c'est la terre qui tourne [autour du soleil], et que le soleil ne tourne que sur son axe. Dis-moi le nom des ignorants qui te font enseigner Ptolémée (2). » De fait, il n'est pas facile à l'Église de se passer de l'hypothèse géocentrique, et la parole « E pur si muove » fut le premier cri de révolte de la science, enchaînée jusqu'alors par la théologie.

On rencontre, dans les lettres de Beyle, quelques passages à l'adresse de sa plus jeune sœur, et de son cousin Gaëtan Gagnon. A la première, il ne s'intéresse que médiocrement : c'est la préférée du père, de la tante Séraphie, qu'il déteste. Est-elle toujours bigote, rapporteuse? Si Pauline peut acqué-

(1) P. 50 (8 fév. 1803). Rappelons que, sous la Terreur, le père de Beyle risqua sa tête en donnant asile à des prêtres réfractaires, qui venaient dire la messe chez lui, pour sa famille et pour ses amis.

(2) P. 52-53.

rir sur Caroline quelque influence, tant mieux : mais il ne l'espère pas trop (1). Quant à Gaëtan Gagnon, esprit peu vif, il cherche à le stimuler; mais que faire? « Je tremble, dit-il à Pauline, qu'il ne soit gâté par une organisation de lycée qui est imaginée pour rendre savant à la vérité, mais bas et vil; et l'enfant est déjà timide. Prends soin de lui : nous jouirons de nos succès s'ils réussissent (*sic*); dans le cas contraire, une fois grand nous ne le verrons plus (2). » Cependant, les bons sentiments paraissent ici l'emporter : « Il me serait bien pénible de le rayer de ma liste. Quelle joie, au contraire, de ravir cette victime au poids de la détestable éducation qui pèse sur lui? C'est, dans ce moment-ci, la plus belle action que nous puissions faire l'un et l'autre. » Qu'elle sonde son esprit pour voir quels livres sérieux il est capable de comprendre. En attendant, qu'elle lui permette tous les romans de l'abbé Prévost : « ils lui donneront de l'imagination et un commencement d'usage. » Quant à *Faublas*, ce roman est bien « un peu trop galant, mais il élève à la vraie galanterie. Tu peux cependant ne le lui conseiller que dans quelque temps » (7 fév. 1806). Le gamin avait treize ans !

Pauline a lu *Faublas*, et bien d'autres curiosités. Elle a déniché les Mémoires de Saint-Simon, farcis d'anecdotes peu édifiantes; Julie et Saint-Preux, et la pauvre Manon, sont pour elle figures familières. A Grenoble, au foyer paternel, elle s'ennuie, elle est incomprise, elle se croit malheureuse : elle reprend vie et couleur à Claix, chez le grand-père, où elle fait des séjours aussi longs que possible. C'est, comme en témoignent ses lettres, une âme sentimentale, passionnée, que le milieu oblige à se replier sur elle-même. De loin, son frère la défend contre les aventures romanesques; mais il le fait à sa façon. Il n'use pas à son endroit des commandements de Dieu et de l'Eglise, non pas même des leçons de la morale courante. Il entreprend de l'affiner, au risque de la dessécher. Il la met à l'école qu'il a choisie, celle de Condillac, de Tracy, et même d'Helvétius. Il élucide à son intention, tantôt résumant, tantôt amplifiant, les principes et les conclusions de la logique, de l'idéologie, de la psychologie sans métaphysique, auxquelles le dix-huitième siècle avait abouti. Il ne se fie qu'à l'obser-

(1) P. 101, lettre du 12 juillet 1804.
(2) P. 103, s. d. Cf. p. 189, l. 6, et surtout, pp. 236-237 (7 fév. 1806).

vation, à la pratique des hommes et des choses. Il l'engage, à mesure qu'elle acquiert des connaissances, à ne pas les étaler, à être ou à faire la modeste : non par vertu, mais pour ne blesser la vanité de personne, et ne pas provoquer la médisance. « Une femme d'esprit est affreuse aux yeux des sots. Il faut donc nécessairement, dans nos mœurs monarchiques et par là corrompues, qu'une femme soit hypocrite... Sois donc hypocrite, et commence par plaire... Songe que ce sont nos proches qui commencent notre réputation, et que même une grande âme ne t'épousera que sur ta réputation (1). » Surtout, qu'elle prenne garde à une grande folie : se marier par amour (2). Il y va de son « bonheur ». En effet, « tout amour finit, quelque violent qu'il ait été, et le plus violent, plus promptement que les autres. Après l'amour, vient le dégoût, rien de plus naturel : alors, on se fuit pour quelque temps. Voilà qui va bien : mais, si l'on est marié, on est obligé d'être ensemble (3)! » Un homme à succès n'a pas à se créer, en se mariant, des ennuis et des obligations. Mais une fille ne peut être heureuse dans le célibat. Pour une fille, un mari, c'est l'indépendance, à deux conditions : qu'il soit riche, et qu'elle ait plus d'esprit que lui, qu'elle sache le mener sans en avoir l'air. Cet époux idéal, Henri Beyle crut pendant quelque temps l'avoir découvert dans son ami Mante, homme peu brillant (4), mais philosophe, et lancé dans les affaires. Il échafauda sur ce projet des combinaisons financières dans lesquelles il ne s'oubliait pas. Il voyait sa sœur banquière à Paris, et se voyait lui-même banquier. Briller dans les salons, recevoir, tenir bureau d'esprit, quelle perspective pour la petite provinciale ! Au reste, depuis la Révolution, la naissance n'est plus rien : il n'y a que la fortune et l'intelligence qui comptent (5). Depuis qu'il a démissionné, son père lui fait la vie dure ; il attend trop souvent les termes de sa pension, il

(1) Cf., p. 73, lettre à Edouard Mounier : « Il est évident que le Français actuel, n'ayant pas d'occupation au *forum*, est forcé à l'adultère par la nature même de son gouvernement » (31 juillet 1803). Inutile d'apprécier.

(2) P. 110(8 août 1804) ; p. 119 (s.d., 1804).— Voir : *Journal* (17 brumaire 1804), p. 91.

(3) P. 218, 17 déc. 1805.

(4) Cf. *Journal de Stendhal*, publié par M. Stryienski, p. 91.

(5) P. 209 : « Toute femme unie à un mari qui a 15.000 livres de rente est une femme agréable ; si son mari en a 20, elle est charmante. Elle devient vraiment intéressante, si 25.000 francs de rente lui donnent les moyens de donner des thés et des dîners fréquents. »

s'endette. Mais on ne peut lui refuser « sa légitime », vingt à trente mille francs. C'est assez, avec l'argent du futur et la dot de Pauline, pour agioter. Il lui cite à ce propos l'exemple — plus ou moins authentique — de plusieurs dames de la société parisienne (1). Si l'ennui la consume au milieu des livres, si la « tyrannie » paternelle lui pèse, eh bien ! qu'elle réunisse ses économies, qu'elle prenne la poste, et vienne, au plus tôt, le rejoindre. Il est temps, à son âge, de penser à la « fable du héron ». Ce projet de mariage par correspondance ne s'accomplit pas ; mais, au cours de l'intrigue, Henri avait fait épouser à la sensible Pauline... ses propres amours.

Vu ses maigres ressources et son habit râpé, ce don Juan d'imagination s'était fixé. Devenu, à Marseille, simple commis dans une maison de commerce, il vivait en ménage avec une actrice qu'il avait connue à Paris, Mélanie Guilbert, surnommée Louason. Elle avait, par un coup de tête, quitté sa famille, et passé, — sans dévergondage excessif, — de mains en mains. Elle était mère d'une fillette qu'un certain M. Blanc (2) aimait, dit-elle, *comme s'il eût été son père*, et qu'il faisait élever dans un pensionnat de Neuilly. Distinguée d'esprit, tantôt écœurée et tantôt méprisante, parce qu'elle avait appris à se juger et à juger les hommes, elle ne manquait ni d'énergie, ni d'ambition. C'était, déclare Beyle, une M^me^ Roland ! Pensa-t-il à l'épouser, le lui laissa-t-il croire? Il ne pouvait lui offrir qu'une médiocre situation ; elle l'aurait sans doute acceptée, vu les espérances. Lasse d'attendre, elle revint à Paris, afin d'y signer quelque engagement qui la mît en vue. Mais elle était de faible santé ; le surintendant des théâtres, Rémusat, fit la sourde oreille. Bref, en désespoir de cause, elle recourut de nouveau à M. Blanc, grâce auquel elle fut engagée au théâtre de Naples. Elle finit par épouser un Russe fortuné, M. de Baskoff.

Par les lettres de son frère et par ses propres réponses, pendant les deux années environ qu'Henri Beyle vécut avec Mélanie, Pauline fut pour ainsi dire en tiers, invisible et présente, jusqu'à éveiller une fois la « jalousie » de la comédienne. Si elle eût épousé Mante, le familier de la maison, on aurait fait, quel bonheur ! ménage à quatre. Ménage sérieux, d'ail-

(1) P. 157.
(2) Le Blanc, dans le *Journal* de Stendhal ; Blanc, dans une lettre de Mélanie.

leurs, car Henri avait fait croire à Pauline qu'il était le père de la fille de Mélanie.

La fausse confidence datait vraisemblablement du séjour qu'il avait fait à Grenoble (mai-juin de la même année), avant de rejoindre sa maîtresse à Marseille. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire à Pauline, trois ou quatre mois après : « Actuellement, je ne veux agir de premier mouvement, être *franc*, qu'avec M[élanie], *toi*, Bigillion, Mante, Crozet : avec les autres, je ne veux pas *mentir*, mais ne dire que ce qui conviendra. Il ajoute : « M[élanie] brûle de te connaître. Vos âmes se ressemblent tant que vous vous aimerez. Elle a toutes tes manières de penser et de sentir.. (1). » Trois semaines après : « Je suis tendrement aimé d'une femme que j'adore avec fureur... Comme... elle n'a presque rien, je vais acheter une feuille de papier marqué pour faire mon testament et lui donner tout, et après elle à ma fille. Je crois bien que je n'ai pas grand' chose; mais enfin j'aurai fait tout ce que j'aurai pu. Si tout cela ne produisait rien, que je vinsse à mourir, qu'un jour tu fusses riche, je te recommande cette âme tendre, qui n'a pour seul défaut que de se laisser trop accabler par le malheur. Tu le connais, ce défaut : tu sais combien une âme sensible, qui a pitié de vous, vous console. Ainsi, quand même tu ne serais pas riche, donne pour larme à ma cendre une tendre amitié pour Mélanie Guilbert et pour ma fille. » Pauline s'empressa de tranquilliser son frère : « Mon Henri, ne crains pas que j'oublie ma promesse : mon testament est fait. J'ai 19 ans et 6 mois. Je ne sais si je suis assez âgée pour qu'il soit sûr. Mon projet est de le recopier, tous les six mois... Si je te survivais, je ferais mon possible pour rendre deux tiers indépendants, qui appartiendront à ton amie et à ta fille. » — « Ton amie, que je brûle de connaître, et ta fille ne manqueront de rien. Il me semble que je ne devrais pas te dire cela : n'en parle pas à Mme M[élanie]. Elle ne me connaît pas, cela pourrait lui faire de la peine. Cependant, je l'aime. Ma tête n'est pas trop bonne; il me semble que c'est un chaos (2). »

(1) P. 191. « Si je n'étais pas éperdument amoureux d'une autre femme, au regret que je sens que tu ne m'écris pas, je me croirais amoureux de toi. Enfin cette âme si belle, voyant la tristesse où me jetait ton silence, en a eu un moment de jalousie. » — Voir : *Journal*, p. 36 : « Je pense qu'il est peu de frères comme moi qui aient le bonheur d'être *amico riamato* (ami payé de retour) d'une fille de génie et de la plus belle âme. »

(2) P. 185, lettre du 7 fructidor an XII (25 août 1805).

Henri répond : « Je te parlais de ton amitié pour notre fille, et non point de ton testament (1). » Mais il ne lui enjoint pas de le détruire. Encore bien moins lui avoue-t-il l'abus de confiance (2) dont il s'est rendu coupable envers cette âme « divine », comme il la nomme dans son *Journal* (3). Par ce seul fait, on peut juger de ce caractère « espagnol », de cette « délicatesse », de cette « grandeur d'âme » qu'il s'attribue quelque part, et qui, jusqu'en 1810, l'auraient engagé dans « une suite ridicule de sottises (4) ». De ces sottises-là, on peut être fier. Mais ce n'est sans doute pas dans cette catégorie que l'idéologie la plus raffinée, l'étude la plus subtile des « états d'âme successifs » parviendraient à ranger la substitution d'état civil, et la captation testamentaire.

Lorsque se brisa le faux ménage, de quelle façon Henri Beyle présenta-t-il l'événement à la sœur qu'il avait si bassement trompée ? Il est à croire que ce fut à son avantage, mais la *Correspondance* est muette à cet égard. Quoi qu'il en soit, débarrassée du même coup du « philosophe » Mante, et des plans d'avenir bizarres et compliqués dont son frère lui avait troublé la cervelle, elle eut, comme il convenait à son âge et à son tempérament, quelques éclaircies dans son existence. Bonne, aimante, exubérante, sa mélancolie tenait à l'influence de son frère, à sa jeunesse sans amour et sans but, à l'exaspération de sa curiosité (5).

Elle ne vivait pas, du moins elle ne vivait plus en « anachorète », en recluse. Elle voyait le monde, allait au bal, jouait la comédie, et même la tragédie, en société. Mais, au « théâtre des demoiselles Mallein », les jeunes gens ne figuraient pas sur la scène. Pauline jouait des rôles masculins, en travesti ; elle eut même l'imprudente fantaisie de courir la rue, déguisée en garçon. Ses robustes « appas » la trahirent, et son frère, qui fut mis au courant, la gronda au nom des convenances et du bon ton (1). Car cet apôtre de la franchise sait

(1) P. 430 et 432 (appendice).
(2) P. 197, 1er oct. 1805.
(3) En fait, p. 206 (9 nov.), il revient sur « l'éducation brillante » qu'il fera donner à *sa* fille.
(4) « Porter à ma divine Pauline la partition du *Matrimonio segreto*. Elle aura des jouissances d'ange » *Journal* (1805), p. 240.
(5) *Vie de Henri Brûlard*, p. 125. Il n'y est guère question de Pauline, non plus d'ailleurs que dans le *Journal*, fragmentaire, il est vrai.

bien qu'elle ne trouvera pas à se marier, si elle n'est pas « comme il faut ». Il admet, il exige même qu'elle joue la comédie de la piété, et qu'elle se confesse une fois par mois : « Il faut devenir non pas dévote, le saut serait trop grand... mais pieuse raisonnablement : ceux qui commandent aiment les sottises de ceux qui obéissent. » Quant au mariage, les principes d'Henri Beyle n'ont pas varié : sur cette grande affaire, il ne faut consulter que la raison, l'expérience des siècles, celle de la société (2). Corneille a dit :

Si l'amour vit d'espoir, il s'éteint avec lui.

Le désir satisfait tue la passion. L'amitié elle-même, entre époux, « n'est guère possible que dans un homme de 50 ans qui épouse une veuve de 30; s'ils ont de l'esprit, l'usage et l'observation du monde les a rendus indulgents... Ce qui lie les amitiés, c'est la possibilité de se séparer à chaque instant. Je crois donc qu'il faut chercher le bonheur dans un mari bonhomme, qu'on mène... Prends-moi M. Badou (3), c'est un bonhomme qui sentira que tu lui fais une faveur en l'épousant; tu lui persuaderas, au contraire, que tu te trouves très heureuse avec lui, et il te laissera vivre tranquille et indépendante; tu auras des enfants que tu chériras; le bonhomme aura des mérinos comme son beau-père; il te fera voir Paris; peu à peu nous l'y attirerons... »

Il lui cite d'autres partis, sans doute aussi séduisants que le cousin Badou. Peu importe le sire, pourvu qu'il soit riche, et ne soit pas un tyran.

Cependant Henri Beyle, à peu près fixé à Brunswick, y reprenait sa vie de Lovelace plus ou moins chanceux, et ne manquait pas de narrer à Pauline ses amours du Nord, tout en la mettant en garde contre les surprises du cœur. Les connut-elle ? Les habits d'homme — Faublas renversé — allaient-ils à quelque rendez-vous ? Ou bien, sans « amour majeur » (4), eut-elle une nouvelle crise d'ennui ? Tant il y a

(1) Bien entendu, il s'en moquait : « *être de bon ton* ou *comme il faut*, ainsi qu'on disait à Grenoble en 1793 » (*Vie de Henri Brûlard*, p. 23 ; passage chronique).

(2) Lettre datée de la *Grande-Armée*, 24 mars 1807, pp. 292-295. On voit par cette lettre (p. 295) qu'il était déjà question de Perier, pour Pauline Beyle.

(3) P. 294 (30 avril) *Alias*, p. 304, Badon. « Si tu l'avais épousé malgré son nom ridicule, tu serais maîtresse de maison » (6 octobre).

(4) Expression de Stendhal à propos de Mélanie, qui avait abandonné ses parents pour le théâtre.

qu'en l'automne de 1807 elle songeait sérieusement à déserter le toit paternel, c'est-à-dire, somme toute, à suivre le conseil que son frère lui avait donné deux ans auparavant. Cette fois, il l'en détourne. Il l'engage à voir une demoiselle V... qu'il *admire*, mais que la société de Grenoble tient en quarantaine pour un coup-de-tête semblable. « Ne te mets pas dans une position dont tu ne pourrais pas te tirer. Aux yeux de l'immense et badaude majorité, la fugue est un morceau de musique impardonnable ». Elle était sublime, au contraire, du temps de Mante et de Mélanie! Certes, on ne peut lui en vouloir de chercher à réparer le mal dont il est en partie l'auteur, et le côté négatif de ses exhortations est excellent : « Tu verras, par la lettre ci-jointe de Bigillion, que plusieurs commères de la grande rue se sont aperçues de tes travestissements. Si tu n'y mets ordre, tu ne te marieras pas. Je te donne ma parole d'honneur que je crois le mariage, en général, aussi utile au bonheur des femmes que nuisible à celui des hommes... Songe qu'un éclat une fois fait, c'est pour toujours... *Mais je me ferai maîtresse de langue anglaise, de dessin*, etc. — Tu te figures que ce métier te donnera de quoi vivre, et que tu seras aussi heureuse avec 4.000 fr. gagnés de cette façon que le bourgeois, ton voisin, avec les 4.000 fr. qu'il gagne à son commerce de bas de filoselle... Si tu avais vu le monde, tu saurais que toute personne qui n'a pas un état que la vanité soit forcée d'estimer, et quelque fortune, y est accablée de mépris honnêtes par la forme et outrageants en effet... Une femme doit d'abord être mariée : c'est ce qu'on lui demande ; après, elle fait ce qu'elle veut (1). » D'abord, le côté positif ; puis, l'idéal après les *justæ nuptiæ :* aller où le cœur vous dit, ou plutôt les sens, tromper le bonhomme de mari.

Lorsqu'enfin le mariage de Pauline et de Perier-Lagrange est décidé, le frère ne se sent pas de joie.

Périer est riche ; c'est un ancien négociant qui « fait de l'agriculture », c'est un « excellent et vrai bourgeois » (2). Qu'elle fasse donc au plus vite « cette bonne affaire-là. Mais rappelle-toi que si jamais ton mari connaît la terrible vérité que tu as plus d'esprit que lui, il te hait à jamais : et, malheureusement,

(1) P. 303-310 (25 nov. 1807).

(2) *Vie de Henri Brulard*, p. 21. La phrase se termine ainsi : « J'ai toujours par instinct profondément méprisé les bourgeois. » Il est vrai qu'alors (1833 le beau-frère de Stendhal était ruiné.

quel que soit ton mari, cette vérité sera vraie... Songe surtout à te faire humble comme Ephestion à la cour d'Alexandre (1) ».

Une fois le sacrifice accompli, la plaisanterie de Beyle tourne au cynisme : « Eh bien, ma bonne amie, qu'en dis-tu? Valait-il la peine d'avoir tant peur?... Comment as-tu supporté cela? T'es-tu trouvée ferme ou lâche? Ensuite imagine d'après la secousse que t'a donnée un événement si agréable en soi, celle que dut sentir Frédéric en perdant la bataille de Kunnersdorf. » Et, quant à l'avenir (2) : « Te voilà en plein air : agis d'après toi. »

§

Tel fut Stendhal, de dix-sept à vingt-cinq ans, dans l'office d'éducateur qu'il lui avait plu d'assumer. Telle fut cette âme, au dire de M. Maurice Barrès, « la plus sincère et la plus naïve » de toutes. Que penserait-il, cet « ange de candeur », de la *Ligue* actuelle *des pères de famille*, lui qui rejette délibérément l'autorité de son père « le bâtard », et encourage sa jeune sœur à en faire autant? Quel cas faisait-il des sentiments religieux, de l'amour, de l'amitié, de la bonne foi, de l'honneur, du mariage? Il est impossible de dire : « fanfaronnade de vice, dilettantisme. » Elaguez le fatras idéologique, les descriptions, les appréciations littéraires, les généralités ; bornez-vous au concret, aux faits positifs. Vous ne trouverez pas d'autre nom à donner à ce sentimental et sensuel utilitaire, que le titre qu'il a inventé pour une de ses œuvres : *le Pervertisseur*.

Après tout, l'admiration de M. Barrès s'explique de façon assez naturelle : dans les eaux troubles de la Correspondance stendhalienne, il n'aura sans doute aperçu que son *moi*.

H. MONIN.

(1) P. 318 (19 janvier 1808).
(2) P. 323 (1808, après le 28 mai, date du mariage).

LES SERBES
ET L'EMPIRE AUSTRO-HONGROIS [1]

Les légendes serbes ne disent pas toutes que le héros national Marko Kraïlevitch est mort et a été enseveli au couvent de Kiliandari; il en est qui le représentent comme endormi dans une caverne des Balkans; quand le jour sera venu, il s'éveillera, remontera sur Scharatz, son cheval de bataille, et délivrera son peuple de tous ses ennemis. Pendant des siècles, les mendiants aveugles qui répètent dans les villages les rhapsodies nationales ont répété son histoire et il semble bien qu'au commencement du siècle dernier, sous des noms divers, Marko Kraïlevitch ait en effet ressuscité et qu'avec lui le peuple serbe se soit réveillé d'un long sommeil. Dès la fin du XVIII[e] siècle, des compagnies serbes combattaient dans les rangs autrichiens contre la Turquie : une première fois, le pays avait connu à nouveau ce qu'était l'indépendance; mais au traité de Sistova, l'Autriche l'abandonnait à ses anciens maîtres. Quinze ans plus tard les bandes de Kara Georges, en pleine tourmente napoléonienne, conquéraient derechef une liberté moins brève : mais par le traité de Bucharest, en 1812, la Russie, aussi peu sûre que l'Autriche, ouvrait le territoire serbe aux armées du Sultan Mahmoud. C'est par son propre effort qu'au cours du XIX[e] siècle le peuple serbe s'est libéré, sans avoir eu, comme la Grèce et la Bulgarie, l'assistance d'une ou de plusieurs nations européennes. Mais même après que le traité de Berlin eut fait de la principauté vas-

(1) Cf. outre les ouvrages et les articles de M. Victor Bérard dans la « Revue de Paris », les livres de M. René Henry : *Questions d'Autriche-Hongrie et question d'Orient* et *Des Monts de Bohême au golfe Persique* (Plon); le manuel de M. René Perrin : *l'Europe et l'Empire Ottoman* (Perrin); *l'Annexion de la Bosnie-Herzégovine*, par Jovan Cvijic, professeur à l'université de Belgrade; les articles de M. Charles Printa dans les « Questions diplomatiques et coloniales » : *le Procès de Cettigné* (16 septembre 1908); *la Bosnie et l'Herzégovine devant la future conférence* (1[er] et 16 février 1909) et les correspondances de M. Georges Gaulis dans *le Journal des Débats*. La presse officieuse française a fait preuve de ses qualités ordinaires : mutisme ou malfaisance. On trouverait des renseignements et des opinions de quelque intérêt dans *l'Humanité*, *l'Echo de Paris* et *le Rappel*.

sale un royaume indépendant, l'indépendance politique et économique est demeurée précaire : privée d'accès direct à la mer, la Serbie étouffe entre l'empire austro-hongrois, l'empire turc et le jeune royaume bulgare et les temps sont encore lointains où s'accomplira son rêve historique, où tous les Serbes seront unis en un seul Etat : actuellement, les quelque dix millions d'hommes parlant la langue serbo-croate sont dispersés entre plusieurs dominations nationales et étrangères et partagés en trois églises; serbes libres du royaume et de la principauté de Monténégro, serbes de l'empire turc, en Vieille Serbie et en Macédoine, serbes d'Autriche-Hongrie en Croatie, en Dalmatie, en Istrie, en Hongrie et, depuis l'annexion d'octobre 1908, en Bosnie-Herzégovine, sans compter l'émigration aux Etats-Unis (300 à 500.000); quant aux confessions religieuses, l'immense majorité appartient à l'Eglise orthodoxe; mais, dans les provinces autrichiennes, l'élément croate est catholique et il existe un nombre encore considérable de serbes musulmans chez qui le sentiment national n'est pas aboli. En fait, la majorité des populations de langue serbe appartient à l'empire austro-hongrois et, depuis plus de trente ans, la politique constante des Habsbourg fut de maintenir le royaume sous sa tutelle et de lui imposer une sorte de vasselage, en lui interdisant toute entente avec les autres peuples balkaniques et en le poussant au besoin à des guerres désastreuses avec ses voisins bulgares qui seraient ses alliés naturels, comme lors de la désastreuse aventure de 1885, qui finit par la déroute de Slivnitza; en même temps, dans les provinces annexées, en Croatie, en Hongrie, l'administration impériale exaspérait des dissentiments entre Croates catholiques et Serbes orthodoxes, en sorte que des gens qui parlent la même langue, mais l'écrivent les uns avec l'alphabet latin inventé par Louis Gay, les autres avec l'alphabet cyrillique de Vuk Karadjitch, se traitent, à certaines périodes, en ennemis mortels et se montrent animés de haines presque inexpiables.

L'annexion brutale de la Bosnie-Herzégovine par la seule volonté de l'Autriche, modifiant de sa propre autorité le traité de Berlin, au lendemain de la révolution turque, a rendu plus aigu l'antagonisme entre les deux états de force si inégale. La crise peut se dénouer par une guerre limitée à la Serbie, au Monténégro et à l'empire austro-hongrois et qui se ter-

minerait par l'écrasement du plus faible, non sans dommage pour son puissant adversaire qui aurait très probablement à compter avec une insurrection de ses sujets serbes; elle peut provoquer une guerre européenne, si le jeu des alliances et des ententes est déclanché par les événements; elle peut enfin être provisoirement apaisée sans effusion de sang, par quelque médiation diplomatique qui ajournerait le conflit. Mais il serait vain d'essayer d'en comprendre l'importance si on l'isolait des événements antérieurs pour la considérer en elle-même et si l'on ne se représentait pas d'une façon un peu nette l'action politique de l'Autriche-Hongrie à l'égard du petit royaume voisin au moins depuis l'époque qui précède immédiatement la guerre russo-turque. On verra comment Habsbourg et Romanov, dans la partie sanglante qui se joua alors, se servirent de la Serbie et du Monténégro comme monnaie d'échange. Quand, en juillet 1876, le roi Milan et son allié monténégrin déclarèrent la guerre à la Turquie, incapable de réprimer l'insurrection bosniaque, l'effort principal des troupes serbes aurait dû se porter précisément sur la Bosnie. Quelles influences mystérieuses en détournèrent Milan? Il était alors sous l'entière tutelle de l'Autriche et d'ailleurs, tandis que les troupes entraient en campagne, François-Joseph et Alexandre se rencontraient à Reichstadt et décidaient entre eux du sort des peuples mineurs. Ils convenaient qu'en cas de victoire de la Serbie et du Monténégro l'Autriche prendrait possession de la Bosnie et de l'Herzégovine, comme rançon de sa neutralité dans la guerre russo-turque, dès lors prévue, et six mois plus tard, en janvier 1877, les promesses verbales étaient ratifiées par un accord formel. Il n'est donc plus surprenant que le ministre des Affaires étrangères russes se soit trouvé embarrassé pour protester contre l'annexion définitive des deux provinces qui change un état de fait en un état de droit. Il savait que son collègue de Vienne lui clorait aisément la bouche en révélant par le détail les conversations impériales du 8 juillet 1876 qu'à ce moment le Romanov avait vendu au Habsbourg les frères serbes qu'il affectait de défendre.

Le traité de Berlin, en sanctionnant l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche, et en lui remettant Spizza conquis par le Monténégro sur les Turcs, assurait l'hégémo-

nie autrichienne sur les deux états de langue serbe. Pour plus de sûreté, la convention secrète signée par le roi Milan en 1881 donnait l'acquiescement du souverain, sinon du peuple serbe, à la main-mise sur les deux provinces. Alors qu'une autre convention secrète avec la Turquie affirmait faussement que l'occupation était temporaire, l'article 2 du traité consenti par Milan portait que « la Serbie s'engage à prévenir toute intrigue politique et religieuse dirigée contre la monarchie austro-hongroise, y compris la Bosnie et l'Herzégovine et le Sandjak de Novi-Bazar ». En même temps l'article 7, complété en 1887, dirigeait l'activité serbe vers le sud-est et la poussait à agir à la fois contre la propagande bulgare et contre la Turquie ; l'Autriche s'engageait à « aider à l'extension de la Serbie dans la direction de la vallée du Vardar, autant que les circonstances le permettront ». Du même coup, la Serbie se désintéressait des serbes autrichiens et entrait en concurrence violente avec l'autre principauté slave en plein développement de force et d'énergie.

Ni Milan, ni son fils Alexandre ne parvinrent à se débarrasser de l'étroit servage qui leur garantissait le trône. La tuerie de juin 1903, qui rappelait à Belgrade le chef survivant de la dynastie rivale, atroce et hideuse dans son exécution, rendit du moins moins dépendant le royaume serbe. Il essaya désormais de se constituer une vie plus autonome et l'irritation fut vive à Vienne quand on apprit qu'une entente douanière se préparait entre la Serbie et la Bulgarie (décembre 1905-janvier 1906). Alors déjà des notes comminatoires furent adressées ; il n'était pas encore parlé d'opérations militaires, mais simplement de représailles économiques. Tandis que les journaux de Vienne faisaient remarquer ironiquement que, pour mater la Serbie, il n'était pas nécessaire que l'Autriche fût une grande puissance et qu'il suffisait qu'elle fût « un grand marché de porcs », le ministre de l'époque exigeait « que le gouvernement serbe déclarât, par une note, qu'il renonçait au traité de commerce serbo-bulgare et qu'il ne le présenterait pas à la Skouptchina ». A quoi il fut répondu qu'on ne comprenait pas « qu'une exigence de cette nature ait pu être formulée à propos d'un acte international portant la signature du gouvernement serbe ». Et la guerre de tarifs commença, contrairement au traité existant entre l'empire et le royaume. La fermeture de la frontière

aux porcs, aux volailles et aux pruneaux qui font le principal des exportations serbes devait réduire, comme cela était mainte fois arrivé dans le passé, une résistance inattendue. La Serbie tint bon; d'autres débouchés s'ouvrirent par la voie de la Mer Noire et de Salonique. Mais le conflit lésait malgré tout trop d'intérêts pour que sa prolongation fût indéfinie : un nouveau traité fut signé en mars 1908; il prend fin maintenant et son renouvellement éventuel est l'une des causes secondaires de la crise actuelle.

Ce qu'il faut retenir de l'incident, c'est la manifestation très nette de la volonté autrichienne s'opposant à toute entente, même commerciale, entre la Serbie et la Bulgarie, qui aurait pu précéder d'autres ententes. Même politique de division entre la Serbie et le Monténégro dont les affinités sont encore plus grandes : communauté complète de langue et de nationalité, alliance de famille entre le prince de Monténégro et son gendre Pierre Karageorgevitch. Toute une machination de police fut inventée à Vienne, l'an dernier, pour écarter du pouvoir les chefs des partis monténégrins qui ne subissaient pas docilement les directions autrichiennes. Un agent provocateur fut arrêté à Cettigné, porteur de bombes destinées, disait-il, à tuer le prince Nicolas; on arrêta aussitôt, sous prétexte de conspiration, nombre d'anciens ministres et de personnages notables, pêle-mêle avec des collégiens, des ouvriers et des paysans. Le témoin principal fut un certain Georges Nastich, soi-disant journaliste bosniaque, en réalité agent de police autrichien, petit-fils d'un espion turc, fils d'un espion au service de l'administration bosniaque, espion lui-même. Il vint déclarer que tout le complot avait été organisé en Serbie, sous les yeux du roi Pierre, avec la complicité même du prince Georges, fils du roi. Deux des inculpés furent condamnés à mort, puis graciés, et virent leur peine commuée en prison perpétuelle : l'ancien président du conseil, Radovitch, qui était rentré de France pour se disculper d'une accusation absurde, fut condamné à quinze ans de travaux forcés. Mais l'annexion de la Bosnie-Herzégovine semble avoir fait comprendre au prince de Monténégro que la sollicitude de son cousin de Habsbourg pour sa personne n'était point le signe d'une très sincère amitié et, lors de l'annexion de la Bosnie, le général Voulkvitch s'en alla sceller à Belgrade la réconciliation du

gendre et du beau-père et l'union des deux peuples contre le danger commun.

C'est également par une politique de division systématique qu'en Bosnie-Herzégovine et en Croatie le gouvernement autrichien essaie de conjurer le prétendu péril serbe. Il favorise de toute sa puissance l'élément croate et catholique, en même temps que l'infiltration lente d'émigrés allemands catholiques. De 1879 à 1895, la proportion des catholiques a augmenté rapidement ; celle des orthodoxes est restée stationnaire ; celle des musulmans a diminué constamment. Il est probable que l'invasion catholique augmentera encore après l'annexion et que, selon son dessein, la femme morganatique de l'archiduc héritier, comtesse Chotek de Chotkowa et Woguin, princesse de Hohenberg, installera sur les domaines devenus vacants les congréganistes, victimes en France d'une persécution dioclétianienne ; elle obtiendra ainsi l'appui de la Sainte Église, pour faciliter l'annulation de l'acte qui lui interdit d'être impératrice, de même qu'elle se concilie les sympathies allemandes, en reniant ses origines slaves et en écartant de sa personne jusqu'à la domesticité tchèque. Tout en se servant des catholiques croates contre les serbes orthodoxes, les gens de Vienne ne négligent pas, le cas échéant, de se ménager des amitiés dans le haut clergé orthodoxe : ils essayèrent, voilà quelques années, de lui faire accepter une subvention de vingt-cinq mille francs par l'intermédiaire du patriarchat de Constantinople. Mais l'affaire fit scandale, et il fallut n'y pas donner suite dans le moment.

Cependant, depuis quelques années, Serbes et Croates vivaient en meilleure intelligence : on a décidé de mettre fin à ce scandale et le procès qui se déroule en ce moment même, à Agram, n'a pas été inventé en vue d'un autre objet. Cinquante-trois Serbes, de Croatie et Slavonie, sont prévenus de haute trahison, selon les paragraphes 58 et 59 du Code pénal, et, s'il plaît au tribunal, ils seront pendus. Ils sont accusés d'avoir été directement ou indirectement en relations avec l'association politique *Slovenski-Youg* de Belgrade, dont le « but, sous prétexte d'affranchissement et d'union politique sociale et nationale des Slaves méridionaux, est de propager et d'introduire dans les royaumes de Croatie, Slavonie et Dalmatie et en Bosnie-Herzégovine, l'idée d'un grand Etat serbe, puis, par une révolution générale

dans ces pays et à l'aide des armées de Serbie et du Monténégro, d'arracher ces royaumes à la monarchie austro-hongroise et de les incorporer au royaume de Serbie, pour fonder un Etat Serbe, sous le règne de Pierre Ier Karageorgévitch. » Deux cent soixante-seize témoins sont cités, dont Georges Nastich, qui figura déjà à Cettigné ; comme preuves, le tribunal est invité à retenir des brochures de Georges Nastich, des calendriers, une géographie publiée à Belgrade et des articles de journaux ; comme *corpora delicti*, l'accusation apporte « les ouvrages confisqués, les images, drapeaux, tapis, gourdes et ustensiles en bois, verres, bouteilles, bonnets et drapeaux (portant les emblèmes serbes). » (*Réquisitoire du procureur général d'Agram contre Adam Pribitchevitch et cinquante-deux complices accusés de haute trahison.*) Pour ruiner l'accusation, il suffirait de faire observer que les almanachs serbes, fabriqués en Croatie, ont toujours donné les portraits du roi de Serbie et que les drapeaux et emblèmes serbes ont été déployés ou portés chaque fois que l'empereur-roi est venu en son royaume de Dalmatie, et M. Georges Gaulis s'est émerveillé de voir dans une vitrine du musée d'Agram, salle de l'ethnographie croate, une gourde en bois, timbrée de l'emblème serbe, exactement semblable à celle qui figure au procès, parmi les pièces à conviction et comme objet de propagande étrangère et subversive. Les premiers interrogatoires et les premiers témoignages de l'honorable Georges Nastich tendent surtout à prouver que le parti serbe dirigeait ses menées contre l'Empire, les croates et les catholiques : c'est insulter aux croyances croates que de couvrir les drapeaux et les gourdes d'emblèmes serbes et de faire usage de l'alphabet cyrillique. Les accusés se défendent d'avoir eu des intentions si noires ; mais le résultat immédiat des poursuites a été en effet de réveiller les antagonismes entre serbes et croates ; déjà trois députés à la diète croate et le frère de l'un des accusés ont été assaillis par des inconnus : les croates purs clament qu'ils doivent couper tous les liens qui les retiennent aux serbes, maintenant qu'ils sont accusés de haute trahison ; l'autre parti croate du Dr Frank prend position à la fois contre les purs et contre les serbes, et c'est à coup de revolver que se vident les querelles ; enfin, sans doute en mémoire des temps où le bienheureux Giacomo della Marca, observantin, représentait l'Inquisition

en Slavonie, les moines franciscains, à la tête de bandes paysannes, envahissent les réunions de croates catholiques, mais suspects de sympathies pour leurs compatriotes serbes et de tiédeur envers le régime de terreur gouvernementale. Le procès d'Agram et les incidents qu'il provoque montrent assez bien quel est le caractère de l'administration austro-hongroise en Croatie et en Bosnie-Herzégovine : c'est, un siècle plus tard, le régime féodal et policier, infligé à la Lombardo-Vénétie, qui enfermait Silvio Pellico à la prison dure du Spielberg. Il n'a pas empêché l'unité italienne; il n'est pas certain, même si le royaume de Serbie devenait, après une guerre, partie intégrante de l'empire austro-hongrois, que l'unité du peuple serbe ne se constituerait pas quelque jour.

Cette absorption était, dès 1905, jugée nécessaire par le journal qui est depuis quatorze ans l'organe des officiers supérieurs de l'armée autrichienne, la *Danzer's Armee Zeitung* : Seule la Serbie indépendante entrave la marche autrichienne et la poussée germanique vers la Macédonie et Salonique : si elle ne se plie pas aux exigences autrichiennes, on la réduira par la force : « Ce n'est qu'après avoir écrasé la Serbie que l'on pourrait penser à une offensive contre la Macédoine... Qu'est-ce qu'on pourrait désirer de mieux qu'un État Jougo-Slave puissant qui enclaverait la Croatie, la Slavonie, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, la vieille Serbie et la Serbie... Il serait possible que le dualisme de la monarchie cédât alors à de nouvelles formes constitutionnelles. » Si l'on considère que les généraux de la *Danzer's Zeitung* sont dans les meilleurs termes avec l'archiduc héritier et les aumôniers du Palais et que nul plus que le prince de Lichtenstein, chef du parti catholique, n'a salué chaleureusement l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, on concevra aisément que tout un parti très puissant, au-dessus même des ministres et des parlements, pousse l'Autriche à une guerre dès longtemps préméditée et que le coup d'octobre 1908 n'a peut-être encore point donné toutes ses conséquences. Chaque note, chaque manœuvre diplomatique marquent un progrès vers un terme qui semble fatal. Les exigences contradictoires de l'Autriche au début de la crise qu'elle a provoquée et dans ces dernières semaines en sont un signe manifeste.

Dès le 7 octobre 1908, sir Edward Grey et M. Asquith

avaient déclaré au parlement anglais qu'il était inadmissible qu'une seule puissance modifiât à son gré les termes des traités et que le gouvernement anglais ne « pouvait reconnaître ce qui a été fait comme ayant la moindre validité internationale avant le jour où le consentement des puissances aura sanctionné le mouvement ». Le gouvernement serbe, dans sa note du 3 octobre aux puissances signataires du traité de Berlin, protestait contre la réunion de la Bosnie et de l'Herzégovine aux pays de la monarchie des Habsbourg, rappelait qu'au traité de Berlin les deux états serbes, Serbie et Monténégro, avaient obtenu une satisfaction incomparablement inférieure aux sacrifices « supportés par eux avant la guerre », qu'ils n'avaient profité d'aucun des changements établis depuis trente ans dans la péninsule balkanique, « tandis qu'au contraire de nombreuses et graves atteintes et modifications s'étaient produites au profit des autres ». La note se terminait ainsi :

La Serbie ne saurait, dans le cas présent, obtenir pleine satisfaction autrement que par le rétablissement complet de la situation faite à la Bosnie et à l'Herzégovine par le Traité de Berlin.

Si cette solution est considérée comme absolument impossible, le Gouvernement royal, faisant appel aux sentiments d'équité des puissances signataires du Traité de Berlin, demande pour la Serbie une compensation correspondante afin de maintenir les garanties indispensables à son existence d'Etat indépendant, et de rétablir, pour la nation serbe en général, les conditions d'existence, dans la mesure tout au moins où elles étaient assurées par le Traité de Berlin.

L'Autriche refusa d'accepter cette protestation, la Serbie n'étant pas parmi les puissances signataires du traité de Berlin : elle lui niait donc alors le droit de se prononcer sur l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Entre temps, le boycottage en Turquie des marchandises autrichiennes déterminait l'accord austro-turc, non encore ratifié par le Parlement ottoman, qui consacrerait l'acceptation du fait accompli moyennant le versement de 2 millions 1/2 de L. T. à l'empire ottoman. C'est alors que le moment sembla bien choisi pour se retourner vers la Serbie, de dénoncer ses armements, tandis que, du côté autrichien, les troupes étaient prêtes à marcher, et d'exiger des garanties et des déclarations formelles. Comme l'affaire intéressait autant l'Europe que les deux adversaires en présence, il fut question d'une double démarche à Vienne et à

Belgrade pour empêcher le conflit; l'Allemagne ne crut pas pouvoir agir à Vienne et peu s'en fallut qu'une intervention collective eût lieu à Belgrade seulement. Mais la Russie prit les devants et, le 2 mars, conseilla aux frères serbes d'éviter tout ce qui pourrait amener un conflit armé avec l'Autriche-Hongrie : il leur fallait donc abandonner toutes exigences de compensations territoriales, pour lesquelles les grandes puissances n'étaient pas disposées à leur accorder d'appui « et déclarer qu'ils laissaient tout ce qui se rattache aux questions pendantes à la décision des puissances ». La Serbie répliqua docilement :

Répondant aux conseils amicaux du gouvernement impérial russe, le gouvernement royal serbe a l'honneur de vous transmettre la déclaration suivante, avec prière de la faire connaître au gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité :

Partant de l'opinion que la situation juridique de la Serbie vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie, après la proclamation de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, est restée normale, la Serbie n'a ni l'intention de provoquer la guerre avec la monarchie voisine, ni le désir de changer ses relations juridiques avec elle, en continuant sur la base de la réciprocité, à remplir ses devoirs de voisinage et à entretenir avec elle, comme par le passé, des relations provenant d'intérêts matériels réciproques, dans un esprit de droiture auquel la Serbie s'est toujours conformée.

Considérant que, la question de la Bosnie-Herzégovine étant une question européenne, il appartient aux puissances signataires du traité de Berlin de prendre une décision non seulement concernant l'annexion, mais aussi concernant la nouvelle rédaction de l'article 25 du traité de Berlin, la Serbie, ayant confiance dans la sagesse et la justice des puissances, remet sa cause sans réserve aux puissances comme au tribunal compétent et ne demande en conséquence à cette occasion, de l'Autriche-Hongrie, aucune compensation ni territoriale, ni politique, ni économique.

Cette note ne fut publiée que le 10 mars, mais on en connaissait le sens dès le 4 mars, et, le 6, le ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade y répondait préventivement.

Le gouvernement impérial et royal d'Autriche-Hongrie se voit, à son grand regret, dans la nécessité de porter à la connaissance du gouvernement royal serbe ce qui suit :

En présence de l'attitude observée depuis quelque temps par le gouvernement royal serbe, il paraît impossible aux deux gouverne-

ments de la monarchie austro-hongroise de soumettre aux Parlements de Vienne et de Budapest le traité de commerce conclu l'année dernière et dont le délai de ratification est, du reste, déjà atteint.

En communiquant ce qui précède au gouvernement serbe, le gouvernement impérial et royal se plaît à espérer que la Serbie, se rendant au conseil des puissances, changera son attitude au sujet de la Bosnie et de l'Herzégovine et exprimera en même temps son intention bien arrêtée de reprendre avec l'Autriche-Hongrie des rapports de bon voisinage.

Le gouvernement impérial et royal attend une communication dans ce sens pour ouvrir de nouvelles négociations relatives aux relations de commerce et de trafic entre la monarchie et la Serbie.

Du moment que la Serbie s'en était remise aux Puissances, on voulait traiter avec elle directement et, tout en rappelant l'échéance du traité de commerce, lui arracher une renonciation directe, non plus seulement à des compensations territoriales, mais à toute espérance touchant la Bosnie-Herzégovine dont cinq mois plus tôt il lui avait été fait défense de s'occuper. La dernière réponse serbe en date du 15 mars indique la meilleure volonté à discuter le renouvellement ou la prorogation du traité de commerce et maintient, touchant la Bosnie-Herzégovine, ses déclarations du 10 mars :

Dans la dépêche circulaire serbe du 10 mars, qui a été remise au gouvernement hongrois aussi bien qu'aux gouvernements de toutes les autres puissances signataires du traité de Berlin, le gouvernement serbe a exposé son point de vue dans la question de Bosnie-Herzégovine. Il a précisé, d'autre part, que la Serbie partait du point de vue suivant : les relations de droit international entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie n'ont subi aucune modification ; en conséquence, la Serbie désire continuer à remplir toutes les obligations de bon voisinage et à entretenir avec la monarchie voisine des relations inspirées par les intérêts matériels des deux pays, à charge de réciprocité.

. . . . . .

. . . . . .

A cela le gouvernement austro-hongrois réplique par la mobilisation et les menaces d'envahissement immédiat du territoire serbe, si les exigences qu'il va formuler avec plus de force encore ne sont pas acceptées. Il paraît actuellement faire sienne la thèse exposée avec une extrême aménité par

le parti militaire dans la *Danzer's armee Zeitung* et qu'il est bon de divulguer autant que possible :

La Serbie, dès que nous estimerons le moment venu, devra être combattue d'après les principes que nos esprits militaires dirigeants ont inculqués à l'armée par le travail d'une longue période de paix : avec toute notre puissance, rapidement et sans ménagement. L'armée impériale et royale devra se ruer de toutes parts, comme un ouragan, à l'assaut de l'insolent drôle et se déverser dans son pays comme un torrent. Accablée sous nos coups, la Serbie ne devra point reprendre le souffle. Alors, on n'aura pas grand'chose à craindre de la guerilla serbe, si redoutée.

Pour une guerre de cette sorte, des troupes nombreuses sont nécessaires. Sans nul égard à d'autres circonstances, ces troupes doivent être mises sur pied sur-le-champ. Disposer d'une puissance supérieure bien organisée et ne pas s'en servir, voilà qui ne viendrait aujourd'hui à l'idée d'aucun de nos généraux.

Si le peuple serbe tentait de se soulever contre nous, nous saurions alors ce que nous avons à faire. Ce n'est pas pour rien que notre génération militaire d'aujourd'hui est pénétrée du principe de l'absence de tous ménagements guerriers. Si les insurgés serbes veulent mourir, ils peuvent être expédiés dans l'autre monde par hécatombes, jusqu'au dernier de la race : ce monde-ci n'y perdra rien. Ce sera une guerre d'extermination. Nous saurons la faire, si besoin en est.

Puisqu'il y a des gens derrière la Serbie, nous ferons la conquête de la Serbie et nous la garderons, afin que dans l'avenir des velléités semblables ne puissent se manifester. La création artificielle qui s'appelle royaume de Serbie représente aujourd'hui un abcès purulent qui menace de tout infecter. Il doit être opéré.

Quiconque cherche à soutenir la Serbie est notre ennemi. Nous sommes assez forts pour repousser de telles attaques et de tels protecteurs.

Nous châtierons la Serbie, nous la conquerrons, nous la garderons... Si cela déplaît à quelqu'un, qu'il vienne donc !

(25 février 1909).

Telles sont, réduites à leurs éléments essentiels et particuliers, les données présentes de l'antagonisme austro-serbe. On a volontairement omis d'en examiner les répercussions européennes, si redoutables. Mais il est cependant bien difficile de ne pas rapprocher l'entrevue de Reichstadt qui prépara en 1876 l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'entente des deux empereurs et l'entrevue de Buchlau entre M. Iswolski et le

baron d'Aehrenthal, où le ministre russe fut averti, en septembre 1908, de l'annexion définitive projetée par l'Autriche-Hongrie. Ne fut-il pas pris alors des engagements qui auraient réglé d'avance le sort des Serbes au profit de l'Autriche en échange d'avantages en Asie au détriment de l'empire turc et au profit de la Russie? Ce serait à nouveau, sous une autre forme, le jeu qui précéda la guerre russo-turque : toutes les parades diplomatiques ne serviraient qu'à dissimuler le véritable drame. L'événement en décidera et peut-être le sentiment des peuples plus fort aujourd'hui qu'il y a trente ans pour déterminer à la paix même les gouvernements de proie les plus enclins à déchaîner la guerre.

Paris, 16 mars 1909.

PIERRE QUILLARD.

OCTAVE UZANNE

LA BEAUTÉ

ÉLÉGIES

Pour un Poète mort : Albert Thomas.

L'ŒUVRE

La Beauté a mûri ton âme ainsi qu'un fruit ;
Et — tandis que ton corps repose sous la terre —
Ton âme a ce parfum qui monte dans la nuit,
A travers le jardin, d'un arbre solitaire
Dont le dernier soupir s'exhale dans son fruit...

Ainsi ton âme fut ce fruit lourd à la branche :
A mesure que le fruit plus beau se gonflait
La branche, vers le sol, doucement s'inclinait.
On disait : Il est beau, voyez comme Elle penche !
Et l'on s'extasiait... Mais cette faible branche
Qui nourrissait le fruit — en le fruit s'épuisait.

Hélas ! Ton corps est mort pour ton âme, ô Poète :
En cette heure où, ployant sous la Beauté ta tête,
Tandis que ta puissance en ton œuvre passait
Tu rêvais d'une vie ardente et plus complète,
La sève de la branche en le fruit mûrissait...

La sève de ton corps a gonflé ta jeune âme ;
Et, quand l'âme eut mûri, le corps qui la portait,
Devenu pour son poids trop faible, s'est brisé...

. . . . . .

— Mais le corps ne meurt point entièrement si l'âme
Reflète la jeunesse et l'éternelle flamme
Du rayon de soleil qui sur lui vint briller :
L'arbre sain, dans le fruit, exhale sa Beauté ;
La Beauté de ton corps, poète, est ta Belle âme !...

★

On a dit : « Il est mort très jeune, ce poète »...
Ceux qui parlaient ainsi ne réfléchissaient pas ;
Ils dénombraient les ans comme ils comptent les têtes
Dans le champ de maïs que semèrent leurs bras :
Pour eux, un an est tel qu'un autre an qui le passe.
Les têtes de maïs ont un nombre de grains
Semblable, et, sur le livre où s'inscrit le Destin
Pour chaque homme, l'arrêt occupe même place...
On a dit : « Il est mort très jeune »... Mais, pour lui,
Les ans avaient été généreux en souffrance,
Et vingt ans de sa vie eurent approfondi
Tout ce qu'au cœur humain peut entrer de science...

— Or souffrir et vieillir ne sont qu'un, tu le sais :
Sur ton front attentif, chaque sanglot passé
Marquait, ainsi qu'un an sur le front d'un autre homme,
Et tu as eu une aussi grande vie, en somme,
Que ceux qui s'en vont tard, affaiblis et glacés...

Toi, tu pars jeune et beau, comme pour un voyage
Dont on revient parce qu'on sait qu'on vous attend ;
Eux, ne reviendront pas : Sur le bord du rivage
L'amante ne murmure plus leur nom depuis longtemps...

Leur vie était finie où la tienne commence,
Leur flambeau s'est éteint où le tien va brûler :
Le vieillard qui s'en va, comme l'arbre a donné,
Durant sa longue vie, tous les fruits qu'il avait,
Sait que — ces fruits cueillis — il n'est plus d'espérance ;
Et, tandis que la Mort, lente à venir, s'avance,
Ses yeux se sont déjà tournés vers le passé...

Toi, la Mort t'a surpris comme l'arbuste frêle :
Ton premier fruit pendait à la branche doré,
Sur tes jeunes rameaux les bourgeons promettaient

Des fruits encor plus beaux pour la saison nouvelle ;
Tout ton corps se tendait au soleil, l'avenir
Etait riant, le vent léger, douce l'abeille ;
Le raisin se gonflait près de toi sur la treille...
... Elle est venue — Inattendue — disant : « Mourir ! »...

★

Un arbre est mort dans le verger... Seul, sur la branche
Trop faible pour son poids, — comme une aile brisée,
Un beau fruit d'or, poème à l'instant achevé,
Vers la main du passant déshérité se penche...
Et le passant, rêveur devant la pauvre branche,
Songe que l'arbre mort, et qui donna ce fruit
Pour l'heure où il a soif, fut un arbre béni.
— Et, tandis que sa lèvre boit au cœur du fruit,
La sève du bel arbre en son âme s'épanche...

★

En ton livre, entr'ouvert sous mes yeux altérés,
Comme le fruit où mord la lèvre sèche et blanche,
— Passant cherchant l'amour, par l'amour méprisé —
Tandis que ton émoi en mon émoi s'épanche,
Je recueille ton fruit ; — et ton corps, frêle branche,
Et tout ce que tu fus à cette heure où se penche
L'amant vers sa maîtresse, amoureux et grisé,
Je le vois : Un lit d'herbe est au fond du fossé,
Un lit de satin blanc est au fond de la chambre ;
Il flotte un lent parfum de verveines et d'ambre...
... Puis c'est fini : On est en haut, il faut descendre ;
Sur ta main, ton front lourd de souvenirs posé
Est comme un oiseau noir mortellement blessé.
Dans ton tiroir : Un éventail, des fleurs, des cendres...

— Et ce livre fervent où tu restes toi-même ;
Vibrant comme ta vie ardente, et projeté,
Tel un rayon d'azur, sur l'existence blême ;
Ce livre, où je te vois enfin vivre et je t'aime,
C'est toute ta Jeunesse et toute ta Beauté !...

—

LE SOIR DÉFUNT

A la mémoire du peintre Léon A.-Lafont.

En le vase de Daum où leur tête se penche
Le chrysanthème blanc avec la rose blanche
Au rayon de soleil sourient, prêts à mourir...
— C'est un jour de Décembre, un jour qui va finir ;
Et, sur ton souvenir et sur les fleurs, se pose
Le reflet du ciel gris au loin teinté de rose...

O Poète ! Mon frère doux, mon pauvre ami...
O Peintre ! Que ce ciel, où ton regard eût pris
La vision d'un soir divin ineffaçable,
Mette dans ces feuillets parsemés sur ma table
Un peu de la Beauté que la Mort t'a ravie !

Puissé-je en eux — ainsi qu'au chaton d'une bague —
Ton image, claire émeraude, avoir serti...

... Mais je suis fou : Vouloir enclore en un poème
Ton souvenir, et près de ton souvenir même
Le paysage cher où ce souvenir vit ?
Vouloir que dans ces vers, évoquant un pays,
Tout doucement, mon pauvre ami, je te ramène...
Est-ce possible ?...
— Et la lueur du chrysanthème
Ne mourra-t-elle, en un instant, au ciel terni ?...

*

... Or, ce n'est point ici que je te vois sourire,
Et — si ton rêve alla quelquefois près du Tarn —
C'est à Saint-Cloud, sous les frondaisons du grand parc;
A Versailles, que d'un printemps je t'entends dire :
« Ami, vois la Beauté que peut, du cœur des choses
Ignorantes de ce qu'elles portent de Beau,
Faire jaillir l'artiste au pur et fier cerveau :
Le sculpteur du marbre et le jardinier des roses...
Ami, regarde et songe à ce qu'est la nature
En la main de celui qui l'aime et la comprend :
Saint-Cloud, le parc sauvage aux arbres forts et grands;
Versailles, où la caresse encore flotte et dure,
Malgré la barbarie et son égratignure
Qui va, brisant les fleurs, ainsi qu'un coup de vent »...
— Ainsi tu me parlais, cette après-midi douce
Où tous les deux, assis sur un banc vert de mousse,
A Trianon, nous écoutions parfois glisser
Des robes d'autrefois à travers le gravier,
Tandis qu'aux arbres vieux naissaient des jeunes pousses...

O Paix! O Grâce! O Bonté de l'heure ineffable!...
O Miroir d'une Epoque où seul est aboli
Le rictus douloureux d'un visage pâli,
— Les larmes aussitôt épanchées dans le sable —
Et qui reflète un soir de roses et d'azur!...
O Beauté! Tout est clair, tout est doux, tout est pur :
C'est une symphonie adorable et légère,
Perruques de marquis et « paniers » de bergères,
C'est le soir où Watteau sentit son génie mûr :
C'est un Embarquement, *à jamais*, pour Cythère?...

*

... Et voilà!... Je ne dirai point encor d'autres paroles ;
Où cette heure finit se termine mon rôle :
Le soleil s'est couché, ce soir-là, sur le parc ;
Ton visage a perdu sa lueur, — et, tout sombre,
Ta main froide ayant pris ma main, tu dis : C'est l'Ombre,
Partons, la Beauté dort maintenant, il est tard...

TOUNY-LERYS.

MÉTAPHYSIQUE DE L'AMOUR

(*Suite* [1])

Nous avons montré jusqu'ici, par l'analyse et l'explication de ses aspects contradictoires, que l'amour était le résultat d'un antagonisme perpétuel entre la nature et l'homme. Il nous reste maintenant à étudier la naissance et le développement progressif de la passion, à examiner quelles conditions lui sont nécessaires, et à quelles exigences elle doit satisfaire. Cela nous permettra de voir, avec plus de netteté encore, que l'amour est une œuvre personnelle, une *création* de l'individu.

La naissance subite et foudroyante de l'amour est devenue depuis longtemps un lieu commun et comme une vérité incontestée, et cette croyance, si elle est fondée, semble ruiner notre thèse, puisqu'elle implique la fatalité de la passion et la passivité de l'homme en face de la nature. Mais, en réalité, le « coup de foudre » n'est qu'une illusion trompeuse de la conscience : d'une part, il existe toujours une maturation lente, obscure du désir, une certaine préparation physique à la passion, un acheminement secret de tout l'organisme vers l'amour; de l'autre, le cœur et l'esprit doivent se trouver également dans une certaine prédisposition; on aime déjà avant de savoir qui l'on aimera, et on organise la passion avant qu'elle n'éclate; la nature y a sa part, part essentielle, et qui est l'inquiétude encore vague de la chair. Mais là-dessus se greffent des rêves, des souvenirs, des aspirations, tout un certain état moral qui porte la marque de l'individu, et qui, à son insu, le dirigera dans son choix. Les amants n'ont pas tout à fait tort, quand ils parlent de l'harmonie préétablie de leurs âmes. Sous ce langage un peu ridicule, il faut comprendre que la passion exige, pour naître, certaines concomitances physiques et mentales qui, pour être inconscientes du but, n'en sont pas moins créées et voulues par l'individu. On se prépare toujours à l'amour, et si l'on n'eût laissé croître librement le désir, et orienté ses pensées

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 282.

et ses rêves dans une certaine direction, on n'eût point été la proie de la passion. La passion ne fond jamais sur l'homme à l'improviste; c'est toujours l'homme qui va au-devant d'elle, quoique souvent à son insu. Roméo, sans doute, n'eût point aimé Juliette, s'il n'avait été désœuvré, tourmenté, mélancolique. Il l'eût entrevue ailleurs, en d'autres temps, la veille même, il ne l'aurait peut-être pas remarquée. Mais, quand il la rencontra, toutes les circonstances étaient favorables, tout en lui était *à point* : il aimait déjà avant d'aimer. — C'est précisément, parce que l'amour exige, pour se développer, le concours de nombreuses conditions, qu'il est aussi rare. Ce n'est pas, en effet, une entreprise aisée que d'aimer, et surtout que de savoir aimer, et trop de personnes se trompent qui prennent leurs désirs ou leurs besoins de tendresse pour de l'amour. « Un grand amour, a dit Rousseau, est aussi rare qu'un grand génie. » La passion est une plante qui n'exige pas seulement, pour éclore, le suc nourricier de la nature; il lui faut aussi un terrain propice, et beaucoup de soins et de précautions. Elle abrite longtemps ses premiers germes : puis un beau jour, elle sort de terre, et l'on s'imagine alors qu'elle vient seulement de naître. Non. Elle était déjà née, mais on ne la voyait pas.

Sa naissance importe d'ailleurs moins que son développement, car c'est une plante fragile, et qui réclame encore plus de soins, une fois parvenue à la lumière : tout la menace, tout la blesse, et elle manque de périr à chaque instant si l'on ne veille de près sur elle. S'il existe en effet une tâche ardue entre toutes, c'est bien de faire durer l'amour. Les amants sont tous victimes de la même illusion, et le croient éternel dès qu'il est né. Or sa loi première est une mort rapide, et le zèle seul de l'homme peut le prolonger; c'est dans ce zèle que se manifeste surtout l'ingéniosité inventive de l'individu. D'un côté, l'on a le désir, intermittent et fugitif; de l'autre l'amour que l'on rêve et qui est fait d'éternité. Comment concilier ces deux tendances opposées? Comment soumettre l'instinct à la volonté de l'homme, et contraindre la nature à renoncer à ses propres lois? Où trouver un accord entre sa force toute-puissante et des aspirations non moins invincibles?

S'il est une constatation banale entre toutes, c'est de dire que la passion s'émousse par l'habitude, par la monotonie des

plaisirs trop assurés, par le bonheur tranquille et régulier. Mais quelle explication générale peut-on donner de ce fait ? L'amour, nous l'avons vu, est né de l'effort de l'individu pour détourner et utiliser à son profit la force d'un instinct, et se dégager ainsi des voies de l'espèce. Mais, sous peine de dépérir, il doit porter sans cesse la marque de cet effort, et manifester à chaque instant qu'il est un combat, une conquête ; il doit donc être une invention constamment renouvelée, et, comme une création continuée, semblable à l'enfantement d'un poème. « Exister, a dit un philosophe contemporain, consiste à se créer indéfiniment soi-même. » En d'autres termes, il faut qu'il demeure toujours, dans l'amour, une part d'inconnu et de mystère ; il faut que son œuvre ne soit jamais achevée, et qu'il ait toujours devant lui un domaine nouveau et inexploré, où il s'enfonce avec un frémissement de curiosité. « L'amour, a dit excellemment Casanova, dans ses *Mémoires*, l'amour n'est qu'une *curiosité* plus ou moins vive, jointe au penchant que la nature a mis en nous de veiller à la conservation de l'espèce. » C'est l'attrait d'une chose lointaine et obscure, joint au dépit de ne pas la posséder encore, qui prolonge et entretient le désir. « Toute action humaine, en effet, a son point de départ dans une dissatisfaction, et, par là même, dans un sentiment d'absence. » La conquête a pour loi fatale de vouloir toujours se poursuivre plus loin. Ce besoin du nouveau est au fond de toute passion. C'est à tort que les philosophes rationalistes ont, depuis Platon, fait reposer l'amour sur la connaissance. L'amour n'est peut-être, au contraire, que le désir sensuel de l'inconnu. — De là, dans les inclinations naissantes, ce sens et ce charme du mystère : une figure voilée qu'on entrevoit, une femme dont on ne sait presque rien, une inconnue qui passe et qui fuit, voilà les occasions les plus propices pour l'amour ; c'est par là que les rencontres soudaines et étranges peuvent aider à le faire naître, en frappant davantage la curiosité. C'est pour cette raison aussi qu'il lui est si difficile de saisir le bonheur, car il poursuit toujours un au-delà qui se recule à mesure. — De là, enfin, provient l'inconstance ; l'amour, ainsi que la guerre, se termine dès qu'il n'a plus rien à conquérir, et comme il est attiré surtout vers ce qu'il ne connaît pas encore, il en résulte souvent que l'homme se détache à la suite de la possession : il lui semble, en effet,

qu'après avoir possédé une femme il n'a plus rien à apprendre d'elle, et son désir s'éloigne vers d'autres. — Cette séduction du nouveau semble contredire la tendance de l'amour, que nous avons indiquée, à se rendre éternel. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. Certes, dès que deux amants se connaissent parfaitement, dès qu'ils n'ont plus rien à se cacher et rien à s'avouer, et qu'au point de vue du cœur et de l'esprit, comme à l'égard des sens, ils ne peuvent plus rien attendre de nouveau l'un de l'autre, leur passion est vouée à la mort. Mais l'idéal de l'amour doit être précisément de ne jamais *posséder* entièrement son objet, et de trouver sans cesse en lui des raisons inédites de s'y attacher. — (C'est pour cela, — soit dit en passant, — que l'amour est toujours plus violent quand il n'est pas partagé.) — Lorsque La Rochefoucauld déclare que la constance est une inconstance perpétuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, ce n'est pas un paradoxe plus ou moins subtil qu'il émet là, mais bien une vérité essentielle : l'art d'aimer est l'art de découvrir constamment du nouveau dans une même personne, c'est l'art de prolonger et de retarder la conquête définitive.

De là, le sens et la valeur, pour la passion, des résistances, des entraves, des obstacles de toute nature. L'amour ne peut naître que du choc d'un désir contre un obstacle, et il ne saurait se développer entre deux êtres que rien ne sépare, et que tout, au contraire, semble rapprocher. La passion de Roméo et celle de Phèdre s'expliquent par les barrières auxquelles elles se heurtent. Si les Capulet et les Montaigu eussent été d'excellents voisins, Roméo eût probablement trouvé Juliette une petite fille ennuyeuse et insignifiante. Si Hippolyte n'eût été le beau-fils de Phèdre, celle-ci n'aurait songé qu'à le donner comme époux à Aricie. — C'est pour ces raisons que l'amour est presque incompatible avec le mariage, et qu'il se rencontre aussi fréquemment dans l'adultère. La communauté de vie et d'intérêts, la connaissance trop complète que l'on a l'un de l'autre, la tranquillité mécanique de la possession, tout, dans le mariage, rebute et éloigne l'amour. Dans l'adultère, au contraire, les deux amants ne peuvent se voir qu'avec des précautions, des ruses, au prix, parfois, de grands dangers ; mille choses les séparent, et la présence du mari

entre eux constitue l'obstacle que réclame la passion. De cette façon indirecte, il est vrai, on peut soutenir que le mariage favorise l'amour, il le favorise au profit de l'amant. Mais il serait peut-être abusif de prétendre qu'il ait été créé dans ce but. — Toujours du même point de vue, il est nuisible d'accorder trop de liberté aux femmes. Le vieux geôlier classique, Arnolphe ou Bartholo, des grilles et des verroux attirent et retiennent toujours mieux les amants que l'absence de toute entrave. Ce n'est pas la tyrannie de l'homme, c'est la loi même de l'amour, qui exige que les femmes soient murées et embastillées et que leur approche soit hérissée d'obstacles. Les légendes antiques, d'une psychologie si sûre et si riche, abondent, là-dessus, en symboles : Andromède enchaînée à son rocher, Pan poursuivant la Syrinx, Brunnhilde environnée d'un cercle de feu présentent autant d'images nettes et frappantes d'une même vérité. — Ce fait, si fréquent, que l'amant, même très épris d'une femme mariée, la fuit aussitôt qu'elle devient libre, prouve sans doute de la lâcheté et la peur des responsabilités, mais il est presque inévitable pour des raisons plus profondes; l'amour s'évanouit avec les obstacles. Insensés sont donc les amants qui ne rêvent que d'unir leurs existences, et qui croient toucher à la félicité suprême, dès que plus rien ne les sépare : ils tuent leur passion en s'imaginant la servir. Insensées les femmes qui s'enfuient avec celui qu'elles aiment : un abandon rapide est l'expiation de leur folie, et l'amour se venge du mépris qu'elles ont eu pour sa règle. Cette règle s'applique aussi bien à toutes les barrières sociales et morales. S'il est dans la nature de l'amour de courir aux obstacles et de chercher à les surmonter, on comprend qu'il doive nécessairement transgresser les lois morales et fouler aux pieds l'honneur, la probité, la justice ; conséquence d'autant plus fatale que toutes les vertus sont des vertus sociales, et que la morale n'est que d'obéir aux traditions et aux coutumes ; l'individu ignore la vertu, il ne connaît que ses désirs et sa force ; il n'a d'autre loi que de se développer en tous sens, d'autres besoins que celui de conquérir et de dominer.

Mais, de tous les obstacles, il en est un qui prime les autres, et qui est la résistance de la femme à l'homme. C'est ici que la femme qui, au point de vue des conditions générales de l'amour, est, nous l'avons vu, une inférieure et une es-

clave, voit son rôle grandir : elle tient l'amour de l'homme sous sa dépendance, et le sort de la passion est entre ses mains. — Quel est, en effet, le sens philosophique de sa résistance, qu'elle provienne de sa vertu ou de sa coquetterie ? Elle ne peut avoir qu'un seul but, qui est d'augmenter l'effort de l'homme, et, par suite, son amour. Ce n'est que lorsque la femme se présente comme une conquête difficile que la passion déploie toute sa richesse et toute sa puissance. L'amour de l'homme se mesure à la résistance de la femme : il grandit tant qu'elle dure, et il meurt dès qu'elle n'est plus. Les jeux et les luttes des amants, les rigueurs feintes, les caprices, les silences, les bouderies ne peuvent s'expliquer que par là. De ce point de vue enfin, la pudeur, la chasteté, l'honnêteté ne sont pas des vertus, mais des obstacles contre lesquels l'amour éprouve sa force, et auxquels il doit de durer. C'est pour cette raison qu'une femme qui a de la religion peut inspirer une passion plus violente, car les scrupules religieux sont les plus forts de tous, et c'est à eux que l'homme doit livrer le combat le plus acharné ; la dévote Mme de Tourvel put seule inspirer à Valmont des transports inconnus. Toute la tactique de la femme est, en un mot, de contenir la brusque impulsion du désir et de repousser l'appel traître des sens. Mais cette conduite et cette attitude ne peuvent briser entièrement la force de l'instinct ; aussi les amants, à la fois possédés par le désir et condamnés à le maîtriser, souffrent étrangement de ces résistances et de ces délais : l'homme s'énerve et s'irrite ; il lance des accusations de fourberie, de cruauté, de froideur, et il s'emporte à la vue de tous ces obstacles, ignorant, le malheureux, qu'ils sont la condition de son amour ; la femme, de son côté, en proie à ses propres ardeurs, ne demanderait qu'à se laisser tomber dans les bras de celui qu'elle aime ; seulement elle connaît bien, elle, tout le danger, et elle résiste de toutes ses forces, jusqu'au jour où, trop faible, elle doit s'avouer vaincue, et se livre au milieu des larmes, de la honte et du bonheur. C'est alors que, de la rencontre de ces deux désirs contenus et exaspérés, jaillit cette première joie de la possession qui brûle et éclaire comme une flamme magnifique, et toute cette beauté royale de l'amour. Instants incomparables et trop rapides. Car le désir, une fois satisfait et épuisé, on retombe bien vite de ces hauteurs, et l'on éprouve comme un

accablement confus, une lassitude infinie : l'amour, à peine vainqueur, se voit déjà menacé. Pour le sauver, la femme n'a qu'une ressource, c'est de renouveler sa résistance et de reprendre son programme de ruses, de coquetterie et de rigueurs. Mais elle n'y songe guère : parce qu'elle s'est livrée une fois, la voilà conquise pour toujours et retombée sous la dépendance de l'homme ; elle semble avoir épuisé toutes ses forces d'un coup ; longue résistance, puis don définitif d'elle-même, telle est toute sa tactique. Erreur capitale, et combien funeste à l'amour ! Pour que la possession ne le tue pas, il faut qu'elle soit constamment précédée de luttes, soumise à des incertitudes, traversée d'obstacles et de dangers. La femme ne peut triompher de la dépression physique et morale qui, chez l'homme, succède à la volupté, qu'en se reprenant après s'être donnée et en étant de nouveau la proie qui se dérobe sans cesse. Sa véritable résistance n'est pas celle qui précède la possession, c'est celle qui la suit ; et c'est surtout quand elle ne s'appartient déjà plus qu'elle doit se refuser. A aucun moment, l'homme ne doit se considérer comme sûr de sa conquête, et il faut qu'il ait une lutte à livrer chaque fois qu'une femme va se donner à lui, même si elle s'est déjà donnée la veille, même si elle se donne depuis longtemps. Il ne peut triompher qu'en renouvelant sans cesse ses triomphes, et sa passion n'est forte et durable que si elle s'agite entre l'espoir et le doute, sans jamais se reposer dans la certitude : car la victoire de l'homme est la défaite de l'amour. L'amour n'est jamais aussi fort que dans la crainte ; l'angoisse de le perdre le rend d'autant plus cher et il apparaît comme une conquête plus précieuse à mesure qu'elle est plus fragile. Où trouver une fièvre plus haute, une volupté plus grave, plus intense, une richesse plus lourde de désirs et de trouble, que chez deux amants qui vont se quitter, et qui tremblent de ne plus se revoir !

Mais dans ces efforts, ces ruses et ces craintes, dans tous ces moyens pour développer et entretenir l'amour, où est la part de la nature ? En quoi l'homme semble-t-il le jouet inconscient du génie de l'espèce ? Comme il semble loin, au contraire, de l'instinct aveugle et grossier, force primitive du monde et gardien de la vie ! Ces résistances, ces obstacles, cette tactique sont l'œuvre et la marque de son propre génie, et n'ont d'au-

tre but que de soustraire la passion aux lois générales de l'univers, si humiliantes et si douloureuses pour l'individu. — L'amour donc, quoique recevant son impulsion première du désir, n'est pas dans le sens de la nature; il est, au contraire, un défi que lui lance l'homme.

Une preuve nouvelle en est dans le caractère tout subjectif de la passion. Si la théorie de Schopenhauer devait être tenue pour vraie, les amants, guidés inconsciemment par le génie de l'espèce, ne devraient se laisser déterminer dans leur choix que par des considérations objectives, par des qualités réelles, par les caractères physiques et mentaux qui correspondent le mieux au type intégral de la race. Du reste, Schopenhauer prétend que les choses se passent bien ainsi, et la dernière partie de son essai est consacrée à expliquer l'association, dans l'amour, des qualités opposées et complémentaires de deux êtres. Mais ses observations témoignent souvent de plus de subtilité d'esprit que de vérité, et les faits n'y correspondent pas. On sait, de reste, en effet, que les amants voient, dans l'objet de leur amour, non point ses qualités réelles, mais celles qu'ils se plaisent à lui attribuer : ils le parent des couleurs de leur propre imagination, et ils l'idéalisent jusqu'à en faire une création pure de leur esprit. On croit aimer une femme, et ce qu'on aime d'elle, c'est seulement ce qu'on y a mis de soi-même. C'est une erreur de s'imaginer que l'amour rapproche deux êtres ; il étend au contraire un voile entre eux, et les fait plus impénétrables l'un à l'autre, en les séparant par plus d'illusions. Il faut tenir pour vraie la parole de Chamfort : « Il faut choisir, d'aimer les femmes ou de les connaître. » — Qu'on le veuille ou non, on ne peut, en amour, sortir de ses propres rêves, on reste enfermé au milieu d'eux et condamné à l'isolement. Celui qui aime est toujours plus seul que celui qui n'aime pas, et c'est lui-même qu'il adore dans son amour, avec ses illusions, ses songes et ses désirs. « L'amour, a dit encore Chamfort, n'aime que les perfections qu'il crée, qu'il suppose. Il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites. » — Comment, dès lors, pouvoir se livrer à des considérations générales et extérieures sur le choix qui guide les amants? Le choix ne vise pas le maintien du type intégral de l'espèce; il n'est qu'un effet de l'imagination créatrice, et l'expression d'une

conscience individuelle. La signification essentielle de l'amour est donc toute subjective; il n'a de valeur, de sens et d'intérêt que dans le cœur des amants eux-mêmes ; vu du dehors, il n'est plus l'amour. C'est pourquoi, même si, au point de vue philosophique, il n'était qu'une illusion, une duperie de la nature, peu importerait. Pour la conscience, rien n'est illusion, rien n'est duperie ; tout ce qu'elle éprouve est vrai, réel, du fait même qu'elle l'éprouve, et tous les systèmes des philosophes s'écroulent, tous les plans de la nature s'anéantissent devant un sentiment. A cet égard, toute réalité est une réalité interne, et il faut cesser de ne voir dans l'amour que la force extérieure d'un instinct : nous sommes tout entiers dans l'amour, notre tempérament, notre caractère, nos idées, nos rêves, notre passé et aussi notre avenir; il est une émanation de notre être, une création de nous-mêmes.

Il est enfin une œuvre d'art. Il en réunit en effet toutes les conditions, il en présente tous les traits. En premier lieu, l'amour et l'art se trouvent, vis-à-vis de la nature, sur le même plan. L'un et l'autre ont en elle leur principe et leur force; mais, de même que l'amour détourne l'instinct de son but premier vers des fins particulières, de même l'art, tout en ayant pour loi l'imitation de la nature, est aussi une protestation contre elle; il tend à l'arrêter, à l'immobiliser; il veut réagir contre l'écoulement incessant des phénomènes, et en fixer les traits changeants; comme l'amour, il vise à l'éternité, et, en ce sens, toute œuvre d'art est une conquête sur la nature. D'autre part, les amants et les artistes sont la proie des mêmes fièvres et des mêmes exaltations; ils manifestent le même égoïsme riche et fécond, le même désintéressement des buts de la nature. A cet égard, l'art et la passion sont également un *luxe*, le luxe de l'individu; ils ne sont pas nécessaires à la vie ni à la société; ils restent isolés et comme en marge; ils tournent le dos à l'utile, aux fins pratiques pour lesquelles le monde existe, et les intérêts collectifs leur demeurent inconnus. Ils se contentent d'être avant tout une création individuelle, et d'exprimer la personnalité intime d'un être. Enfin les artistes et les amants ont le même idéal, qui est la Beauté. Dans cet attrait de la beauté, Schopenhauer n'a voulu voir qu'un moyen de la nature pour assurer le maintien du type intégral de la race. Mais nous avons vu toute la fausseté

de cette conception d'un « type intégral ». Et puis, où est la recherche de la beauté, dans l'immense majorité des unions sexuelles? Les êtres qui restent les instruments dociles de la nature, ceux-là ne se déterminent, en général, dans leur choix, que par un ensemble de qualités moyennes et précises qui sont, par exemple, une structure solide, la fraîcheur, la santé, la plénitude des formes, et qui regardent *l'utile* plus que le beau. Mais les vrais amants, ces quelques êtres privilégiés et malheureux, sont les seuls à posséder le sens véritable de la beauté, qu'on ne peut saisir sans porter en soi un certain idéal d'art, affiné et profond, et sans avoir une conscience libre et claire. La recherche de la beauté, en amour, n'est donc pas l'œuvre de la nature, elle provient d'un tact spécial acquis par l'individu. Est-ce à dire qu'elle soit entièrement indépendante de l'instinct sexuel? Non pas. Toutes ces choses ont des liens mystérieux et profonds : dans toute admiration pour le Beau, quel qu'il soit, il entre un certain désir sexuel (c'est ce qu'exprime le mythe de Pygmalion et de Galatée), et, dans tout amour, un certain idéal esthétique. Ces correspondances secrètes entre l'art et la sensualité sont sensibles surtout dans la musique. Mais s'il y a parfois coïncidence entre la Beauté et le Désir, ils ne suivent cependant pas la même voie : la beauté, à mesure qu'elle se rapproche de la perfection, tue le désir et éloigne l'amour ; c'est qu'elle ne conserve plus alors que son caractère purement esthétique, et qu'elle s'écarte tout à fait du but de la nature. Là encore, l'homme a su détourner une force et un attrait de leur destination première, et ordonner, cultiver en lui et pour lui seul ce sentiment de la beauté, tantôt pour accroître sa passion, tantôt pour s'élever au-dessus d'elle par l'admiration ; ce sentiment, à mesure qu'il est plus creusé, devient plus égoïste et plus individuel, et se désintéresse davantage, comme l'art, des fins générales de l'univers. — Il ne faut pas que l'analogie que nous avons trouvée entre l'amour et une œuvre d'art puisse donner le change sur les caractères de la passion. Il n'est pas question d'en faire une création artificielle, et de lui ôter sa spontanéité première. D'abord, il ne faut pas oublier que toute œuvre d'art a un côté essentiellement spontané, qui est l'inspiration de l'artiste ; le désir est à l'amour ce que l'inspiration est à l'art ; ce sont là les principes actifs et énergiques par lesquels la matière

doit être travaillée et transformée. Et puis cette comparaison ne vise pas à présenter l'amour comme une de ces œuvres harmonieuses, aux lignes nobles et pures ; elle veut plutôt évoquer ces œuvres puissantes, tourmentées, symboles magnifiques d'âmes de révoltés, de cœurs tumultueux, comme celui de Michel-Ange, qui ont voulu lutter avec la matière, et la pétrir au gré de leur génie.

De cette longue analyse il résulte que l'amour n'est jamais pareil à lui-même et doit varier avec chaque individu, puisqu'il en exprime la personnalité. Il est aussi impossible de trouver, parmi les hommes, deux amours semblables que, dans la forêt, deux feuilles identiques. Une telle affirmation peut sembler bien banale, et cependant les esprits scientifiques qui prétendent ramener la vie à un mécanisme universel, en souriront, et voudront soutenir que l'amour est au contraire toujours le même. Ils ont raison, en un sens, car le fonds commun et permanent en est le désir, et à travers les individus, ce sont les lois fatales du désir qui régissent tous les amours. Mais ils n'en ont pas moins tort, car l'instinct n'est que le canevas sur lequel chacun met sa broderie originale, le thème sur lequel on peut exécuter une infinité de variations. Cette identité et cette variété de l'amour sont semblables à l'identité des lettres dans la diversité des mots : de même qu'avec quelques caractères immuables et limités, on peut composer une multitude de mots et créer autant de poèmes qui auront chacun leur beauté personnelle et profonde, de même l'amour est toujours multiple et divers dans ses manifestations, malgré la présence constante des mêmes éléments. Il évolue à travers le temps et change de forme suivant les époques. Chaque siècle a ses façons d'aimer et de comprendre l'amour ; nous n'aimons plus comme les Grecs, comme les gens du moyen-âge, comme ceux du XVIII^e^ siècle. L'amour s'émancipe, se complique et s'enrichit à mesure que l'homme devient plus conscient et plus libre, et sait mieux se soustraire à la tyrannie des forces naturelles, à mesure aussi que les sociétés sont plus complexes et les conditions de la vie plus éloignées de la nature. « L'amour, a dit Stendhal, est le miracle de la civilisation. » L'instrument même de la nature, la volupté, évolue et varie, et devient comme une seconde création de l'homme. Chez les amants véritables, elle n'est plus seulement

un instinct, mais un art, une science, et ses gestes, si peu variés qu'ils soient, ont rarement la même valeur. Jusque dans l'acte de la possession se manifeste le génie propre de l'individu et se marque tout l'abîme qu'il y a entre les différents amours des hommes. La passion, qu'il s'agisse de gestes ou de sentiments, change toujours quand on passe d'un être à un autre, et si cette remarque est des plus communes, il faut, malgré tout la faire pour y voir une nouvelle preuve que l'homme secoue son esclavage, et impose à l'amour une multiplicité de formes qui semblent le mettre en opposition constante avec l'éternelle identité de l'instinct.

Cependant, si, dans l'amour, il n'existe que des individus, tous différents les uns des autres, et faisant chacun de leur passion une création personnelle et originale, il est possible néanmoins de les grouper suivant leurs ressemblances les plus marquées et de diviser l'humanité en quelques grandes familles faciles à caractériser. Indiquons rapidement cette classification, dont le principe général doit être l'attitude de chaque individu vis-à-vis de la nature.

Il y a d'abord les êtres simples, primitifs, destinés à rester les instruments dociles de l'espèce et à ne pas s'écarter des voies de la nature. Ils se contentent physiquement de la volupté immédiate et élémentaire que la nature a attachée à l'acte de la génération, et, chez eux, la force régulière, normale, modérée de l'instinct, jointe à des convenances de caractère et de situation, à des considérations morales et sociales, produit un amour raisonnable et juste qui répond parfaitement aux desseins de la nature, et n'est autre que le sens inconscient de la race. Ces êtres n'éprouvent pas, en aimant, de désillusions, précisément parce qu'ils n'attendent pas de leur amour de très hauts transports, et qu'ils ont évité de reculer les bornes du désir. Ils sont les ouvriers de la nature, mais ils ne sont pas ses dupes, et l'accord se fait au contraire, spontanément, en eux, entre le bonheur de l'individu et l'intérêt de l'espèce. Ils ne songent pas à se séparer de leur race ; le désir de transmettre la vie fait partie de leur tendresse, et leur félicité s'augmente aux joies de la paternité. Mais en revanche, ils sont condamnés à ignorer toujours l'amour véritable, l'amour-passion, avec ses enthousiasmes et ses fureurs, et ils doivent rester des êtres médiocres, des types d'hommes infé-

rieurs. Non pas, assurément, au point de vue de l'espèce, car l'œuvre de vie est un acte important et grave, et le rôle de ces êtres est, de tous, le plus utile. — Mais oui bien au point de vue de l'individu, car, pour l'individu, transmettre la vie est une diminution de lui-même et les passions les plus égoïstes sont aussi les plus riches intellectuellement. La compensation, pour ces êtres, est le bonheur dont ils jouissent. Le bonheur n'est pas, en effet, de se révolter, mais d'obéir. Ceux qui s'abandonnent à l'instinct et à la loi de la nature, ceux-là seuls peuvent goûter cette paix profonde qui provient de se trouver en harmonie avec l'univers. Tout effort, au contraire, toute lutte apportent avec eux la douleur. Et c'est pourquoi l'histoire de l'amour n'est guère que l'histoire de ses misères.

En second lieu viennent les êtres qui, à l'inverse des premiers, se sont rebellés contre la nature, et ont voulu lui ôter son arme des mains. Ceux-ci ne reconnaissaient d'autres lois que celles de leur amour, d'autres fins que celles de leur égoïsme passionnel; ils se font centre et but de l'univers. La nature néanmoins fait peser rudement sur eux son empire. Mais ils ont une âme orgueilleuse et dure, et, loin de fuir le combat, ils le provoquent. Ils s'acharnent à mettre l'infini dans la désir, et ils torturent leur chair pour en rester les seuls maîtres. Ils s'épuisent dans des fureurs qui sont comme des défis à la nature dont la loi les menace, et ils sont sont cesse balancés de l'orgueil à l'effroi de leur audace, éternellement ballottés entre les voluptés et les déceptions, les défaites et les victoires. Ceux-ci connaissent et éprouvent, dans toute sa violence la passion dont nous avons analysé les caractères dans les pages qui précèdent. Et comme ils ne l'éprouvent qu'au prix d'une lutte incessante, ils sont condamnés à souffrir et à paraître des victimes. Mais ces souffrances leur venant d'eux seuls et étant la marque de leur désir d'affranchissement, ils en tirent leur orgueil et ne voudraient point les échanger contre le bonheur des êtres qui ignorent l'amour. Au reste, ces derniers eux-mêmes les envient, et sentent confusément leur supériorité, si grand est le prestige royal de la passion. Peu importe même à ces révoltés de n'être pas victorieux et de ne pouvoir soutenir la lutte jusqu'au bout, peu leur importe, après avoir conquis l'amour, de ne pouvoir garder leur conquête, et de retomber épuisés. L'amour est dans l'effort plus

que dans la victoire, et tendre vers la liberté, c'est la posséder déjà. De là, la fierté des amants, et au milieu même des pleurs, l'éclat insolent de leurs regards.

Différents de ceux-là sont ceux qui, pour échapper plus complètement à la tyrannie de la nature, cherchent à s'affranchir de l'instinct et à tuer en eux le désir. Ils ne songent plus, comme les autres, à libérer leur chair, mais à se libérer eux-mêmes de la chair. De là toutes les formes de l'amour platonique. Cet amour met admirablement en relief la loi essentielle de la passion, et sa direction idéale ; il est le suprême effort de l'homme pour créer et organiser un sentiment qui ne doive rien qu'à l'individu, et où la nature n'ait plus la moindre part; il est l'amour pleinement conquis et affranchi. Seulement il n'existe pas. La nature ne se laisse pas supprimer, et l'homme, nous l'avons vu, ne parvient à se délivrer de son joug que dans une certaine limite, et au prix de ruses et de subterfuges. Il subit toujours sa loi, et ne fait qu'en changer la signification. Aussi faut-il ne voir dans les amours platoniques que des rêves de l'imagination, des créations de poètes, comme Dante et Pétrarque, des fictions sans consistance qui n'ont rien de la vie et qui expriment seulement la forme idéale de l'amour, vers laquelle il tend quand il veut être tout à fait libre.

Enfin viennent de ces êtres rares et privilégiés qui surgissent parfois dans la vie, et dont la destinée semble d'être des vainqueurs et des conquérants. De même que la nature a créé des génies en art ou en poésie, de même elle a créé des génies en amour. Et tandis qu'elle a fait esclaves les autres hommes, ceux-ci, elle semble avoir voulu elle-même les soustraire à ses lois, et elle les a créés libres. Ils ignorent en effet ses pièges et ses traîtrises, et ils sont au-dessus des incertitudes, des luttes et des déceptions ; sans avoir à combattre, ils goûtent une plénitude constante de sensations; leurs joies et leurs plaisirs se renouvellent sans cesse, et leur amour brave le temps. Le désir n'est plus une puissance énorme qui les dépasse, mais un instrument docile, et la nature semble n'être là que pour leur tendre la coupe des voluptés. Ils se sentent libres et maîtres, et ils sont tout l'univers à eux seuls. Ils traversent la vie isolés, méprisants, superbes, et le monde les envie.

Mais ces êtres supérieurs, ces *amants*, sont des exceptions, et l'humanité peut donc, au point de vue de l'amour, se partager

seulement en deux familles inégales : d'un côté l'immense multitude des êtres qui, destinés uniquement à assurer la continuité de l'espèce, ignorent et ignoreront éternellement la passion ; de l'autre, le petit nombre de ceux en qui se développe richement l'amour, source de vie égoïste et personnelle ; d'un côté ceux qui ne voient dans leur inclination qu'une soumission aux lois de la nature ; de l'autre ceux qui voient dans la passion le triomphe de l'individualisme ; d'un côté les prisonniers de l'instinct, et de l'autre les affranchis ; d'un côté les serfs, et de l'autre, non pas les maîtres, mais ceux qui aspirent à le devenir. — Des deux esclaves de Michel-Ange, l'un, enchaîné, repose et dort dans le calme douloureux, mais assuré, de la servitude acceptée ; l'autre tend ses muscles, tord ses nerfs et lutte désespérément pour rompre ses liens : effort magnifique ! Cet être n'est pas un vaincu, et il est peut-être un maître de demain. Ces statues sont les symboles saisissants de deux races opposées. L'instinct sexuel a fait de l'homme un esclave, l'amour en a fait un révolté. Or, la révolte est une royauté.

C'est bien là l'idée essentielle que nous avons dégagée au cours de cette longue analyse. Et partout, nous avons vu la preuve que la passion est une lutte contre la nature, un effort d'affranchissement, un désir de régner. Nous n'avons pas songé, pour cela, à construire dans le vide la puissance de l'homme, et à le soustraire aux lois générales de l'univers, ou à la force de l'instinct. Nous avons seulement montré que l'individu, usant de son pouvoir de réagir et d'organiser, tente de se faire, par la passion, le centre et le but de l'univers, et y réussit parfois. A une époque où la science s'efforce d'anéantir l'individu, il n'est peut-être pas inutile de limiter ses prétentions et de vouloir rendre à l'homme ses droits de conquête et ses légitimes prérogatives.

ÉTIENNE REY.

LETTRES INÉDITES DE VOLTAIRE A LEKAIN

On sait que Voltaire, dont nous ne lisons plus guère aujourd'hui que *Candide*, *le Siècle de Louis XIV*, et *Charles XII*, a grandi pour ses contemporains l'auteur d'*Œdipe*, de *Zaïre* et de *Mérope*. En regard du vieux Corneille, de ses romanesques héros anglais, de ses horreurs factices de palabre, on travaille avec bonheur de Voltaire un appréciable effort vers la vérité dans la peinture des passions et des caractères.

Cette vérité, toutefois, n'était pas si convaincante ou si naturelle, qu'elle ne dût être rehaussée par le jeu des acteurs. Les grands comédiens interprétaient le poète selon les traditions familières au XVIII^e^ siècle. Mais la déclamation monotone, le geste académique contribuent peut-être aux tragédies de Racine, faites pour être jouées dans des salons carrés. Elles ne sont pas de mise dans *Zaïre*, où les fureurs d'Orosmane sont imitées de l'Othello anglais.

Voltaire avait souffert vingt ans de Lekain, de Brizard et de la Dangeville, lorsqu'il rencontra presque simultanément deux jeunes gens qui, par la justesse de leur diction, l'intelligence de leur physionomie, allaient non seulement prêter à *Mérope* l'âme qui lui manque, mais réformer toute la scène française. C'étaient M^lle^ Clairon et Lekain. La Clairon, enfant de la balle, avait appris par cœur sur tous les tréteaux, avant que de débuter aux Français; elle inquiéta toujours Voltaire par sa fantaisie, son pittoresque et son orgueil : connaissant les secours qu'elle prêtait à son succès, elle le déclarait à tous vents ne valoir que par elle. Lekain, au contraire, eut le privilège d'être aimé du poète comme son acteur, comme son protégé, et même comme son élève.

Il n'y a pas de grand homme, en effet, sans talent de comédien. Dès qu'il eut entendu, dans une troupe d'amateurs, le fils de Lefèvre Cain, Voltaire le convoqua chez soi. Le dimanche, comme il sied, d'entrer au théâtre, et devant la société brillante de jeunes hommes le prit en pension pour le faire jouer avec ses nièces dans son théâtre domestique. Le poète préparait alors *Rome sauvée*, dont la représentation eut lieu pour la première fois à Sceaux, en août 1750, sur le théâtre de la duchesse du Maine. « Je ne crois pas, dit à ce propos Lekain, qu'il soit possible de rien entendre de plus vrai, de plus pathétique et de plus enthousiaste que M. de Voltaire dans le rôle de Cicéron. C'était en vérité Cicéron lui-même tonnant de la tribune aux

harangues sur le destructeur de la patrie, des lois, des mœurs et de la religion. »

Voltaire ayant quitté Paris pour la Prusse après cette représentation, le jeune acteur éprouva de ses confrères les effets communs de la jalousie. Mlle Clairon le distingua aussitôt pour un rival : elle ne fut pas la moins acharnée. Il fallut un ordre du roi pour faire débuter Lekain aux Français au mois de septembre 1750. Mais les difficultés restaient toutes à vaincre. Né avec une figure grossière, ignoble même, une taille courte et ramassée, une voix peu flexible, le jeune homme, pour se rendre nécessaire aux comédiens, devait s'imposer au public. A force d'art, il sut devenir beau, noble, pathétique ; il corrigea sa voix pesante, dont il ne lui resta que l'habitude d'un ton ferme, grave et soutenu. Sa sensibilité remédiait du reste aux désavantages de son extérieur. « Son expression, dit la Harpe, n'était pas seulement l'action de ses organes, c'était le tourment d'une âme bouleversée qui retenait encore au dedans plus qu'elle ne produisait au dehors ; ses cris et ses larmes étaient des souffrances ; le feu sombre et terrible de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de ses lèvres le renversement de tous ses traits, tout manifestait un cœur trop plein qui avait besoin de se répandre, et qui se répandait sans se soulager : on entendait le bruit intérieur de l'orage, et quand il quittait le théâtre, on le voyait encore, comme l'ancienne Pythie, accablé du dieu qu'il portait dans son sein. »

Lekain n'avait pas moins que la Clairon la passion de la vérité. Il fut son associé quand elle résolut de débarrasser la scène des banquettes. Il s'efforça comme elle de restituer un peu de leur couleur aux costumes et aux décors. Enfin, il fut avec elle le seul bon interprète de Voltaire. Oreste, Mahomet, Tancrède étaient ses rôles : il excellait dès qu'il pouvait faire éclater son propre personnage. En revanche les caractères bien dessinés, et qui ne souffrent pas la broderie, les caractères de la tragédie racinienne, ne paraissent pas avoir été son fait. Néron seul convenait à Lekain, qui figurait à merveille les empereurs replets. C'est que Néron, lui aussi, est un *artifex* : pour le bien jouer, le comédien n'a qu'à s'abandonner.

Voltaire, de retour en France, ne manqua pas d'appeler aux Délices, puis à Ferney, son *grandacteur*, *son cher Roscius*, *son enfant chéri*. Il le voulut voir dans ses pièces nouvelles, sur son petit théâtre. Alors Lekain, que les bons juges de Paris commençaient à trouver outré, parut insuffisant au grand homme. Ses tragédies, plus ternes d'année en année, réclamaient en effet une jeunesse, un emportement, une folie même, dont l'acteur était essoufflé. Et Lekain, pour se reposer, prodiguait des silences solennels, qui irritaient Voltaire au dernier degré.

Il n'en recevait pas moins les compliments les plus exagérés. Le poète l'appelait « le seul véritablement tragique ». Il disait même publiquement : « Ce n'est pas assurément moi qui ai fait mes tragédies, c'est lui ».

Voltaire a échangé avec Lekain une correspondance assez active, dont la majeure partie figure dans la *Correspondance générale*. Voici douze lettres inédites, tirées de la Bibliothèque de la ville de Paris.

FERNAND CAUSSY.

I

Voltaire fait ici ses dernières recommandations à Lekain avant la première représentation du *Triumvirat*, 5 juillet 1764. Le jeune ex-jésuite dont il est parlé n'est autre que Voltaire lui-même, qui, par crainte d'insuccès, ne donnait jamais ses pièces sous son nom. On peut voir par cette lettre combien le poète, qui composait très vite, était, jusqu'au dernier moment, soucieux de perfectionner son œuvre. *Le Triumvirat* fut d'ailleurs modifié plusieurs fois après la première représentation. Les variantes publiées ici n'ont pas été conservées et sont inédites. Elles se rapportent à la scène IV du second acte.

Cette lettre de Ferney, 30 juin 1764, est annoncée dans une lettre à d'Argental datée du même jour : « Anges que je fatigue et qui ne vous lassez pas de faire le bien, voici un petit billet pour le conjuré Lekain. Mais ces extrêmes chaleurs, ce terrible mois de juillet font frémir l'ex jésuite... » La *Correspondance générale* donne, il est vrai, une autre lettre à Lekain, datée des *Délices*, 30 juin, mais celle-ci est évidemment mal datée. Les éditeurs de Voltaire ont du reste observé qu'elle était la seule lettre du 30 datée des Délices ; il y a en effet quatre lettres du même jour datées de Ferney, et adressées à d'Argental, La Harpe, Goldoni et Tronchin.

30 juin 1764
au château de Ferney.

Mon cher ami, j'ai peur de n'avoir pas répondu à votre lettre du 9 juin ; j'ai la vue si mauvaise que j'avais oublié votre petite écriture dans mes paperasses. Vous me parliez d'un jeune peintre qui est votre ami ; je ne mérite assurément pas l'honneur qu'il veut me faire, mais j'y suis très sensible. Au reste, vous saurez qu'on ne veut point de portrait en pastel à l'Académie ; nous pensons tout différemment à Ferney, je vous prie de lui dire que je suis plein de reconnaissance pour lui, et que je m'intéresse à ses talents et à ses succès.

J'apprends que le jeune ex-jésuite nous a assommé de cor-

rections. Il faut pardonner à un jeune homme qui cherche à tirer tout le parti possible de sa médiocrité. Il avait oublié :

A mon cœur désolé que votre pitié s'ouvre !

Mon ex-jésuite dit qu'il faudrait mettre :

JULIE

Il vit.

FULVIE

S'il est connu la mort est sur sa trace.

JULIE

Fuir devant les Césars est le sort de sa race !

FULVIE

Il y va de ses jours.

JULIE

Et c'est ce que je crains,

Etc.

Bonsoir, mon cher grand acteur. Mon petit Loyoliste vous fait mille compliments.

II

Les bravos du public ont toujours paru vains à M. de Voltaire, qui, pourtant, ne recula jamais devant un artifice pour les obtenir. Ce qu'il lui fallait, c'était l'approbation du gouvernement. Ce billet est pour presser Lekain de jouer *le Triumvirat* devant le roi. Il lui mandait, dès le 18 juillet : « L'auteur m'a conjuré de vous engager à ne point demander de privilege... Il prétend que vous pourriez obtenir un ordre des premiers gentilshommes de la chambre pour jouer sa pièce à Fontainebleau : c'est une vraie pièce de ministre. »

Mon cher grand acteur, je vous adresse un jeune homme, qui, par les lettres que j'ai reçues de lui, me paraît avoir beaucoup de mérite. C'est à vous à juger de ses talents et à les encourager. Pour peu qu'il ait de succès, on le recommandera à M. le maréchal de Richelieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.

26 septembre 1764
à Ferney.

III

Voltaire, assez riche pour ne rien demander aux libraires, abandonnait parfois à ses amis le bénéfice de ses ouvrages. Lekain devint ainsi « l'éditeur » d'*Adélaïde du Guesclin* à l'occasion de la reprise

de cette pièce après trente ans, le 9 septembre 1765. On va voir que Voltaire n'avait pas moins à cœur les épreuves que les répétitions :

Je vous prie, mon cher grand acteur, de ne point rendre ridicule un pauvre auteur, votre ami; je ne conçois pas comment l'éditeur a pu répéter environ quatre vers dans deux scènes différentes. Les vers qu'il fallait retrancher sont, autant qu'il m'en souvient, dans le troisième acte, si je ne me trompe. Il y en a deux qui sont ainsi :

> Vous avez regardé ma liberté, ma foi
> Comme un bien de conquête et qui n'est plus à moi.

Il fallait retrancher ces deux vers et les deux précédents; je n'ai plus la pièce sous les yeux, je ne puis me souvenir précisément si ces vers sont du trois ou du quatre, mais je vous ai prié de les ôter de la pièce en quelque endroit qu'ils fussent. Si la chose est impossible, je vous demande en grâce de faire mettre à la fin de la pièce l'avertissement ci-joint :

On avertit qu'on a inséré par mégarde dans la scène... à l'acte... ces quatre vers-ci qui ne devaient pas y être.

(Ici les quatre vers.)

L'imprimeur prie l'auteur de lui pardonner cette négligence. Il ne s'est pas aperçu de la marque mise à ces quatre vers pour être rayés.

M. de la Harpe vous a-t-il lu sa comédie espagnole et maure? Je souhaite passionnément qu'elle vous dédommage de l'absence de Mlle Clairon.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.

16 novembre 1765, à Ferney.

Mlle Clairon, après un assez long voyage à Ferney et en Provence, mettait pour condition à sa rentrée au théâtre que la Comédie Française serait érigée par lettres patentes en *Académie royale de déclamation*. Les affaires des tréteaux furent débattues une fois de plus par les ministres au Conseil. Mais, pour finir, on donna son congé à Mlle Clairon.

IV

Après *le Triumvirat*, Voltaire fut trois ans sans donner rien au théâtre. Voici comment il annonce à Lekain sa nouvelle tragédie, *les Scythes* (représentée pour la première fois le 16 mars 1767).

On travaille pour vous, courage, priez Dieu pour moi, et faites dans l'occasion jouer *Olympie* par Mlle Durancy.

V

A peine le succès des *Scythes* était-il épuisé que Voltaire prétendit avoir eu manuscrit une pièce de feu Guimond de la Touche, auteur d'une *Iphigénie en Tauride*, applaudie en 1757. Cette nouvelle pièce, *les Guèbres ou la Tolérance*, ne fut pas représentée.

J'ai retrouvé, mon cher ami, une lettre de feu Guimond de la Touche, qui était, je crois, pour vous, car il supposait qu'il n'y avait qu'un grand acteur qui pût faire réussir le rôle d'Iradan. Il priait cet acteur de changer deux ou trois vers à la sixième et dernière scène du quatrième acte. Voici comme ils sont dans cette lettre et comme ils doivent être, à mon avis :

LE VIEUX ARZÉMON

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles ;
Et vous alliez peut-être en verser de nouvelles :
Mais vous les chérirez.

IRADAN

Quels discours étonnants !

CÉSÈNE

Adoucis-tu nos maux par de nouveaux tourments !

LE VIEUX ARZÉMON

Que n'ai-je appris plutôt dans nos sombres retraites
Le lieu, le nouveau poste, et le rang où vous êtes.
La guerre loin de moi porta toujours vos pas.
Enfin je vous retrouve.

Etc.

Guimond de la Touche priait donc notre grand acteur de faire porter ce petit changement sur la pièce. Je joins mes prières aux siennes en qualité de son exécuteur testamentaire.

Il me semble que cette pièce ne peut souffrir aucune difficulté de la part de la police. En attendant, nous allons sans doute, mon cher ami, donner votre cœur à manger à Mlle Vestris, et rendre aux Français le chevalier Bayard, dont on dit qu'ils ont grand besoin. Si après Pâques vous voulez faire un voyage en Scythie, je pourrais venir vous en remercier à Paris. Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.

2 février 1769,
à Ferney.

Les *Guèbres* ne furent pas interdites par la police, où le grand homme comptait des amis ; toutefois, M. de Choiseul lui fit conseiller de ne les pas faire jouer. Voltaire alors l'envoya imprimer au profit de Lekain et de M. Marin, censeur de la police. Les Français, cependant, reprenaient les *Scythes* avec Mlle Vestris, qui venait de faire ses débuts dans l'Aménaïde de *Tancrède :* elle leur tenait lieu de nouveauté, les comédiens faisant difficulté de reprendre les ouvrages de de Belloy, *le Siège de Calais* et *Gaston et Bayard.*

La phrase de Voltaire : « Je pourrai venir vous remercier à Paris » appelle une remarque. Le poète, sûr de la protection de Choiseul, espérait alors rentrer en grâce auprès de Louis XV, et l'on disait à Paris que sa confession, suivie de communion, aux Pâques de 1768, n'avait été imaginée que dans ce dessein.

VI

Les gens de lettres ayant décidé d'élever une statue en or à Voltaire, Pigalle partit pour Ferney en ébaucher la maquette ; on sait qu'il a représenté le poète nu et assis comme Job sur son fumier. Cette statue, qui fut plus simplement exécutée en marbre, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Institut.

Ainsi qu'il arrive souvent dans la correspondance publiée par Beaumarchais, le premier paragraphe de cette lettre a été utilisé dans une prétendue lettre à Lekain du 25 avril, faite de morceaux empruntés à diverses lettres.

22 juillet 1770.

[Pigalle, mon cher ami, tout Pigalle, tout Phidias qu'il est, ne pourra jamais animer le marbre comme vous animez la nature sur le théâtre. Vous avez au-dessus des sculpteurs et des peintres un grand avantage : c'est celui de rendre tous les sentiments et toutes les attitudes, et ils n'en peuvent exprimer qu'un seul.]

M. Pigalle était parti quand votre gros paquet est venu.

Portez-vous bien. On dit que mon ancien Esculape est sûr de vous rendre la santé. Je voudrais que Mairet eût pu mettre Massinisse dans des situations dignes de vous, mais il n'y a que le cinquième acte qui puisse en fournir.

Avez-vous jamais lu la tragédie de Mairet? On l'imprimera bientôt avec l'autre. Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.

La tragédie de Mairet est *Sophonisbe* « réparée à neuf par M. de

Voltaire ». Le personnage appelé par lui « mon ancien Esculape » est le célèbre docteur Tronchin.

VII

Après avoir rajeuni la *Sophonisbe* de Mairet, Voltaire, sous le nom de *Monsieur Lantin*, eut idée de remettre au théâtre le *Wenceslas* de Rotrou. Il envoyait le manuscrit sous le nom de Marin, avec lequel on avait la franchise postale.

19 janvier 1771
à Ferney.

Dieu du théâtre! M. Lantin m'écrit qu'il vous envoie ce que vous demandez par M. Marin, secrétaire général de la librairie.

Le principal mérite de cette pièce, à mon gré, est d'avoir été la première tragédie régulière qu'on ait donnée en France. Elle occupa le théâtre pendant plus de soixante ans. Mais, aujourd'hui, il n'y a que vous qui puissiez la ressusciter.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher ami, je vous aimerai toute ma vie, autant que j'admire vos grands talents.

V.

VIII

Lekain, ayant passé le mois de septembre 1772 à Ferney, était fort peu empressé de revenir jouer devant la Cour au mois d'octobre. Il demanda un délai pour ne se rendre à Fontainebleau que le 12. Les gentilshommes de la Chambre ne l'accordèrent point, et même furent fâchés qu'il l'eût demandé. Ainsi, Lekain dut rejoindre Paris dès le 2 octobre.

Mon cher ami, je présume que M. le maréchal de Richelieu et M. le duc de Duras sont apaisés. Je vous souhaite autant d'argent que de gloire. Je vous embrasse de tout mon cœur. Tout ce qui est à Ferney en fait autant.

V.

Je vous envoie le petit mot pour M. Pigalle.
14 octobre 1772.

IX

Les affaires de Pologne avaient inspiré à Voltaire une tragédie sur *les Lois de Minos*. Il se trouva que ce sujet fut une allusion plus directe au coup d'Etat de Gustave III, roi de Suède. Le grand homme résolut donc de mettre à profit la circonstance, et de faire jouer sa pièce sans tarder.

Cependant, les événements de Pologne et de Suède, c'est-à-dire la lutte de l'État absolutiste contre les franchises des ordres féodaux, n'étaient pas sans analogie avec la révolution opérée en France par Maupeou en 1771, révolution abolissant la vénalité des offices judiciaires, et instituant une magistrature rétribuée. Voltaire, chaud partisan de Maupeou, craignait que sa pièce ne déplût à Choiseul, qui depuis son renvoi aimait à se donner comme défenseur des Parlements. Pour persuader l'ancien ministre que *les Lois de Minos* célébraient Gustave de Suède, et non M. de Maupeou, le poète imagina de faire lire par Lekain sa pièce à M^me^ du Deffand, grande amie des Choiseul, et indiscrète s'il en fût. Il envoya, le 23 octobre, à la marquise aveugle une lettre contenant un billet où Lekain était invité à venir lire *les Lois de Minos* au couvent de Saint-Joseph.

A Monsieur
Monsieur Lekain

Je vous prie très instamment, mon cher ami, de ne pas souffrir qu'on dérange un seul mot de la dernière copie que je remis entre vos mains, et que vous avez donnée à M. d'Argental. J'aime beaucoup mieux voir la pièce entièrement proscrite que défigurée.

Vous recevrez une lettre d'une dame ; ce n'est pas une bonne fortune, mais je demande en grâce d'avoir de la complaisance pour elle, de lui recommander le secret et de le garder.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Je me flatte que vous voudrez bien me mander la distribution de vos troupes dans la bataille que vous donnerez en Crète contre le public.

V.

23 octobre, 1772
à Ferney.

X

On sentira dans cette lettre un refroidissement marqué de Voltaire à l'endroit de son *unique acteur*, de son *enfant chéri*. C'est qu'il le soupçonnait très vivement d'avoir vendu au libraire Valade un manuscrit « tronqué et falsifié » des *Lois de Minos*. A la vérité, ce manuscrit était non falsifié, mais conforme à une première leçon envoyée par le poète à l'acteur ; c'est ce qui fit considérer par celui-là l'édition comme faite par un « fripon du tripot de la Comédie », connu pour « *son avidité insatiable*. Cela doit vous dégoûter de MM. de la Comédie ».

Lekain n'était pour rien dans cette indélicatesse, commise par

Marin, censeur de la police. Voltaire ne se brouilla d'ailleurs ni avec l'un ni avec l'autre. Il avait besoin de Marin pour faire passer les lettres en franchise, et il voulait que Lekain fît jouer aux Français la *Sophonisbe* « réparée à neuf ».

20 décembre 1773.

Le vieux malade de Ferney, Monsieur, a été bien sensible à votre souvenir et à votre lettre. S'il ne vous a pas remercié plus tôt, c'est qu'il a été dans un état déplorable.

Il a su que vos grands talents se sont déployés plus que jamais à Fontainebleau. Il a fait son petit profit des choses que vous avez bien voulu lui mander, et M. d'Argental peut vous en instruire.

Il n'a été à aucun spectacle depuis que vous avez quitté le petit pays de Gex. On ne peut entendre personne quand on a eu le bonheur de vous entendre.

Madame Denis vous fait bien des compliments et l'inutile vieillard vous embrasse de tout son cœur.

V.

XI

Sophonisbe fut jouée ; mais la cabale s'éleva contre M. de Voltaire, dont on avait mis le nom sur l'affiche, en place de celui de Mairet. C'était là une idée de Lekain qui, bénéficiant des droits d'auteur, croyait assurer un plus long succès. Voltaire pensait à ce propos « qu'il ne faut ni précipiter la retraite, ni laisser languir les représentations, mais prendre un juste-milieu, afin que le Kain ait une retribution honnête ».

à Monsieur
Monsieur Lekain, etc. (sic).

28 janvier 1774.

Le vieux malade de Ferney fait mille tendres compliments au héros du tragique. Sa dernière maladie l'a empêché de répondre sur-le-champ. Il n'est pas douteux que la chose demandée par monsieur Lekain ne lui appartienne de droit. On fera toutes les démarches nécessaires pour cette petite affaire. Cela sera, je crois, fort aisé à arranger.

Si vous voulez avoir la bonté, Monsieur, de me faire parvenir les dernières corrections ou additions, je vous serai très obligé.

On dit que vous avez été supérieur à vous-même, s'il est possible, dans Massinisse.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Votre très humble, obéissant serviteur.

V.

Je vous prie, quand vous m'écrirez, d'adresser vos lettres à Gex.

XII

Voici une dernière lettre, où Voltaire, décidément raccommodé avec Lekain, qu'il n'avait plus lieu de soupçonner, le remercie de lui avoir envoyé son portrait :

27 mai 1774.

Vous êtes à côté de mon lit, mon cher ami, et le souvenir de vos talents et de votre mérite sera toujours dans mon cœur. Ces talents n'ont pas été assez récompensés. Tous les beaux-arts sont menacés d'un peu de décadence. Vous les soutiendrez encore quelques années, après quoi il faudra que Melpomène aille se coucher. Pour moi, je ne suis plus de ce monde, mais tant que je respirerai, je serai votre admirateur et votre ami.

VOLTAIRE.

COLLOQUES DES SQUARES

AVENTURES
DU PETIT PRINCE DE ROUSSQUIQUI
ET DE SA ROUSSQUIQUINE

(*Suite* [1])

Mais elle eût dû aller plus tôt vers cette extrémité, car c'était précisément par elle que venaient de s'enfiler le Môme et sa conquête, se lançant en face par la Vaucanson, la Ferdinand-Berthoud, la Montgolfier, revenant en hâte à la Vertbois, courant jusqu'à la Volta, la longeant et retraversant la Nazareth, au moment où elle traversait inversement le couloir, grimpant, en dépit de l'essoufflement, le passage Pont-aux-Biches au milieu des plus jeunets gourgandins et galopines qui y glissent le long de la rampe de fer de son escalier, en trains express (collés ventres à dos, jambes écartées, avec des coups de sifflets stridents), en amazones (campés sur les hanches, avec des œillades et courbettes), en macchabées (têtes en bas, culottes ou jupes en l'air, avec à la fin la culbute),... coupant ensuite la Meslay et le court passage vis-à-vis,... prêts à aboutir boulevard Saint-Martin, face à l'Ambigu.

— Le boulevard!... Enfin!... Le boulevard!... clama, s'arrêtant près de la grille de ce passage, et comprimant à deux mains sa poitrine qui battait, l'énorme amoureuse à l'apogée de ses vœux... Nous quittons les basses couches et le terre-à-terre d'infime extraction de tous vos affreux canniers, chaisiers, fauteuilliers!... ballonnières, cartonnières, plumassières!... de cette immodeste petite à tignasse et à tartelettes surtout!... elle ne nous a pas suivis, au moins?

— Non!

— Je respire!... Je soupire!... pour cingler,... mon Prince!... vers le nouveau Monde où je vous mène.... celui des dignes et discrètes personnes de toutes conditions, ne sor-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 282.

tant jamais que sur leur trente et un, corsetées, faux-colées, gantées, stickées, ombrellées, chapeautées à fleurs, à plumes, à huit reflets de première correction et de première réserve, gardant quoi qu'il arrive le kant et le flegme indispensables..., et de même que leurs cochers et leurs valets de pied sur leurs sièges,... la position !

— Le grand Monde, quoi !... fit le Môme, la soulevant, afin de se montrer à sa hauteur d'enthousiasme, à six centimètres au-dessus du pavé.

— Le grand Monde !... Le seul où, comme dans cette souveraine famille d'Orléans, qui lui servira toujours de modèle, les hommes soient sans cesse braves et les femmes fidèles !...

— Pire qu'à Grenelle ou à La Chapelle ?

— Pire qu'à Grenelle ou à La Chapelle !...

— Seulement,... puisqu'au lieu du joli nid que j'vous mijotais !... que j'vous nettoyais !... nous sommes à c't'heure dans la rue,... avec pas bezzef d'fournitures d'literie, et macach d'oreillers et d'sommiers !... où aller maintenant ?... où aller ?

— That is the question !... formula la Princesse, répondant à cet arabe par de l'anglais.

— V'là l'chiendent !... traduisit son Prince immédiatement.

— Car, malgré les progrès, merveilles et miracles de la Science contemporaine,... les cabines téléphoniques sont encore bien incommodes et exiguës pour les dames sérieuses qui veulent s'élever au-dessus des contingences !... Les taxi-autos laissent dans de perpétuelles transes les personnes cotées qui s'y risquent, avec les sautes brusques de leurs volants de direction dans les moments psychologiques !... Les ascenseurs des maisons particulières leur coupent tragiquement l'idéal !... Les tandems-cyclistes le leur envoient chercher trop bas !... Les dirigeables et sous-marins restent affectés à la troupe !... Et depuis qu'on a peuplé les chemins de fer d'employés assermentés, venant faire des trous dans les billets, à l'instant où en toute noblesse et pudeur, les Altesses comme vous se disposent à... exercer leurs prérogatives d'Altesses ailleurs,... on ne peut plus user de leur vapeur à cause de ces trous !

— Y a encore les hôtels ?... Bondy ?... Bouchardon ?... Château-d'Eau ?... Saint-Martin ?

— Ne me parlez pas de ces endroits tarés, où une personne

ayant le respect d'elle-même ne saurait décemment se commettre!

— Y en a d'plus relevés près des gares!... Suffit d'faire emplette d'une valise!... d'prendre l'accent d'milord!

— Éloignons-nous plutôt de ce passage, où la « tartelette », que, malgré tout mon courage, je tremble encore de rencontrer, pourrait venir nous rejoindre!... Mettez vite ce faux-col, cette cravate, ce veston, cet élégant chapeau fendu!... Jetez cette toque de jockey, cette blouse blanche derrière cette grille!... Et, sans plus me parler de ces lieux où je vous répète qu'une personne soucieuse de sa dignité, ne saurait décemment déchoir, suivez-moi vers les hautes sphères!... vers les hautes sphères!

— Les hautes sphères des deux hémisphères?

— Celles de l'Art, mon Prince!... de la Littérature!... du Théâtre!... ce que vous voudrez!

— Où ça?

— Rue Marbeuf!

— Bastille-Madeleine, avec correspondance Gare du Nord-Alma?

— Précisément!

— V'là l' « bus » aux trois canassons qui passe!... Y a du pied!... Vous voyez!... Y a du pied!

Ils s'engouffrèrent dans l' « bus » aux trois canassons, avec en face d'eux, sur la banquette, le personnel ordinaire des jeux de massacre de la capitale : maîtresses de piano à maux de dents, professeurs de français à maux d'oreilles, demoiselles dans la commission à maux de nez, éphèbes issus de l'hôpital à diachylons, papiers arnicas, cotons iodoformés...

Ils prirent à la Madeleine la correspondance, avec le même renouvellement de jeux de massacre : maîtresses de piano à maux de dents, professeurs de français à maux d'oreilles, demoiselles dans la commission à maux..., etc.

Ils s'arrêtèrent rue Marbeuf, face à un grand immeuble moderne, montèrent à un troisième étage, où flamboyait sur une porte :

DÉCLAMATION

Mme HECTOR

CONSERVATOIRE — PALAIS DE JUSTICE — SÉNAT — CHAMBRE DES DÉPUTÉS

— Le Monde!... Nous arrivons dans le Monde!... souffla la Princesse, appuyant sur le bouton électrique qui allait le leur révéler.

Et aussitôt une de ces longues et vieilles célestes à perruques, jaune comme une nèfle, et sèche comme un biscuit de mer, esquissa une profonde révérence, dans l'embrasure d'une porte...

— Chère madame Hector!... Chère madame Hector!.... Figurez-vous que je viens vous présenter.... Quelle recrue encore pour l'Art dramatique!... un nouveau jeune homme!... une nouvelle trouvaille!... une nouvelle révélation!... M. le Prince de Roussquiqui-Nazareth!... des célèbres Roussquiqui-Nazareth qui fournirent tant d'illustres hommes d'état, d'église ou d'épée sous Louis XIV! — Ne pas confondre avec les Roussquiqui-Vertbois qui ont mal tourné! — M. le Prince vient de quitter, après tant d'autres de sa caste et de son rang, sa noble famille, pour se lancer au théâtre, qui l'attire inéluctablement!

— M. le Prince a la vocation?

— S'il l'a, chère amie!... Mais il m'a fait encore pleurer, en me récitant tout à l'heure le récit de Théramène dans l'omnibus!... C'était affolant de l'entendre!... J'ai dû le prier de cesser, pour que les voyageurs ne se trouvassent pas mal autour de nous!

— Je vais l'interroger!... Prince de Roussquiqui-Nazareth, dites *citron*?

— Que j'dise *citron*?...

— Prince!... Dites-le pleinement!... largement!... avec cet organe magnifique dont, je suis sûre, vous avez hérité de vos ancêtres!

— Avec cet organe magnifique dont j'ai hérité de mes ancêtres?... Quels ancêtres?... Le Surdab?

— Avec l'organe de ce cher M. le Vidame de Surdab, que j'ai tant connu!... Avec son organe suprême!... inouï!

— Oh!... Et puis si c'est la mode!... J'vais peut-être gagner l'macaron!... Moi!... *Citrrrrron!*

— Ciel!... Comme le Prince vibre!... Comme le Prince vibre!

— Le Prince vibre!... le Prince vibre!

— On sent tout de suite qu'il est possédé par le Grand Art!... qu'il brûle de la Flamme Divine!... du Feu Sacré!

— Du Feu Sacré!... Du Feu Sacré!

— Talma!... Rachel!... Bressant!... Got!... Mars!...Sarah-Bernhardt!

— Sarah-Bernhardt!... Sarah-Bernhardt!

— Quel physique admirable!... Quelle noblesse!... Quelle superbe d'attitude!... de maintien!

— D'attitude!... De maintien!

— Et cet auriculaire... aristocratique!... qui transsude la race!... Avec un auriculaire aussi aristocratique, où ne peut-il aspirer désormais!

— Où ne peut-il aspirer avec un auriculaire aussi aristocratique!

— Vite!... Voici deux boules en caoutchouc que vous allez introduire dans sa noble bouche, l'une à droite, l'autre à gauche, sous chaque maxillaire!... Vous vous enfermerez avec lui dans ce petit cabinet, et lui ferez dire tout le temps *citron* avec les boules, jusqu'à ce que M. de Clitandre, notre cher Maître de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire, qui donne justement ses distingués conseils à une débutante à côté, vienne l'interroger, et voie s'il est capable de passer dans la classe du second degré, celle où l'on dit *orange!*

— Entendu, chère madame Hector... J'entre avec lui dans le cabinet, et lui fais dire tout le temps *citron* avec les boules, pour le rendre capable de passer dans la classe du second degré, celle où l'on dit *orange!*

Et sitôt éclipsée :

— Contre mes nichons!... lança avec une majesté suprême la forte amoureuse, attirant le jeune homme sur une bergère qui gémit de la fièvre de sa chair débordante et tumultueuse... Tu vois les facilités qu'offre notre Grand Monde à ses adeptes et à ses fervents!... Allons-nous pouvoir nous y aimer!... nous y aimer!

— Aimons-nous-y!... En faisant du cent à l'heure pour rattraper l'temps perdu!... C'est comme quand j'cours à la Wallace!... j'ai la pépie!

— N'oublie pas, ainsi que t'en a prié cette chère répétitrice du cours de M. de Clitandre, de prononcer tout le temps *citron!*

— C'est dit!... Tes joues?... *Citrrrrron!*... Tes yeux?... *Citrrrrron!*... Tes lèvres?... *Citrrrrron!*... Ta nuque?...

Citrrrrron!... Ton... y a du peuple au balcon?... *Citrrrrron!*... Ton... c'est-y pas l'dôme du Panthéon?... *Citrrrrron!*... Et puis... Zut!... Zest!... Moi j'en ai mare!... J'ai boulotté tout l'*citrrrrron!*

— Voyons!... Prince!... Tu sais bien que c'est dans le Grand Monde un usage traditionnel!... immémorial!... d'émettre ainsi un mot de distinction, qui couvre un peu la... marchandise... qu'on est en train... de débiter!

— C'est pas ma faute, si j'ai pas été élevé à *citrrrrron!*

— Qu'il y a même des gens qui en prononcent de plus de distinction encore: *Sosthène de la Rochefoucauld!... Bienfaiteur de Montyon!... Sénateur Bérenger!... Président Magnaud!*

— V'là qu'j'avale les boules, à présent!

— Tu sais bien que c'est dans le Grand Monde un autre usage traditionnel!... immémorial!... de conserver aussi une sorte de supplément de bon ton dans une partie quelconque de sa personne, afin de sauvegarder le quant à soi et les apparences indispensables!

— C'est pas ma faute, si j'ai pas été éduqué à *boules!*

— Qu'il y a même des gens qui conservent un supplément... de supplément!... une épingle de cravate à leur faux-col!... une rosette d'officier de la Légion d'Honneur à leur boutonnière!... le journal « le Temps » à leur main!

A ce moment, des hurlements éclatèrent à l'extérieur :

— Il m'a pris mon *orange!*... Il m'a pris mon *orange!*

— Mais, mon enfant!... s'empressait la voix de la répétitrice de M. de Clitandre... Puisque c'est l'habitude!... Et que toutes ces demoiselles se laissent prendre les leurs, pour mieux réussir au théâtre qui les attend!

— Il m'a pris mon *orange!*... Il m'a pris mon *orange!*

— Ne vous lamentez pas!... Vous allez troubler le Sénateur qui travaille son articulation, le Juge des Référés qui travaille son expectoration, le Rapporteur de la Commission de l'Armée qui travaille son émission, dans nos petits « huis-clos », analogues à ceux de notre Conservatoire National, de « répétitions »!

— Il m'a pris mon *orange!*

— Petite mijaurée!... petite pimbèche!... petite peste!... allez-vous enfin,... ainsi qu'on le dit à la vulgaire,... y mettre

un bouchon?... Moi qui jadis étais si émue, si flattée, quand feu M. de Tartufe, de la Comédie-Française, me prenait les miennes!... Un peu de retenue!... de convenances!... Voilà que vous faites accourir le Sénateur, tenez!... le Juge des Référés!... le Rapporteur de la Commission de l'Armée!... et notre illustre Président de la Chambre qui, après MM. de Floquet, de Deschanel et même de Brisson, veut bien nous faire l'honneur de nous confier sa diction!... Ah! Messieurs!... M. de Clitandre et moi sommes vraiment navrés!... Une maison si distinguée!... Un cours si considéré!... réputé!.. subventionné des Beaux-Arts!... Et cette petite dinde,... mettons dindonnette... qui prétend qu'on lui a pris son *orange*, quand c'est tout au plus... Nous vous en prenons à témoin!... Vous pouvez le constater en bloc!... une simple *mandarine!*... une modeste *mandarine* de rien du tout!

— Il m'a pris mon *orange!*...

— Ah ça!... Mademoiselle de Chipie!... Mademoiselle de la Braille!... Mademoiselle de la Gourderie!

— Ça ne va plus finir!... murmura la Princesse... Les locataires de la maison, les enfants des locataires, la famille des locataires, le concierge, la famille du concierge, la belle-mère du concierge vont, devant de tels cris, venir s'enquérir de ce qui se produit!... Nous n'allons pas pouvoir opérer tranquilles!... Il n'y a plus rien à faire ce matin au théâtre!... Réfugions-nous dans un autre art où l'on sache encore garder les convenances et le quant à soi!

— Où ça?... fit le Prince, la suivant le long de l'escalier.

— Dans la peinture!

— La peinture?

— Avenue de Villiers!

— Alma-Gare du Nord avec correspondance Madeleine-Levallois?

— Juste!

— V'là un autre re-bus aux trois re-canassons qui repasse!... Jette-toi z'y avec ton Quiqui, Princesse!

Ils reprirent leurs jeux de massacre; d'autres correspondances avec d'autres correspondances de jeux de massacre; descendirent en face d'un hôtel à grand vitrage; s'arrêtèrent sous une porte cochère; se suspendirent à une sonnette :

— Le Monde! La suite du Monde!... Le tour du Monde!... s'essoufflait toujours la forte amoureuse...

Et un valet de chambre à mollets de cérémonie les introduisit sur des tapis, qui poussaient comme des prés, à travers des vestibules, parmi des potagers de dracenas et de palmiers, sous le souffle de bouches de chaleur dardant un simoun épais sur ces campagnes de peluches.

Des jeunes gens à figures d'olives, à toupets étagés et à faux-cols, apparaissaient dans des loggias, clignant voluptueusement de l'œil vers des modèles invisibles.

— M. Courtois-Dubonnet?... Où est M. Courtois-Dubonnet?

Et l'appelé, commandeur de la Légion d'Honneur, accourant:

— Cher Maître!... Permettez-moi de vous présenter... quelle recrue encore pour l'Art pictural!... quelle trouvaille!... quelle révélation!... un jeune... je dis bien... Chilien... M. Salvador Roussquiqui-Potoaga, des Potoaga de Santiago, qui s'immortalisèrent lors des derniers tremblements de terre! — Ne pas confondre avec les Roussquiqui Poto San Aga, qui sont des Péruviens sans tremblements! — M. Salvador Roussquiqui vient de quitter sa vieille famille de la Cordillière, pour se lancer dans la peinture qui l'attire inéluctablement!...

— M. Potoaga sans San a la vocation?

— S'il l'a, Maître!... Mais il vient de me croquer tous les profils des vénérables habitués du tramway Madeleine-Levallois!... Sœurs de charité disant leurs chapelets!... Prêtres lisant leurs bréviaires!... Caissiers de maisons de banque en paletots de cheviotte!... Dames de charité en peluches!... J'étais tellement affolée que je l'ai laissé oublier son album et son crayon, avec mon en-tout-cas, sur la banquette!

— Je vais l'interroger... Monsieur Potoaga sans San, dites *Pastèque?*

— Comment?... *Pastèque* après *citrrrron*?... Ah!... C'est un peu vert de melon d'eau!... Vous savez!

— Il a dit vert!... C'est un coloriste!

— Un coloriste!

— Il est possédé par le Grand Art!... Il brûle de la Flamme divine!... du Feu Sacré!...

— Du Feu Sacré!

— Vélasquez!... Ribera!... Goya!... Zuloaga!... Picabia!... Anglada!... La Gandara!

— La Gandara!

— Quelle tournure!... Quelle carrure!... Quelle puissance! Quel sang!

— Quel sang!... Quoique sans San!

— Et quelle patte, Madame!... A la Courbet!... Avec cette patte suprême, où ne peut-il aspirer, votre jeune Chilien!

— Où ne peut-il aspirer, avec sa patte suprême!

— Sa fortune est faite!... Il aura, comme tous mes élèves, Argentins, Boliviens, Brésiliens, Colombiens, Costa-Riciens, Nicaraguens, Vénézueliens, tous les portraits de nos plus distinguées duchesses de notre national faubourg Saint-Germain!

— Tous leurs portraits!

— Enfermez-vous vite avec lui pour l'initiation, dans la loge n° 1, celle où l'on commence à débrouiller la *pastèque!*... Au bout de quelque temps, je viendrai voir s'il est en mesure de passer dans la n° 2, celle où l'on décortique la *banane.*

Mais à peine installés :

— Contre mes nichons!... Voyons!... Qu'attends-tu?

voilà qu'ils entendirent des cris de pintade effarouchée... trémoler... pituiter à l'extérieur :

— Alfredo!... Caro mio!... Encore le majordome de mon époux, de ce misérable champion des ducs à l'Académie, qui revient m'espionner d'une lucarne vis-à-vis, avec sa jumelle marine!... Il va nous surprendre en flagrant délit!... C'est dégoûtant!

— Santa-Fé-de-Bogota... tonna la voix de Courtois-Dubonnet,.. descendez le brise-bise!... Guipuzcoa, tirez les rideaux!... Titicaca,... la *banane!*

— Ça ne va plus re-finir!... re-murmura la Princesse... Nous n'allons plus re-pouvoir ré-opérer tranquilles! Dans une maison pourtant si réputée!... un cours si bien fréquenté!... considéré!... subventionné des Beaux-Arts!... Réfugions-nous dans un dernier art, où l'on sache enfin garder la respectabilité!... le tact!... le savoir-vivre!... la discrétion!... le doigté!... la célérité!

— Encore un art?... fit le Prince, vexé de se voir ainsi dérangé...

— La littérature!

— Où ça?

— Au Grand-Palais!... Elle s'y trouve justement toute réu-

nie ce matin pour la fâmeuse Fête de Charité donnée en faveur des infortunés Inondés annuels auxquels elle apporte son annuelle cotisation !...

— Vice-Versailles?... Madeleine-Levallois avec re-correspondance Alma-Gare du Nord?

— Vice-Versailles !

— V'là un autre tramway sans re-canassons qui tré-passe !... Rejette-toi z'y avec ton Quiqui, Princesse !

Et sitôt arrivés devant ce superbe monument, magnifique spécimen de l'architecture « Présidéat de République »...

— Le Monde !... Le bout du Monde !... La fin du Monde !... Son nec plus ultrà !

comme un habit noir à monocle se profilait :

— Baron de Pré-Salé !... Cher organisateur !... s'écria l'amoureuse époumonnée... Laissez-moi vous présenter ce fougueux et talentueux jeune homme, M. Honoré (comme Balzac) Fortuné (comme Boisgobey) Xavier (comme Montépin) Rouss de Rouss de Roussquiqui, signataire déjà de tant de fantaisies charmantes sous les pseudonymes de Mitaine de Soie, Boléro de Dentelles, surtout Plissé-Soleil — ne pas confondre avec cet affreux Plissé-Lune...

— Eh bien?... Mon cher confrère Plissé-Soleil, c'est le Diable au Goupillon qui vous en prie, dites *Groseille ?*

— Comment?... *Groseille ?*... après *Citrrrrron?*... après *Orange?*... après *Pastèque?*... Après *Banane ?*... Ah !... Vous savez !... Moi... Ça commence à m'courir sur l'haricot !... *Groseille à maquereaux !*

— Il a dit *à maquereaux !*... Il a le génie du journalisme !

— Il a dit *à maquereaux !*

— Il brûle de la Flamme formidable !... du Feu dévorateur !... du Feu Sacré !

— Du Feu Sacré !

— Il est l'amant de la Chimère !... de la Dame à yeux de ciel !... à queue de poisson !

— A queue de poisson !

— De la Beauté Eternelle !... de la Forme !... du Verbe !... du Symbole !... de l'Idée !...

— Du Symbole !... de l'Idée !...

— Molière !... Racine !... Corneille !... Villemessant !... Sarcey !... Arthur Meyer !...

— Villemessant!... Sarcey!... Arthur Meyer!...

— Homère!... Eschyle!... Shakespeare!... Milton!... Blaise Pascal!... Bunau-Varilla!...

— Bunau-Varilla!... Bunau-Varilla!...

— Héros moderne pour nos modernes guérillas!

— Héros-Guérilla!... Héros-Guérilla!

— Manteau moderne pour nos modernes chinchillas!

— Manteau-Chinchilla!... Manteau-Chinchilla!...

— Vite!... Passez... puisque nous sommes dénués ici des moindres Salons d'Échos, où tant de femmes nues dansent quotidiennement en l'honneur de tant d'œuvres charitables!... derrière ce paravent,... près de ce poêle... de façon à ne point laisser s'enchyloser les inestimables dons de Monsieur!... Et vite!... Habillez-vous de ces dominos et de ces masques, afin de figurer dans le grand cortège que la Presse, Guérisseuse de tous les maux, Initiatrice de toutes les solidarités, Levier de tous les progrès, veut faire défiler en faveur de ses chers Inondés!

Mais à peine derrière le paravent :

— Contre mes!... Tu sais quoi!... Enfin!...

voici qu'ils entendirent répéter :

— *Groseille à maquereaux!... Groseille à maquereaux!... Groseille à maq...* juste à quelques pas d'eux...

— Ciel!... La voix de mon fils!... fit la Princesse... De mon fils que, par une distraction inconcevable, j'oubliais!... et qui est aussi possédé du véritable génie du journalisme!... de sa prescience... de sa divination!... qui, s'il te découvre entre mes nichons, va sûrement venir me taper!

— Te taper?

— Ne perdons pas une seconde!... Filons en toute hâte d'ici!... Sauvons le sentiment de la famille, refuge de toutes les pudeurs!... de toutes les grandeurs!... de tous les espoirs et de toutes les revanches patriotiques de demain!... le sentiment de la famille que représentent avec tant d'attendrissement et d'émotion,... car la Presse en est une plus grande!... tous ces délicats chevaliers à smokings!... à gardénias!... à orchidées!... si honorés!... réputés!... considérés!... subventionnés... du Ministère de l'Intérieur!

— Ah!... La moustache!... Les favoris!... Le fer à cheval!... L'impériale!... La François-Joseph!...

— Que veux-tu!... La malchance nous poursuit!... C'est à donner sa langue au chat!

— C'est point pour la donner à un angora qu'tu m'as emmené!

— Tout me manque à la fois!... C'est la faillite de l'Art, comme l'eût dit Ferdinand Brunetière!

— Le premier Président de la R. F.?

— C'était Thiers sans Brune!

— Le Maréchal qu'a décoré d'son nom un boulevard près Malakoff?

— C'était Brune sans Thiers!

— Et puis, ça commence à m'taper su l'système!... à m'asticoter l'tempérament!... C'est pas une position sociale pour un costeau, d'se promener tout l'temps en quête d'une carrée tranquille, sans arriver à la dégotter!... C'est crevant et fatigant!... On s'sent des fourmis dans les jambes!... Ça vous coupe les bras!

— Mais tu sais bien que le Monde cherche ainsi à chaque minute ce que nous cherchons!... Et que c'est précisément par la difficulté qu'il éprouve,... tout en conservant son décorum,... à le rencontrer, qu'il acquiert son état d'âme si intéressant!... si caractéristique!... si suggestif!

— J'me fiche de son état d'âme!... J'te demande une carrée, puisque la mienne n'est plus possible aujourd'hui!... une carrée, puisque tu m'refuses un hôtel!... une carrée, où'squ'on puisse enfin se sucer la pomme!... la margoulette!... tout à son aise!... sur une chaise!... dans un dodo!

— Mais, c'est entendu!... Nous la trouverons, ta carrée! Il n'y a pas que l'Art!... Nous nous lancerons dans un milieu plus select!... plus distingué!...

— Dans un dodo?

— Dans la Religion!... L'Industrie!... La Science!... Le haut Commerce!... La Finance!... La Politique!

— Dans un dodo?

— Dégustons d'abord les sandwiches que contient ce paquet!... Il est l'heure de déjeuner!... Reconquérons notre vigueur!... notre fermeté!...

Et les sandwiches absorbées :

— Dans la Politique!... C'est cela!... Rue de Tournon!... Chez le fameux Sénateur qui fit dernièrement couvrir de cale-

çons de bains les nudités du jardin du Luxembourg, afin d'obtempérer à la requête que lui adressaient les nourrices soucieuses de l'intérêt moral de leurs poupons!...

— Dans la Politique!... Rue de Tournon!... Chez l'marchand d'caleçons d'bain du Luxembourg!

— Courons-y!

— Il n' m'en collera pas, au moins?

— Puisqu'il n'en met qu'aux statues!

— Il n'en porte pas d'son chef?

— Il se contente d'une modeste feuille de vigne, sous sa redingote familiale, honnêtement!

Mais à peine arrivés rue de Tournon... voici que cet étonnant Sénateur :

— Dites *Jésusse?*... demanda-t-il au pauvre jeune homme, dont les bras ballaient...

— Comment, Jésusse?

— Dites *Jésusse?*...

— C'est un bateau, alors?... Faut que j'prononce des noms d'Dieux, après des noms d'fruits?

— Prononce-le comme *orange!... citron!... pastèque!... banane!... groseille!...*

— Dites *Jésusse?... Jésusse?... Jésusse?...* insistait son interlocuteur... Et vous pourrez faire tout ce que vous voudrez!... Si vous avez volé, on vous fera acquitter!... Si vous avez violé, on vous fera décerner un prix de vertu!... Si vous avez assassiné, on vous fera donner une maison de campagne aux colonies!...

— Aux colonies?

— Voici la Bible!

— La Bible!... C'est trop fort!... Il n'm'a pas zyeuté, ton Sénateur?... Est-ce que j'mange de son brichton?... Est-ce que j'tète de son apéritif?... Qu'il s'la colle entre sa redingue familiale et sa feuille de vigne!... Moi, j'y tire ma révérence!... J'ai soupé d'son gniasse bobinal!... J'l'ai assez vu!

Et comme il entraînait la Princesse :

— Malheureux!... s'écria celle-ci... Tu ne comprends donc pas que c'était le dodo?... Qu'il était sur le point de nous céder un oratoire de conversion?... Que tu allais devenir protestant, en même temps que mon amant?

— Tant pis !... Je n'protest'rai pas !... Z'on r'mettra pour l'amant !

— Ça devient effarant !... Si tu nous poses toi-même des bâtons dans nos roues !... des fils de fer dans nos bicyclettes !

— C'est pas mes oignons !

— Je vais être obligée de redonner ma langue au chat !

— Tond les chiens !... Coupe les chats !... Gare à tes sales bêtes,... qu'ont du poil aux pattes !

— Je m'y perds !... Où ?... Enfin ?... Réponds, toi ?... Ah !... J'y suis !... Chez son concurrent !... A deux pas d'ici !... Boulevard Saint-Germain !

Mais voici que ce plus étonnant encore Père Conscrit :

— Dites *Dreyfus* ?... demanda-t-il au pauvre jeune homme, qui en tomba presque à la renverse, cette fois...

— Des noms d'capitaines !... après des noms d'Dieux !... des noms d'fruits !

— *Dreyfus* ?... Nous sommes des frères Trois-Points qui sommes devenus Trois-Pieds !... *Dreyfus* ?... Nous avons éteint au ciel des lumières qui ne se rallumeront plus !... *Dreyfus* ?... Vous serez Ministre de la Guerre et Président du Conseil demain !

— Ah ça !

— Le Talmud !

— Le Tal... qui ?... Le Tal... quoi ?... Le t'as l'araignée ?... En v'là un tas d'pères enjôleurs !... entôleurs !... enfileurs !... un tas d'satyres !... un tas d'ficelles !... un tas d'pochetées !... C'que j'vas y couper leurs moulins à paroles !... leurs phonophs à menteries !

Et comme, devant son exaspération, la Princesse l'entraînait :

— Tu ne comprends donc pas que c'était encore le dodo ?... le dodo ?... Qu'il nous cédait une Loge maçonnique ?... nous faisait baiser Jacques Molay ?

— C'est ton mollet que j'veux baiser !... Et pas Jacques !... C'est ton mollet ...

— Eh bien... Viens dans un endroit de plus plus en suprême,.. copurchic,... l'y baiser, ce mollet !... Chez ce Président du Conseil que tu seras peut-être un jour !... chez le Ministre de l'Intérieur !... le chef du Gouvernement !

— Dites *Socialisme* ?... demanda le Chef du Gouvernement

au jeune homme entrant... Hein ?... Vous l'avez dit ?... Eh bien, passez avec Madame dans la pièce à côté,... sur le lit de Blanche de Castille,... celui de Marie-Antoinette, dont se servaient jusqu'ici mes aspirants-socialistes, ayant eu son sommier défoncé par mon collègue de l'Instruction publique et Mlle X..., de chez Molière!... Allez y achever les victoires du Travail sur le Capital !... du Suffrage universel sur les Privilèges et Monopoles !... y faire les galipettes que les Conducteurs du Peuple doivent savoir y faire, afin que le Peuple soit heureux !

— Viens !

— La peau... pour Blanche de Castille !... s'écria le jeune homme filant du Ministère de l'Intérieur... car, j'le vois bien, l'lit de c'te vieille dame n'est qu'un dodo d'mensonge comme les autres !... Et j'en ai mare, moi, d'tous ces faux mat'las d'amour, où j'ose seul'ment pas coucher ma tête en abandon, en douceur, sans m'y voir poussé à un tas d'manigances !... d'culbutes!... J'en ai soupé d'ces sacrées équipes qu't'appelles Monde, et qui n'cherchent qu'à m'monter l'job !... à m'détraquer la jugeotte !... à m'pervertir la droiture !... qui n'cessent d'm'entortiller avec leurs pastilles à miel !... leurs dragées à crème !... et tous leurs pataquès à papillotes !

— Mais, si l'Art et la Politique ne te satisfont pas ... si des mots aussi nobles et élevés que *Citron !... Orange !... Pastèque !... Banane !... Groseille !... Jésusse !... Dreyfus! ... Socialisme !...* n'ont plus d'intérêt pour toi... je me demande ce qui aura encore de l'intérêt ?... te satisfera ?... Au fait... j'y pense... Sans perdre plus de temps à te conduire chez de nouveaux Représentants de ce qui nous reste encore à voir pour compléter ce Monde où je te mène : haut Commerce!... Finance !... Industrie!... Science!... Religion!... veux-tu que, pour en finir d'un coup, je me borne à te faire répéter un mot?... un seul ?... mais capital ?... définitif ?... représentatif de l'Époque ?... largement suffisant, en tout cas, à t'y faire tenir, ainsi qu'à tant de tes illustres contemporains, la place légitime qui t'est due ?

— Lequel ?

— Attends que je te le souffle dans le tuyau de l'oreille ?... *La Mouche ?... La Mouche ?...* Tout est là !...

— *La Mouche ?*

— Oui!... *La Mouche!*... Et tu vas le redire avec moi, n'est-ce pas, ce mot qui résume le siècle?... Car je puis te le révéler désormais!... Mon mari n'est Chef... ni de gare!... ni de corps d'armée!... ni de cabinet de ministre!... ni d'Etat!... ni même de rayon de la Belle Jardinière!... *La Mouche!*... Il est Commissaire de police, c'est-à-dire détenteur, par le suprême pouvoir à lui conféré, de la vie et de l'honneur de ses concitoyens!... *La Mouche!*... Et tandis qu'après déjeuner il est en train, avec son galant secrétaire et ceux qu'on appelle ses chiens, parce qu'ils opinent toujours du bonnet à ses ordres, de même que ceux-ci de leurs queues, de se livrer à son café, à son pousse-café et à sa rincette ordinaires... comme justement, en récompense des tuyaux quotidiens que je lui sers sur Pierre, Paul et mes relations, il m'a confié une double-clef du commissariat,... nous allons pouvoir,... sans plus nous creuser la tête, profiter de sa digestion, pour nous y offrir le dodo!... la petite moumouche en sucre à sa grosse maman-Moumouche!... le dodo!...

— Alors t'en es?...

— Es-tu simple?... Mais ne vois-tu pas qu'à l'exemple de ces... par exemple... admirables... et si francs-Maçons,... dont c'est à juste titre l'honneur et la gloire!... tout le monde comprenant un peu le sens de la vie, en est aujourd'hui!... Riches!... Pauvres!... Civils!... Militaires!... Ouvriers!... Rentiers!... Dames honnêtes!... malhonnêtes!... Hommes de mer!... du plancher des vaches!... Concierges!... Commissionnaires!... Préfets!... Domestiques!... Agents de renseignements de Compagnies d'Assurances!... Directeurs de contentieux de Maisons de Banque!... Rédacteurs de fiches!... Teneurs de dossiers!... Faiseurs de statistiques!... Enregistreurs des moindres rapports, des plus infimes dénonciations, délations!... Journalistes de tout poil!... Reporters de tout acabit!... Députés!... Sénateurs!... Hommes politiques!... Joueurs d'orgue de Barbarie!... Et que c'est merveilleux, grâce à la diffusion de l'écriture, de voir l'Instruction que nous donnons aux générations, produire déjà cet immense résultat!

— T'en es?

— Encore!

— T'es d'la Mouche?

— Encore!

— T'es... une bourrique?

— Moi!

— Eh ben, si t'es une bourrique... v'là qu'il va être trois heures à l'horloge de c'te station d'voitures des Champs-Elysées!... attends pas qu'elles sonnent!... va t'faire bourriquer par tes bourriques!... Moi, ça m'regarde plus!... c'est plus ma tâche!... plus mon blot!... J'sais pas quel sale penchant m'a pris d'avoir un pépin pour ta truffe!... J'veux plus cuisiner dans ta sale cuisine!... J'ai mieux qu'toi dans ma table de nuit!

— Misérable!

— A pas la r'voyure, M^me^ de Roussquiqui!... qu'est même pas M^me^ de Roussquiqui sans *i*!... Mais M^me^ de Roussquiqui avec deux *a* en place d'*i*-la-casserole!

— Insolent!

Et comme il filait définitivement :

— Le Monde!... Le Monde!... Vas-tu renoncer à y entrer!... Quand le plus fort est fait!... Que je suis sur le point de t'obtenir les boules blanches nécessaires à t'y faire admettre?

Et comme il persistait à filer, ne se connaissant plus à la pensée qu'elle allait être obligée de renoncer à élever l'arriéré,... l'inintellectuel,... vers les hautes Sphères!... la haute Moralité!... le Progrès!... à l'aiguiller dans cette Voie droite, sans traverses ni chemins des écoliers, où les pères de famille aiment à diriger leurs fils, et qui aboutit si heureusement à l'Epicerie!... au Notariat!... à l'Académie!... avec les piquets de soldats et le tambour, pour leur rendre les honneurs le jour des obsèques...

— Cocher?... s'écria-t-elle, avisant un taximètre à cette station de voitures où il venait de la quitter... Vous voyez cet individu qui s'enfuit au pas gymnastique là-bas?... C'est un Apache!... Rattrapez-le!

— Hue!... clama l'automédon, lançant sa jument rue de Rivoli, derrière l'ex-Prince, dans la direction du pavillon de Marsan.

Mais comme, à la hauteur de la rue Cambon, ils arrivaient à quelques mètres du jeune homme :

— Re-bourrique!... fit celui-ci se retournant,... tendant un poing furieux...

— Allez!... fit la Princesse... Ce n'est qu'à votre jument qu'il en veut!... La pauvre bête est si surmenée!

Mais comme, le long de l'Hôtel Continental, ils s'en rapprochaient davantage :

— Re-casserole!... fit-il, tendant un poing encore plus furieux...

— Allez!... continua-t-elle... Ce n'est que votre fiacre, qui produit un bruit de ferraille, qu'il vise!

Mais comme, rue de Castiglione, ils le tenaient :

— Barrez-lui l'entrée du Métro... qu'il n'ait pas l'audace de s'y faufiler!

— Trop tard! cria le cocher... Il grimpe sur l'impériale de l'autobus Porte-Maillot-Hôtel-de-Ville!... Nous allons le rater!

— Je double votre pourboire!... dépassez l'autobus!

— Il passe devant Jeanne d'Arc!... s'arrête à la station du Palais-Royal!

— Je triple votre pourboire!...

— Pas d'voyageurs à cette station!... Il repart l'long des Grands Magasins du Louvre!... d'Coligny!...

— Courez à la station suivante!...

— Il r'part l'long des marchands d'chapeaux à 4. 80!... d'bottines à 9. 95!... des fourrures à Révillon!... des soldes à la Samaritaine!

— Je le quadruple!

— Un passant va s'faire écraser!... Il va s'arrêter!

— Enfin!

L'passant s'rejette en arrière!... Tout est à r'commencer!

— Ah!

— Et lui, dégringole d'son impériale rue des Halles!... Saint-Denis!... traverse du côté d'Pygmalion!... s'avance boul'vard Sébastopol!

— Avancez-vous boulevard Sébastopol!

— Il l'traverse!... Il suit l'trottoir d'droite en r'montant!

— Suivez ce trottoir!

— Il tourne rue des Lombards!

— Rue des Lombards!

— Il s'enfile rue Quincampoix!

— Rue Quincampoix!

. . . . . .

— Qué qu'tu fiches là, fourneau?

— Abruti !
— Va dire à ta mère qu'elle t'refasse, eh, mal fait !
— A ta *ménagère* qu'elle t'recuise, eh, bifteck pas cuit !
— Sale côtelette !
— Vieille tripe !
— Os à moëlle !
— Boudin blanc !

. . . . . .

— Pour Dieu !... Cessez vos invectives !... Recourez boulevard Sébastopol !... Retrouvez-le à l'autre bout de la rue Quincampoix !

Mais ils ne le retrouvaient plus à l'autre bout de cette rue Quincampoix...

— Où est-il ?
— Il s'est fait l'plus lourd que l'air !
— Ainsi que Santos-Dumont ?
— Dans son prop'Farman, numéro cherche !
— Je parie qu'il a pris rue Saint-Martin !

Rue Saint-Martin, ils ne le retrouvaient plus.

— Qu'il est revenu boulevard Sébastopol !

Par la rue Turbigo, jusqu'au boulevard Sébastopol, ils ne le retrouvaient plus.

— Son crime va rester impuni !... Nous ne le livrerons point à la justice qui l'attend !
— Il n'y aurait plus de justice, alors ?
— Si !... Si !... Il n'y a que ça !... Rappelez-vous !... La fameuse Affaire sur laquelle est fondée notre Société !... *Vive la Vérité !... Vive la Justice !*
— Parfaitement !... *Vive la Sûreté !... Vive la Police !*
— Mais non !... *Vive la Vérité !... Vive la Justice !*
— Mais si !... *Vive la Sûreté !... Vive la Police !*
— C'est la même chose !... Remontons la rue Turbigo !

Ils la remontèrent jusqu'au coin de la petite rue Cunin-Gridaine, derrière Saint-Nicolas, pas celui du Chardonnet, celui des Champs fleuris de jadis, avant ses maisons de soieries et de plumes à six étages.

— Baissez la capote, qu'il ne puisse nous soupçonner !

Le cocher descendit de son siège, baissa la capote.

Soudain, il se sentit le bras tiré par sa cliente !

— Le voilà qui surgit !... Qui pique droit sur nous !... Il va

en passer à un centimètre!... Jetez-le d'un croc-en-jambe et d'un renfoncement dans la voiture!... Re-grimpez sur votre siège, et filez!

En effet, comme juste à un centimètre, il passait:

— Y en a là une pour toi!... lui souffla l'automédon le basculant dans le fiacre...

Et celui-ci démarrant:

— J'suis fait!... s'écria l'infortuné jeune homme, tombant sur la banquette.

Mais déjà la Princesse l'enlaçait, l'agrippait, le serrant de l'étau de ses bras charnels, envahisseurs:

— Tu vas m'aimer!... Tu vas m'aimer!...

— J'suis pas dans mon assiette!... J'peux pas!

— Tu vas m'aimer!

— Ça m'soûle!... Y a trop gras!

— Au pas gymnastique!... Un!... Deux!... Un!... Deux!...

— Esquinte pas ma jaquette!

— C'est moi qui te l'ai donnée!... Ainsi que cette cravate!... ce faux-col!... ce chapeau-fendu!

— C'est juste!... Et il les fit glisser de son cou, de sa tête et de ses épaules sur le plancher du taximètre.

— Tu joues les Joseph, à présent!

— Toi, les Mââme P'tit Phare!

Elle brandit son parapluie, commençant à l'en frapper.

Il s'empara du riflard, le dépêchant aussi sur l'asphalte.

— Pas b'soin d'pépin!... Pleut pas!

— Du fouet!... Votre fouet, cocher!... Que je le fouette!

Mais avant que le cocher pût le lui passer, il s'en saisit également, l'envoyant rejoindre les objets précédents, à la plus grande joie des voyous qui couraient après la voiture, les rattrapaient au vol, se sauvaient avec.

Et saisissant un joint entre les chairs de sa geôlière, il se lança à son tour sur la chaussée, en bras de chemise, sans chapeau, faux-col, ni cravate.

— Arrêtez-le!... hurlait-elle furibonde, dégringolant du fiacre avec une vélocité qu'on n'eût point attendue de son épaisseur.

— Arrêtez-le!... hurlait le cocher dégringolant.

— Arrêtez-le!... hurlaient les voyous dont le nombre augmen-

tait à chaque seconde; tandis qu'en avant le jeune homme hurlait plus fort qu'eux tous :

— Arrêtez-le !

A ce cri, réveillant le chasseur secret que tout bon citoyen possède au fond de lui-même...

— *Vive la Loi !... Vive la Société !...* hurlait-elle encore...

— Parfaitement !... *Vive le Violon !... Vive « La Santé » !...* surenchérissait le cocher...

— Mais non !... *Vive la Loi !... Vive la Société !*

— Mais si !... *Vive le Violon !... Vive « la Santé » !*

— C'est la même chose !... Redescendons la rue Turbigo ! des Bouilles indignées surgissaient de leurs boutiques, rues Bailly, Beaubourg, face à la Grande Fabrique, où venait de stopper la voiture, commerçantes entripaillées, ventrues, maffiues, lippues, moustachues, se mêlant à la meute...

rue Aumaire où, derrière le poursuivi, d'autres plus indignées, se joignaient aux premières...

rue des Vertus — car la Vertu em-bouille !... comme Le Maire em-bouille !... Bailly em-bouille !... Beaubourg em-bouille ! — où d'autres, de plus en plus indignées, lui coupaient la retraite...

Pris entre toutes ces gélatines et méduses écumantes, fumantes, qui lui crachaient leur haine à la face, lui beuglaient aux chausses, il se souvint du passage Barrois, enfoui à droite, parmi ses perches de bicoques et masures à lézardes.

D'un saut, il s'y jeta, au milieu de ses arpètes et aminches teinturiers, aux mains rouges, bleues, vertes, de ses nickeleurs, de ses doreurs.

— Laissez-moi passer, p'tits copins !... C'est mon crampon qu'a sa crampe !... Tendez-y une ficelle !... Que j'la r'voye plus !

— On va l'y tendre, à ton crampon d'la Cramponnière !... Compris !

Mais la meute hurlante des Bouilles, avec la Princesse, chef d'orchestre énorme et ballottant, s'y engouffrait à son tour. On ne pouvait s'opposer à sa course.

— Il a dévalisé les Caves Minervoises !... La directrice de l'Ecole maternelle !... l'hôtel du Roi de Sardaigne !

Il en était réduit à se sauver à l'autre bout du passage, rue des Gravilliers; à se rejeter passage Alombert, au milieu de

ses arpètes et aminches polisseurs, planeurs, emboutisseurs, rétreigneurs.

— Laissez-moi passer p'tits frangins!... C'est ma colle de pâte qu'à sa quinte!... Fichez-y une pastille!... Qu'elle tousse plus!

— On y fich'ra sa pastille, à ta coloquinte!

Mais la trombe des Bouilles s'enfilait dans ce nouveau passage, guidée par son inépuisable conductrice, suante, suffocante, crevante.

— Il a violé sa mère!... sa sœur!... sa tante!... C'est un Pranzini!... un Soleilland!

Il était forcé de retourner rue Aumaire, au milieu d'autres Bouilles moins ingambes, flanquées du cocher qui, pour suivre la chasse, venait précisément d'y conduire sa jument par la bride.

— Le voilà!

— Paillasses!... Pouffiaces!... Proxénètes!

— Scélérat!

— Tas d'enflées aux faux poids dans la balance!... Trumeaux aux vins frelatés!... au beurre falsifié!... au lait truqué!... Voleuses!... Entôleuses!... Empoisonneuses!

— En chasse!... fit le cocher, le saisissant par la chemise... *Vive les braves commerçantes!... Vive l'honnêteté!*

— Parfaitement!... *Vive les sous-maîtresses!... Vive les maisons de chasteté!*

— Mais non!... *Vive les braves commerçantes!... Vive l'honnêteté!...*

— Mais si!... *Vive les sous-maîtresses!... Vive les maisons de chasteté!*

— C'est la même chose!... Remontons la rue Turbigo!

— Numérote tes abattis!... lança un arrivant.

— Chouette p'pa!... L'Collignon est plein!... exulta le Môme, reconnaissant son Surdab.

— Au secours!... déliraient les Bouilles :

Et tandis que le Collignon s'en allait rouler d'un coup de poing bien appliqué dans sa poitrine de mouche :

— En v'là tout d'même une passion!... dit le vieil homme... Enfin!... Filons Cour de Rome, parmi tes aminches et arpètes peaussiers, menuisiers, emballeurs, serruriers, fabricants de cuolz, de métal anglais, qui jouent au zanzi et au bouchon

pendant l'raccord !... Car j'aperçois les Grands Collégiens..., les mêleurs de tout et les réussisseurs de rien !... les promeneurs de tripes et les même pas baladeurs de chiens !... qui s'amènent ici avec ta grosse dondaine !... Et y a autre chose d'plus grave et d'plus sérieux que d'l'attendre sous l'orme en ce moment !

— Quoi qu'y a d'plus grave et d'plus sérieux ?... fit le Môme tressaillant.

— Y a... qu'y a... du qu'y a... mon toto !

— Quel qu'y a, qu'y a ?

— Mets ma veste et mon béret, que j'fasse à ta place l'Apache en bras d'chemise ?... Et dare-dare à la Nazareth et au Vertbois !... On t'l'y dira !

— Quel qu'y a, qu'y a ?

— Dare-dare, que j'te répète !... Cour de Rome !... Dans l'allée du poëlier-fumiste !... Sans t'occuper des gonciers qui t'appellent !... Sur le p'tit toit au-dessus d'l'appentis !... J'te fais la courte-échelle !... Et chaud, maint'nant !... Chaud les marrons !... En route pour ta Nazareth et ton Vertbois !...

— J'parie qu'c'est à ma Môme à qui qu'il est encore arrivé du tintouin !

— Si t'es là à temps, tout s'répar'ra !

— Qui qu'y est arrivé ?... Sûr, qu'elle s'refait des cheveux et broie du noir à cause de moi !... qu'elle pleure, comme elle a déjà tant pleuré c'te nuit !... comme elle pleurait tant, y a trois mois, derrière l'corbillard à sa pauvre boit-sans-soif d'mère..., ma bell'mère !... lorsque nous la conduisîmes à son p'tit parterre d'pissenlits d'Bagneux-Parisien !... Eh ben, j'veux plus qu'elle pleure, na !... elle a trop eu d'malheur !... ma gosse !... ma cocotte !... ma fanfan et ma fifille à moi !... Ou sans ça, j'casse tout !... j'sacque tout !... j'vis plus !... fit-il sautant éperdument du toit vers la porte de la rue des Vertus,... Cour de Rome..., s'envolant...

Au même instant, le cyclone des Bouilles, flanquées des inflexibles Promeneurs de Tripes, débouchait dans l'allée du poëlier-fumiste par la porte de la rue Aumaire, et le Surdab devait se blottir au bas d'un escalier, et y dissimuler sa tête blanchie, afin de jouer l'Apache coursé par la bourgeoisie,... l'Apache en bras de chemise.

— Je vais en faire justice sommaire !... hurlait leur générale

cramoisie... le hacher!... l'écharper!... le Sardanapale!... le Nabuchodonosor!... le Déroulède!

— D'où qu'tu d'viens provisoirement?... lui lança le bonhomme surgissant comme d'une trappe.

— Le vieux de ce matin!... Grâce auquel j'ai pu fuir!... Il me tutoie!

— Qué q't'as été faire préalablement?

— Si votre présence ici ne s'explique guère, il y a par contre un fait certain, c'est que je vous ignore totalement d'Adam et d'Eve!... que je ne vous connais pas!

— Gobez-moi la sauce!... l'bouillon!

— Le bouillon?

— Elle en a z'une astuce, la puce!

— La puce?

— La puce!... commençaient à ricaner les Bouilles.., qui ne se regardaient pas.

— Z'un estomac, l'foie gras!

— Le foie gras?

— L'foie gras!... ricanaient-elles plus fort...

— Avez-vous vu le... nez d'ma cantinière?
Il n'est pas fait comme les au-tres!

— Sa cantinière?

— Est-ce que t'en conv'nais pas toi-même, à c'matin?

— C'est vrai! reprenaient arpètes et trottins... C'matin... rue d'Nazareth.... elle pipait pas!

— Circulez!... intervenaient les Promeneurs de Saucisses.

— Paraît même qu'il paraît... qu'c'est elle qu'a gagné l'Gros Lot d'un million à la Loterie des Enfants Tuberculeux!

— Elle a gagné l'Gros Lot d'un million!... Et elle s'lave pas... l'nez!

— J'sais pas si les savons sont chers, c't'année!...

— Pour sûr qu'ils sont chers!

— Ils sont rien chers!

— Rompez!

— Payes-y un schampoing, grand-père!

— Un Portugal!

— Une violette!

— Une Cologne!

— R'files-y une pierre-ponce dans son ridicule, puisqu'elle s'lave pas l'...

— Tu dis ?

— L'nez !

— Nom !... de nom !... de nom !... de nom !

— Son nez !... persistaient les arpètes, refoulés jusqu'à l'atelier du poëlier-fumiste.

— Tu parles... si j'vas y sonner... Charles !

— Arrière !... N'attaquez pas en moi le Monde !... le Vrai Monde !... Le Seul des gens honnêtes !... respectés !

— J'te serre l'kiki !... Chichite plus !

— J'connais les bourgeois les plus considérés !... les députés et les sénateurs les plus décorés !... le dessus du panier !... l'élite !... la crème !... le gratin !

— C'est l'd'ssous qui va d'venir l'd'ssus,... d'l'élite,... d'la crème,... du gratin !...

— Je suis du dernier bien avec les fonctionnaires des plus estimées préfectures !... instructions !... polices !... sûretés !... avec, ainsi que je le démontrais à ce jeune incompréhensif tout à l'heure, M. le Ministre de l'Intérieur !... les membres du Gouvernement !... *Vive la République!... Vive la République!*

— *Vive la Royauté!*

— *Vive la République!*

— *Vive la Royauté!*

— C'est la même chose!... Redescendons la rue Turbigo !

— Le Commissaire !... crièrent les Promeneurs de Boudins.

— Joseph !... balbutia-t-elle le regard fixé vers la porte de la rue Aumaire.

— Son mari !... lança le Surdab...

— Quelle est cette femme?... interrogea le magistrat sévère...

Et comme elle filait :

— Coucou, monsieur le Commissaire !... modula, jusqu'à celle du Vertbois, le vieil homme l'imitant...

— Que dit-il ?

— Bédame !...

— Encore un drame secret !... un mystère insondable !... un crime crapuleux !...

. . . . . .

MAURICE BEAUBOURG.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXXII. — Postes.

M. DELARUE. — Eh bien, cher ami, notre curiosité ne chôme pas. Tous les jours du nouveau. Cette grève des postes m'excite infiniment. Et vous? Vous ne dites rien.

M. DESMAISONS. — Je crains que cela ne rate encore.

M. DEL. — Cela marche.

M. DESM. — Quand je dis : je crains, c'est par politesse pour votre enthousiasme, car il est bien évident qu'il ne peut sortir de là quelque chose de vraiment intéressant. Révolution? se sont demandé quelques journaux. Mais pour faire une révolution il faut le désir et la foi d'une nation tout entière. Nous en sommes loin. Ce débat entre des employés et leur chef est peu passionnant, d'autant plus qu'on en ignore la cause. Une seule chose est claire, c'est que les Postes, qui marchaient mal, ne marchent plus du tout. Elles étaient malades, elles sont mortes. Cela arrive.

M. DEL. — Et vous ne sentez pas combien cela est terrible et beau en même temps, c'est-à-dire tragique?

M. DESM. — Non, je trouve cela ennuyeux.

M. DEL. — C'est passionnant!

M. DESM. — Mettons que c'est triste. Une grande construction s'écroule.

M. DEL. — Nous sommes presque d'accord.

M. DESM. — On rebâtira, mais cela ne sera jamais bien solide. C'est l'histoire de toutes les institutions. Arrivées à l'état presque parfait, elles déclinent, disparaissent. La perpétuité d'un organisme qui n'est point vital ne peut être assurée. Or, les hommes se sont passés si longtemps de la poste et au milieu des civilisations les plus brillantes, qu'ils s'en passeront bien encore.

M. DEL. — Vous voulez rire.

M. DESM. — Presque pas, je prétends que ce que les bourgeois et les ouvriers dégourdis appellent « les conquêtes du progrès » est fragile au point de pouvoir disparaître en deux jours. N'en avez-vous pas la preuve pour les postes, télégraphes, téléphones? Demain, il peut en arriver de même pour les chemins de fer.

M. DEL. — Sans doute, et je m'étonne même que les deux syndicats ou associations n'aient point marché d'accord, mais il s'agit d'interruptions volontaires et non de destructions fatales.

M. DESM. — Mon cher, rien n'est volontaire, tout est déterminé. La recherche des causes n'est que la recherche des fatalités. Ni les télégraphistes, ni les postiers de tout genre ne savent ce qu'ils font. Ils croient travailler pour eux et ils travaillent pour le désordre universel qui est la conséquence nécessaire d'un siècle d'ordre et d'obéissance. Pourquoi une machine s'arrête-t-elle ? Parce qu'elle a marché.

M. DEL. — On la remplace.

M. DESM. — Rien n'a remplacé pendant douze cents ans les voies romaines qui recoupaient l'Europe occidentale et l'Orient, du Caucase à la Nubie et à l'Atlantique. Qui vous dit que nous n'entrons pas, par la force même de logique des civilisations, dans une phase d'anéantissement?

M. DEL. — Oh! oh!

M. DESM. — Je maintiens que tout peut sombrer en deux jours. Maintenant, quand un pan de mur chancelle, on recourt à l'armée qui l'épaule, mais l'heure n'est pas loin où l'armée elle-même fera grève, et alors il faudra bien que le mur tombe, et avec lui le reste de l'édifice.

M. DESM. — Et c'est vous qui arrangez ainsi l'histoire future?

M. DESM. — L'histoire de demain, cher ami. C'est-à-dire que je ne prédis pas, je constate. Ce n'est pas prédire le temps que d'annoncer pluie ou grêle quand le ciel est noir, c'est tirer la conséquence d'un fait visible et certain.

M. DEL. — Diable! Ce ne serait pas tragique, alors, cela serait affreux.

M. DESM. — Cela serait affreux, d'abord. Ensuite on s'arrangerait. Erasme a écrit autant de lettres que Voltaire, à une époque où les routes n'étaient que des pistes, et Voltaire en a écrit plus que quiconque d'aujourd'hui, à une époque où la poste fonctionnait, en temps normal, comme chez nous en temps de grève. Il est très possible qu'une corporation autonome des Postes assurât le service mieux que l'Etat.

M. DEL. — Ce serait très possible. Après tout, ce sont d'analogues corporations qui ont bâti les cathédrales.

M. DESM. — L'étatisme a peut-être donné toute sa valeur et peut-être que le syndicalisme est le mode social qui doit nous préserver de l'anarchie.

M. DEL. — L'anarchie aurait du bon pour un curieux comme moi. Ne jamais savoir ce qui va arriver, éprouver mille inquiétudes, donc mille désirs à la fois.

M. DESM. — Vous n'êtes pas seulement anti-social, monsieur Dela-

rue, vous êtes anti-humain. L'homme, au contraire de vous, est un animal qui veut toujours savoir ce qui va arriver, qui souffre à la moindre inquiétude et qui veut ses désirs réglés comme une horloge. Voyez les Postiers. Ils auraient été contents d'être assurés d'avancer en fortune tous les trois ans, à jour fixe. Cela réglé, on délivre des mandats, on joue à la manille et on dort. Moi, je n'ai jamais été assuré de rien dans la vie, jusqu'à ces derniers temps, et encore? Mais j'aurais été bien content de l'être, j'aurais travaillé avec plus de goût et je serais moins ignorant.

M. DEL. — Il me faut de l'inquiétude, que voulez-vous? C'est pourquoi je me plais à cette grève des Postes. Je halète vers un dénouement que je ne souhaite pas trop proche, cependant. Je désire qu'il arrive quelque chose, et pourtant ce qui arrivera ne peut, selon mes prévisions, m'intéresser beaucoup.

M. DESM. — Vous feriez mieux de vivre en vous-même.

M. DEL. — Non, je suis l'homme qui regarde par la fenêtre.

M. DESM. — Et vous ne vous ennuyez jamais?

M. DEL. — Jamais, quoique j'éprouve bien des déceptions. Il se passe trop peu de choses.

M. DESM. — Et encore sont-elles toujours les mêmes.

M. DEL. — Hélas! Même la grève des Postes, si je réfléchis bien, il me semble que je l'ai déjà vue.

M. DESM. — Rassurez-vous, c'est tout de même assez nouveau.

M. DEL. — Ah! tant mieux.

M. DESM. — Et, dans ce genre-là, je crois que le nouveau ne vous manquera plus jamais.

M. DEL. — Vous me comblez.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Leo Loups : *Les Lévriers*, éditions de « la Phalange ».— F. Lovio : *Nouveaux rondels païens* ; A. Messein, 3,50. — Henri Guilbeaux : *Berlin*, Éditions de « la Phalange ». — C. Dousdebès : *La Journée blanche*, « Édition des Annales ». — Chatiribey : *Le Chapelet d'ambre*, Messein. — T. Divoire : *Poètes*, éditions des « Entretiens idéalistes ». — Baron Xavier Reille : *Échos et chansons*, Plon, 3,50.

Les Lévriers. M. John-Antoine Nau, dans la préface en même temps lyrique et précise qu'il a écrite pour *les Lévriers*, rappelle justement que les premiers vers de M. Leo Loups recueillis par *l'Anthologie des poètes algériens* firent dès l'abord bien augurer de lui. Cet Algérien, héritier surtout de la tradition romaine et classique sur la terre africaine, interprète les paysages, les gestes des bêtes agiles, les couleurs de la terre et du ciel avec la sagacité primitive d'un barbare et la science compliquée et patiente d'un graveur héraldiste. Il sait que le lévrier sloughi vole au ras de la terre, parallèle-

ment, ainsi que l'oiseau de leurre au moment où il va saisir sa proie; mais il donne du style à l'allure de l'animal éperdu, sans altérer la ligne du corps effilé et s'il se trouve qu'il reproduise ainsi les formes hiératiques de bas reliefs très anciens ou de verrières du moyen âge, c'est qu'il a relaté sur nature le travail d'autrefois, et les bêtes magnifiques bondissent et s'étirent sur les plaines rousses et les hautes herbes, aussi nobles que si elles étaient figées dans l'émail d'un blason :

Plus courbe qu'une amphore et plus fin qu'une tige,
Oreilles droites sur ses yeux fauves de loup,
Il s'avance en dansant comme un oiseau voltige
Sur ses jarrets d'acier élastiques et doux.

Comme une tour sur l'horizon plane et s'érige
Sa tête de serpent sur l'arc haut de son cou,
Le steppe de sinople est le domaine ligé
Qu'il tient sous ses bonds hauts dans les dix en courroux.

La force jaillissante en ses pieds s'accumule
Et dressé sur son arrière-train qui s'accule,
Comme la guivre ouvrant en un ciel de couleur

L'aile de sable au fond des blasons, il s'enlève
Et remplissant le ciel d'un héraldique rêve
Vole comme un dragon sur la campagne en fleur.

Nouveaux rondels païens. M. Fernand Lovio, curieux de tout, ressuscite la mode charmante des épigraphes qui montrent mieux parfois que son œuvre personnelle les goûts et les préférences d'un honnête homme, épris des belles lettres, il les empruntе volontiers à M. de Gourmont pour attester qu'il n'éprouve pas une grande vénération envers la morale chrétienne et conventionnelle. Mais par un reste de superstition spiritualiste, bien qu'il chante l'« éternelle », il divise sa chanson en deux parts : les *Rondels lyriques* et les *Rondels plastiques*; à tort probablement, car il y a plus de lyrisme dans ceux-ci que dans ceux-là. Il suppose que la meute des critiques se candalisera de ses hardiesses peu conformes à la pudeur contemporaine :

O vous qui n'aviez point de voix
Pour louer ma chanson pensive
Claire pourtant comme le Nive,
Frissonnante comme les bois ;

De peur jusques au public roi
Que mon nom glorieux n'arrive,
O vous qui n'aviez point de voix,
Pour louer ma chanson pensive,

Maintenant que sur son pavois
J'ai remis la Vénus captive

Démuselés pour l'invective,
Jappants, chiens hargneux, je vous vois,
O vous qui n'aviez point de voix.

J'aurais aimé à citer l'un de ces petits poèmes que Muret, Scaliger ou Casaubon eussent commenté sans vergogne en d'autres temps : mais il le faudrait traduire d'abord en latin pour ne pas offusquer l'hypocrisie de notre âge : si Nicolas Chorier, historien et magistrat, eût écrit en français les dialogues de l'*Aloïsia Sigæa*, ses collègues lui auraient probablement cherché noise. Que l'on ne se méprenne pas, d'ailleurs : il ne faudrait chercher dans les *Rondels plastiques* de M. Fernand Lovio aucune trace de cette abjecte chose qui s'appelle grivoiserie ; c'est la nature, belle et nue.

Berlin. A qui voudrait mieux comprendre sans avoir vu Berlin les poèmes impressionnistes de M. Henri Guilbeaux il faudrait conseiller de lire d'abord l'enquête de M. Jules Huret sur l'Allemagne. La vie naissante d'une ville neuve sans histoire et sans tradition, le fracas et le tumulte des trains dans les vastes gares baignées de lumière électrique, les fêtes d'étudiants et les parades d'un empereur histrionesque et sacerdotal, l'exilé solitaire a noté tout cela sur ses feuillets ; mais, à Potsdam, il songe à Versailles, à Watteau, à M. de Voltaire et à Jean-Jacques et aussi à Samain et à M. Francis Jammes et sur les quais, près des canaux où glissent les lourds chalands, la nostalgie le prend de campagnes et de villes tranquilles, ailleurs, là-bas, sur une autre terre où ne sifflent pas encore les rauques locomotives :

Je me promène encor vers ce canal dolent
Où le doux rêve traîne sa blancheur de cygne.
Dans l'eau s'étirent des fluides lignes dorées.
Et parfois dans le plissement frêle de l'eau
Imprécise apparaît telle image de Bruges.

Ainsi M. Henri Guilbeaux porte en lui à la fois la fougue de M. Emile Verhaeren et la dolente douceur de Georges Rodenbach.

La Journée blanche. M. Georges Lepape a dessiné pour orner le livret de M. Charles Dousdebès des images d'un trait simple où l'on voit dans sa chambre matinale, au jardin en fleurs, dans un salon près du piano ouvert et des cahiers de musique en désordre, une jeune femme qui ressemble à une menue poupée japonaise, du temps où les Japonaises ne s'habillaient pas à l'européenne ; et c'est la journée blanche de la poupée fragile et charmante dont un observateur qui n'est pas sans tendresse, mais qui ne fut point payé de retour, a surpris la grâce légère et futile quand elle conversait avec l'amoureux ou avec l'amie ou qu'elle rêve sous les arbres dans le silence des champs :

Elle arrive, s'étend : le silence apeuré
S'est brusquement enfui là-bas parmi les blés ;
Mais au moment d'après avec plus de mollesse
Encore, il revient, s'entoure, la caresse,
Sitôt qu'il reconnaît, en Elle, son Enfant.

Le Chapelet d'ambre. Pour occuper leurs mains oisives et rythmer la fuite monotone des minutes, les Orientaux égrènent des chapelets d'ambre, de bois ou de verroterie ; Chatirbey, à Paris, à la Plata, et ailleurs, égrène d'aimables poèmes : ce ne sont pas toujours des grains d'ambre, mais quelquefois de simples verroteries et s'il éprouve une rancune contre la nature et le mauvais destin, c'est en grec moderne, et non plus en français qu'il fait entendre sa plainte pour qu'elle ne puisse affliger qu'un plus petit nombre de ses lecteurs.

Poètes. Selon la dédicace à M. Elémir Bourges, voici « la première pierre d'une cathédrale qui ne sera jamais achevée » ; un peu plus qu'une pierre : des figures décoratives et symboliques, qui dès le portail annoncent et expliquent ce que serait l'œuvre, si elle devait être terminée. M. Fernand Divoire modèle sans indulgence les faces grimaçantes et pitoyables des *Renonciateurs*, des *Douloureux*, des *Impuissants ;* il oppose les *Jongleurs* aux *Poètes ;* sa sympathie lui fait secrètement préparer les *Etranges*, ceux qui sont différents des autres humains, enfants trop tendres, adolescents rêvant d'un amour simple et sans mensonge, hommes désabusés qui observent à l'écart le troupeau et se vengent par le mépris de la tendresse qu'ils auraient voulu peut-être lui témoigner et qu'il n'a pas méritée, étrangers partout que repousse jusqu'à la mort la foule hostile ; ils ont été ou se sont crus méconnus, mais parmi leurs paroles amères, ils laissent deviner le grand rêve qu'ils ont conçu et leur *Dernier espoir* n'est pas absolument vain : peut-être une phrase qu'ils auront prononcée survivra même à leur nom et du fond de l'oubli sonnera aux oreilles des hommes futurs :

Les Poètes, enfant, sont des soleils lointains.
Quand leur lumière nous arrive, ils sont éteints,

Il faut souhaiter que M. Fernand Divoire ne justifie point, par un silence ultérieur, la prophétie qu'il a portée sur lui-même et qu'après avoir sculpté les images liminaires il ait le goût et le loisir de construire l'édifice dont elles font pressentir la belle ordonnance.

Echos et Chansons. Parlementaire et rimeur, M. le baron Xavier Reille eut pour premier patron François Coppée ; Clovis Hugues aurait illustré d'une préface les *Echos et Chansons*, si la mort jalouse ne lui eût enlevé cet honneur. Le député-poète excellait naguère dans l'acrostiche ; mais il est devenu maintenant un peu plus qu'un amateur écrivant par politesse des vers faciles sur les

albums des belles dames; il ne craint pas d'évoquer le fantôme redoutable de M. Laurent Tailhade en deux ballades qui paraîtront amènes, si on les confronte aux terribles poèmes aristophanesques qu'elles commentent malignement,

Laurent Tailhade est la pire des rosses
. . . . . .
Laurent Tailhade est converti.

Pour avoir seulement prononcé le nom d'un excellent poète, M. le baron Xavier Reille a été récompensé par les Muses amies; elles lui ont inspiré la pitié des pauvres *Meretrices* qui errent au carrefour; il a dit leur los en huitains mélancoliques et s'est voué aux malédictions des personnes mieux habillées qui divulguent d'ordinaire la gloire des rimeurs mondains :

Épargnez-leur votre mépris,
Princesses d'allure congrue
Qui cocufiez vos maris
De coin de rue en coin de rue.

Dans la prochaine édition de son anthologie : *la Muse Parlementaire*, M. Pétrus Duval ne manquera point de réserver quelques bonnes pages au député du Tarn-et-Garonne.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Maurice Barrès : *Colette Baudoche*, Juven, 3.50. — Abel Hermant : *Chronique du Cadet de Coutras*, Juven, 3.50. — A. Wyler : *Le Chapelet de Corail*, Juven, 3.50. — Mme René Waltz : *La Vie intérieure*, Perrin, 3.50. — Paul Lacour : *Sœurette*, Perrin, 3.50. — Henry Vignemal : *Le Fruit défendu*, Calmann-Lévy, 3.50. — Émile Nolly : *Rien le Mabout*, Calmann-Lévy, 3.50. — Charles Géniaux : *Les Musulmanes*, « Monde illustré », 3.50. — Claude Remi : *Mariages nouveaux*, Sansot, 3.50. — Jean Delbys : *La Terre qui ressuscite*, Messein, 3.50. — René Milan : *Les Nostalgiques*, Plon, 3.50. — Vicomtesse Ulric de Pontavice : *Fleurs de Pommiers*, « Annales », 3.50.

Colette Baudoche, par Maurice Barrès. Ceci est l'histoire d'une jeune fille de Metz racontée « avec les mots les plus unis et sans aucun artifice ». Ce pourrait être même l'histoire de toutes les jeunes filles françaises, car il n'est pas absolument nécessaire d'être née dans les bastions de l'Est pour ne pas vouloir d'un mari prussien. En écrivant ce livre, Maurice Barrès n'a rien sacrifié au besoin de pittoresque, à la soif de grand héroïsme qui tourmente les peuples battus et mécontents. Il n'y a là ni situation pathétique, ni gestes de colères théâtrales. Il s'agit de petites gens, de petites existences bien terre à terre et justement si proches de la terre natale qu'elles y ont des racines profondes, malgré leur discrète floraison, leur surface à peine colorée des rougeurs de l'émotion patriotique. J'aime et j'ad-

mire cette manière élégante de se servir d'une épée, nouvellement acquise. L'enthousiasme de frapper est, au fond, une manifestation vulgaire. Mieux vaut graver, de la pointe, ce récit modeste sur le bois de l'autel de la revanche. Il y a toujours plus de courage à se baisser jusqu'aux humbles qu'à lever d'inutiles étendards. Très habilement l'auteur de *Colette Baudoche* nous montre, si je puis ainsi dire, l'intimité de la défaite, ses dessous. Le sang ne coule plus et les tombes refermées ont pris cet aspect administratif qu'ont tous les grands cimetières bien entretenus. On est maintenant si loin des dernières convulsions! Mais il suffit d'un chant murmuré, d'un cri d'enfant poussé par étourderie pour que, subitement, des cadavres s'aperçoivent sous les fleurs fraîches et que certains yeux secs s'illuminent tout à coup du reflet des anciens incendies ou se mouillent au souvenir d'autres larmes. La plus noble illusion que puisse chercher à entretenir de nos jours une âme noble (et je crois que M. Barrès a l'âme noble) est certainement celle du souvenir d'une patrie, étant donné que tout nous porte à croire qu'il n'y aura bientôt plus aucune patrie. Maintenant, qu'on me permette de m'attendrir un peu sur le *vaincu*, ce pauvre docteur Asmus! Il aime vraiment trop la bière et la charcuterie, c'est entendu, mais il aime aussi beaucoup cette Colette Baudoche, personnification très intense de la Française, hélas! trop intense. Je sais ce qui caractérise, au fond, la race française ou la différencie de la race allemande : « On ne crie pas, on mange proprement un délicat fromage de petit cochon au vin blanc », quand on a l'honneur d'être Lorrain, tandis que lorsqu'on est Allemand on doit dévorer entre deux *hoch!* des viandes lourdes, du cochon sans délicatesse. Pourtant je plains de tout mon cœur le docteur Asmus! Il me représente la douce victime d'une sympathique petite coquette et il me demeure plus sympathique encore que Mlle Colette. Voilà un malheureux homme qui s'allège de toute sa grossièreté native, se francise pour plaire, renie sa pédanterie pour s'enquérir de notions fantaisistes sur l'architecture d'un pays dont les palais s'effondrèrent sous le poids de sa colère, qui remercie la vertueuse Gretchen, sa fiancée fidèle, pour offrir sa propre fidélité à une demoiselle Baudoche, et brusquement on l'envoie au diable! Il n'en n'a pas moins payé son terme, ce Prussien, et offert un si joli arbre de Noël à ces dames! Je n'ai pas eu envie de rire, moi, quand il a chanté solennellement tout seul son hymne : « O beau sapin, que tes feuilles sont vertes! » Et je reste de son avis, Colette est moqueuse, elle est surtout héroïque par la raillerie, Mlle La France! Je souhaite à Colette Baudoche un époux qui vaille Asmus, c'est-à-dire... qui oublie de lui flanquer le fouet pour lui apprendre *à réfléchir*. O bonnes petites filles de France ou de Lorraine, avez-vous donc besoin d'aller à la messe pour connaître votre devoir! Si vous n'étiez pas de simples trottins

vous sauriez que la race commande de tuer d'abord, ensuite on prend tout le temps de la réflexion, y compris celui de la prière. Enfin, rendons grâce au talent de l'auteur pour ce qu'il a voulu ses deux personnages égaux en charme. Nous sommes doublement touchés, et cela lui assure deux succès, j'allais presque avouer deux revanches.

Chronique du Cadet de Coutras, par Abel Hermant. En lisant Abel Hermant je crois lire Voltaire, et je m'amuse, car Voltaire m'amuse comme Guignol. Le cadet de Coutras, c'est Candide ; quant à M. Gosseline, nous l'avons tous reconnu : il n'est même pas plus beau que nature à part qu'il est certainement plus... naïf. Nous transposer *Candide* dans la vie moderne, c'est une bonne idée. Le petit Arouet, qui avait une certaine noblesse... d'esprit, ne voyait pas la noblesse d'un bon œil. M. Abel Hermant veut que les Coutras, ducs et pères, soient tous des voleurs d'instinct... ça, c'est un bruit que les israélites ont fait courir pour empêcher les gens de jaser sur leur amour de la spéculation. A notre tour, ne nous frappons pas : le vol est un art, la spéculation un métier. Voler, c'est faire la guerre, puisqu'on risque de devenir prisonnier, mais spéculer, jouer, faire des affaires, s'entremettre, c'est envoyer les autres sur le terrain ; alors... je trouve Coutras junior délicieux. Ce chérubin qui *entôle* sa première maîtresse et a la pudeur de poser son scapulaire avant (ou sa médaille de Lourdes) est un gamin qu'on pourrait former sans Gosseline. Seulement, Gosseline est un moralisateur. Il volerait bien, lui aussi, à la condition qu'il en puisse mettre l'humiliation sur le dos des autres. Mais ça lui ferait perdre sa place, probablement. Je recommande au lecteur socialiste le chapitre sur le travail des tapissiers en général et en particulier chez le petit Coutras. La tirade sur la façon d'aimer ou de ne pas aimer les ouvriers est une merveille d'ironie. Ah ! non, nous n'aimons pas les ouvriers, ni Coutras, ni Gosseline, ni personne, mais, en revanche, le gouvernement les aime trop ! A méditer, vers la fin, la transformation opérée par la vie de caserne dans la bande Coutras et Cie. Ils deviennent de bons citoyens français, ils sont fiers d'être soldats, ne pensent plus qu'à se ruer sur l'ennemi... et ils tombent sous le pavé de Julot l'anarchiste, le meneur de grèves. La chronique du cadet de Coutras peut servir en effet à l'histoire de la société ; elle est, en réduction, toute la vie moderne des très jeunes gens prétendus intellectuels. Prise au pied de la lettre, elle semble d'une moralité douteuse, mais elle est plutôt le résultat d'excès de mots que d'excès de faits. Chaque homme porte un bandit dans son cœur, le tout est de ne pas le laisser s'échapper dans des phrases imprudentes que, par une fausse interprétation de ce qu'on est convenu d'appeler le point d'honneur, on est obligé ensuite de ratifier par les gestes. Abel Hermant sait très bien de quelle façon victorieuse on rattrape le bandit pour en faire un bon Français et il exécute ce tour

de force en très bon français, ma foi, dans le français de Voltaire.

Le Chapelet de corail, par A. Wylm. Idylle de deux amoureux qui ne se rencontrent qu'en rêve. Cela ne paraît pas d'abord très dangereux, mais un médecin ferré sur les sciences psychiques s'en étant mêlé, cela prend des proportions extraordinaires et on en arrive à des réalités impressionnantes. Le mari véritable n'a plus que le simulacre de sa femme, tandis que le fiancé préféré à l'époux imposé par la famille possède indiscutablement l'âme de la jeune victime. Après le médecin, le prêtre intervient et fait annuler le mariage en cour de Rome, car le fameux chapelet de corail ayant été la cause initiale de tout le mal, le pape intervient à son tour pour en revendiquer... la bénédiction miraculeuse. Intéressante lecture que l'on doit recommander aux amateurs d'occultisme religieux.

La Vie intérieure, par René Waltz. Histoire intime de deux jeunes filles qui croient à la puissance de la volonté amoureuse ou mieux à la réalité de leurs pauvres songes de bonheur. La première, la plus exaltée, meurt de sa fièvre et de toutes les désillusions; la seconde se marie raisonnablement et s'aperçoit très tard qu'elle aurait eu la joie de vaincre si elle avait osé persévérer dans les idées de sa sœur, mais la vie, le temps usent les forces du premier enthousiasme. On finit par découvrir une sorte de quiétude à ne plus rêver rien que de normalement possible. Cette quiétude est-elle de la lâcheté devant la lutte ou la somme de bonheur promise aux gens raisonnables? On peut l'entendre des deux façons. Ce roman est rempli de jolis détails sur l'intimité des jeunes filles de province.

Sœurette, par Paul Lacour. Les hommes de lettres sont privilégiés. Ils ont le droit de s'offrir toutes les aventures sous le spécieux prétexte de l'étude de mœurs. Le héros de ce roman en abuse. Il a déjà une charmante maîtresse, il courtise une actrice russe (car il est à remarquer que les actrices parisiennes sont généralement russes!) et il se garde pour la bonne bouche conjugale une jeune personne, la *sœurette* de Mme Stenay. Malheureusement, l'actrice slave ne marche pas, malgré son parisianisme, elle arrête même, dès la première, le succès certain de la pièce, et sœurette préfère demeurer la confidente de son amie à jouer un plus grand rôle. Espérons que notre homme de lettres se consolera en se racontant sa propre histoire, tout en en bénéficiant chez son éditeur.

Le Fruit défendu, par Henri Vignemal. Deux descendants des princes Sabelli, Matteo et Sandro, se disputent une pauvre fille de leur servante héritière de leur fortune, l'un par ambition, l'autre par amour. Le drame se passe à Rome et nous assistons à des scènes de l'existence intime de la ville des papes qui ne manquent pas de piment. Les deux frères, dont l'un est un véritable bandit et l'autre un mystique, en viennent aux mains. Sandro reçoit un coup de revolver

en voulant arracher Giacinta aux mauvais traitements de Matteo, son époux légitime. Il meurt en simulant un suicide pour ne pas déshonorer son frère. Les détails des mœurs italiennes et la mort du pape Léon XIII sont très bien décrits. On sent que l'auteur n'a pas fait que passer dans la ville éternelle avec un guide quelconque.

Hiên le maboul, par Emile Nolly. Un pauvre diable de tirailleur annamite, espèce d'animal sauvage pris à ses forêts et transplanté dans la vie soldatesque, s'éprend d'une petite congaï aussi vicieuse que coquette. Hiên devient de plus en plus maboul, il ne comprend rien à la théorie militaire et oublie les plus élémentaires prescriptions de la théorie amoureuse. Il est d'ailleurs étrange de voir ce sauvage demeurer platonique en présence des attitudes provocantes de la jeune Maij. Il y a le portrait de l'*aïeul*, un officier supérieur, très philosophe, adoré comme un fétiche de ses troupes indigènes, qui est vraiment curieux. Hiên, ayant enfin appris et la théorie militaire et celle l'amour, va se pendre de désespoir, car il en sait trop désormais pour pouvoir vivre sa simple vie animale.

Les Musulmanes, par Charles Géniaux. Ah ! les jeunes turques ! Comme elles sont ridicules ! Mais quel mauvais esprit anime donc ces pays de l'antique paresse féminine où il devait faire si bon à l'ombre du harem, tandis que les hommes travaillaient ou trafiquaient au grand soleil ? Pourquoi ces singeries européennes? Est-ce que des modes et des accents changés peuvent changer l'âme, le cerveau des créatures depuis tant de siècles asservies? Et faut-il prétendre à l'asservissement quand les esclaves n'ont pas encore senti peser sur elles les lourdes chaînes des responsabilités morales ! Je ne peux pas plaindre ces musulmanes parce qu'elles sont victimes de leurs coutumes, pas plus qu'elles ne sauraient me plaindre de demeurer moi-même sous le joug du travail. Le récit de leurs cérémonies nuptiales ne me paraît pas sinistre. En France, une jeune fille bien élevée ne s'effarouche pas d'épouser un inconnu trois mois après l'avoir rencontré au bal... et, toutes proportions gardées, c'est la même chose : on épouse toujours l'inconnu puisqu'il est défendu de le connaître au sens biblique du mot ! Maintenant, je félicite l'auteur pour sa patiente enquête au pays des confitures de roses ; elle est remplie de détails savoureux et c'est avec plaisir qu'on en respire le parfum compliqué de musc, de poivre rouge, quelquefois même de fleur d'oranger.

Mariages nouveaux, par Claude Reni. Ça me fait l'effet d'être des unions libres, ces mariages-là. On se raconte des choses sociales pour en arriver à se proposer des choses sentimentales, et ça devient moins sérieux, heureusement pour le lecteur. C'est plein de bonnes intentions, mais ça manque de bases familiales. Si on s'intéresse tant aux pouponnières et aux institutions maternelles visant les

pauvres petits bâtards de la société, est-il bien urgent d'en fabriquer de nouveaux? Maintenant l'union libre ne produit sans doute que des directeurs de consciences, des philosophes mâles ou femelles, et ce monde-là, tout occupé du bien des voisins, n'a jamais d'intérieur. Alors c'est au mieux.

La Terre qui ressuscite, par Jean Delhys. La Corse, comme la France, serait-elle donc infestée de mauvaise fièvre politique? Les paysans se sauvent vers les grands centres, les agriculteurs renoncent à labourer un sol d'ailleurs ingrat, et le fameux *maquis* recèle des bandits de plus en plus dangereux parce qu'eux aussi deviennent des agents politiques. Cela n'empêche pas de courageux citoyens de s'unir en vue d'une prochaine résurrection de leur terre natale, parce que l'amour ne doute jamais de rien.

Les Nostalgiques, par René Milan. Contes et récits exotiques d'une saveur un peu âpre et d'un style tourmenté qui ne manque pas de charme. *Une nuit excessive*, passée sous le toit d'un illustre Chinois, me semble un bien prodigieux cauchemar, mais très français comme genre de paroxysme.

Fleurs de pommiers, par Ulric de Pontavice. Tressées, assouplies par des mains de femmes, ces branches fleuries, encore toutes noires comme d'un sang séché, ont aussi la grâce de leurs corolles à peine rougies, tels des fronts pâles de vierges, mais il y a sous leur ombre des sorcières et de nobles chevaliers!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Les Hommes et les Idées : La Pensée de Maurice Barrès, par Henri Massis. Avec un portrait et un autographe, 1 vol. in-16, 0.75, « Mercure de France ». — Eugène Fromentin : *Lettres de jeunesse. Biographie et Notes* par Pierre Blanchon. Avec un portrait, 1 vol. in-18, 3 fr., Plon. — J.-A. Coulangheon : *Lettres de jeunesse. Études littéraires et sociales* (1892-1900), 1 vol. in-18, 3 fr., Henry Paulin. — *Autour d'un pot-bouille idéaliste. Un homme méconnu du Wurtemberg*. Correspondance inédite, publiée avec un commentaire et des planches, par Frédéric Rossel, 1 vol. in-8, Champion. — René Doumic : *Études sur la Littérature française*. Sixième série, 1 vol. in-18, 3.50, Perrin.

La Pensée de Maurice Barrès. Dans ce petit volume de la collection *les Hommes et les Idées*, M. Henri Massis explique et justifie les diverses attitudes de Maurice Barrès et nous prouve que, chez lui, le politique ne peut être disjoint de l'écrivain. Dans l'action comme dans la culture des idées, ce que recherche M. Barrès, c'est la vie et le plaisir de se sentir vivre. Il ne dédaigne aucune des curiosités qui s'offrent à lui. A ce sujet, M. Massis énonce cet axiome : Celui qui n'agit pas ne pense pas. Le contraire serait tout aussi vrai, et davantage sans doute : Celui qui agit ne pense pas. Quelquefois, il pense après. On dirait, en effet, que Maurice Barrès n'agit que

pour recueillir des idées, des images, des sensations, des émotions. Le plaisir n'est pas dans l'acte, mais dans l'analyse de cet acte. Il faut agir pour sentir, et sentir pour s'analyser. Il y a là une volonté d'action très peu spontanée : c'est comme une cure physique, une gymnastique fortifiante. Alors, l'analyste, qui demeure le moi principal, contrôle le fonctionnement de l'homme d'action, note ses exaltations. Mais « la sensibilité se tue qui ne s'exerce que sur elle-même », et le philosophe du moi cherche quelque chose qui lui soit plus cher que lui-même. Oh! pouvoir se perdre en quelqu'un, en quelque chose! Illusion : ce besoin de s'égarer, n'est que le besoin de propager son moi. Cette réclusion en soi-même provoquait une maladie de la personnalité. « Barrès, écrit M. Massis, éprouve le néant du moi jusqu'à en prendre le sens social » ; il ne veut plus se considérer que comme l'aboutissant de ses morts. On continue la pensée, la volonté obscure d'une race. Quel repos; c'est presque l'impersonnalité; on n'est plus responsable : nos gestes sont commandés par des gestes antérieurs, et c'est notre inconscient qui nous dirige. Mais, comme l'écrit Barrès lui-même, il ne faut pas être dupe de ses propres inventions, et « profondément une âme n'a pas d'autre fin qu'elle-même ». Cette théorie traditionnaliste confirme le culte du moi, puisqu'elle vivifie la sensibilité du philosophe. M. Barrès sait bien qu'il formule en système le résultat de ses propres expériences, on pourrait dire de ses propres émotions : sa philosophie est basée sur le sentiment, sur sa sensibilité : « L'émotivité, dit-il, c'est la grande qualité humaine. Seules nous mènent les vérités qui nous font pleurer. » L'intelligence, dit-il encore, « quelle petite chose à la surface de nous-mêmes ! » M. Massis, qui cite cette phrase, écrit en note :

Il serait intéressant de rapprocher ses vues de celles de M. Bergson et des pragmatistes contemporains. Pour eux aussi, le sentiment, l'instinct sont donnés antérieurement à l'intelligence et se développent d'après les lois d'une logique indépendante. « L'intelligence, dit Bergson, n'est que la projection nécessairement plane d'une réalité qui a relief et profondeur. »

Ces classifications me font sourire. Quelles sont donc ces entités dont on nous parle, l'intelligence, l'instinct, le sentiment? Par quelle opération chimique est-on enfin parvenu à les dissocier? Peut-on concevoir l'intelligence sans la sensibilité et la sensibilité sans l'intelligence ?

Poursuivant l'analyse de la pensée barrésienne avec une grande compréhension de son héros, M. Massis conclut que la morale de Maurice Barrès peut se résumer dans la maxime des Alexandrins : « Que chacun sculpte sa propre statue. » Etre soi, dit-il, « c'est le premier point pour s'harmoniser dans l'effort de tous les hommes ». Ainsi le culte du moi devient une philosophie sociale et l'œuvre de Barrès se trouve harmonisée.

§

Ces Lettres de jeunesse d'Eugène Fromentin nous font assister à la lente formation d'une belle intelligence et d'un beau talent. Nous le voyons, dès son enfance, lutter contre son entourage, qui ne le comprend pas. Sa sensibilité se replie sur elle-même; il devient taciturne et personne ne se doute des rêves qu'il fait devant la nature, qu'il aime, et de ce que lui révèle la lecture des poètes et des philosophes. Cette solitude développe en lui ce « don cruel d'assister à sa vie comme à un spectacle donné par un autre ». Il se met à aimer, à la façon de Werther, une jeune femme, la Madeleine de *Dominique*, qui semble ne l'avoir guère compris, elle non plus. Mais cet amour lui fut un motif de s'étudier et de cultiver ses sentiments. Et vraiment, cette jeune femme, presque inconsciente de l'amour qu'elle provoquait, fut, pour Fromentin, la seule pensée vivante de sa jeunesse. Lorsqu'elle mourut, à vingt sept ans, il lui sembla que c'était toute sa jeunesse qui disparaissait avec elle, et il a écrit, sur cette affection qui le quittait des pages sincèrement émues. Cette mort produisit en lui, écrit le commentateur de ces lettres, M. Pierre Blanchon, « un ébranlement de la sensibilité qui se propagera d'année en année pour aboutir à *Dominique*. » C'est autour de cet être disparu qu'il concentre sa vie. Il écrit à son ami Paul Bataillard :

Une passion vraie, quoique superficielle en apparence, quand elle date de loin, a par cela même des racines profondes et des liaisons insaisissables avec tous les faits survenus depuis son origine. Elle touche à tout, tient à tout, ne souffre aucune atteinte qui n'atteigne aussi tout le reste; elle est le lien de nos souvenirs, elle embrasse, résume et reproduit, dans ses proportions variables, toutes nos existences contemporaines. Elle en est la formule, la trame, imperceptible souvent, mais réelle.

L'événement qui la détermine, celui qui la déclare, celui qui la conclut (quel qu'il soit, prospère ou fatal) en nous concentrant tout entier sur un point, en y attachant tout : passé, présent, avenir, nous donnent pour un instant la plénitude, la possession et la jouissance de nous-mêmes.

Cette analyse psychologique est curieuse, qui nous donne la passion comme le lien de tous nos états d'être et la concentration de notre personnalité. C'est par la passion (ici passion signifie affection perpétuée) que l'on arrive à se posséder soi-même, et à ne jamais se perdre de vue.

Peu à peu, Fromentin, qui cherche sa voie, se découvre l'irrésistible vocation d'être peintre. Il abandonne ses essais poétiques et ses travaux littéraires, pour se donner tout entier à la peinture. Enfin, l'Orient lui est révélé : « C'est beau, c'est beau ! écrit-il de Blidah. Tout est beau, même la misère, même la boue des sandales... mon Dieu, si cela me faisait peintre ! » Il se rend compte que l'Orient

reste encore à « faire » ; il le fera : « Le vrai peuple arabe, en haillons et plein de vermine, avec ses ânes misérables et teigneux, ses chameaux en guenilles passant, noirs et rongés par le soleil, devant ces horizons splendides, cette grandeur dans les attitudes, cette beauté antique dans les plis de tous ces haillons, voilà ce que nous ne connaissons pas. » C'est déjà un tableau. Il faut admirer la patience avec laquelle il s'initie aux mœurs, à l'esprit de ce pays, dont il étudie la langue pour le mieux comprendre. Malgré beaucoup d'ennuis, malgré l'inaction causée par la saison des pluies, il ne se décourage pas, il amasse des croquis et des impressions que le littérateur utilisera après le peintre. Le volume se clot sur les premiers grands succès de l'artiste, mais, jusqu'à ce moment, Fromentin, comme tous les hommes de valeur, a douté de son talent. Et à l'admiration de son ami Armand du Mesnil, il répond : « J'ai peur pourtant, j'ai peur, tant ils (ses parents) m'ont appris que je suis infirme, tant on m'a répeté que tout cela n'était rien, j'ai peur que tu ne t'abuses ». Mais l'année suivante, 1849, sa belle exposition lui vaut une deuxième médaille, qui consacre définitivement son talent.

§

Voici encore un recueil de lettres : **Lettres de jeunesse**, de J.-A. Coulangheon, le délicat romancier de *l'Inversion sentimentale. Etudes littéraires et sociales*, indique le sous-titre. Coulangheon y traite en effet des questions sociales et littéraires, avec l'enthousiasme de la jeunesse, mais ces lettres sont surtout des expansions d'amitié. On y trouvera encore des opinions sur la littérature contemporaine, sur quelques poètes. Lui-même fait des vers qui ressemblent à du Samain, et qui ont tout de même leur sincérité de sentiment :

Ah! ce rêve d'aimer pour la vie une seule...

Déjà atteint du mal qui doit l'emporter, il sent pourtant le bonheur de vivre. Sa vie serait très heureuse, si une présence féminine l'emplissait. Il aime la vie et la volupté, et celui qui va mourir se fait de l'existence une conception belle et juste. C'est émotionnant de lire, sous la plume de ce moribond, des phrases comme celle-ci : « J'aime la vie, je préfère aux jouissances abstraites celles de l'amour, parce qu'elles troublent le plus profond, le plus sensible de moi-même..... »

Mais voici une lettre déjà d'outre-tombe, vraiment belle dans sa résignation stoïque : « J'ai un peu d'amertume en songeant à la foi que j'avais mise en moi pour l'avenir, et beaucoup de tristesse en songeant à ce que j'aime. C'est tout. Je tâcherai d'avoir du courage jusqu'au bout... Que la vie te soit douce... et sache que je t'aurai profondément aimé... »

Il travaille cependant, le succès vient, et il meurt.

§

Dans ce volume, **Voltaire créancier du Würtemberg**, M. Rossel publie toute une correspondance inédite de Voltaire, retrouvée dans ses papiers de famille, concernant les relations du philosophe avec un de ses débiteurs, le duc Charles-Eugène de Würtemberg. Au bout de vingt-cinq ans, le duc se trouva avoir reçu plus de 620.000 livres de Voltaire. Et M. Rossel, qui a fait le total des rentes viagères qui rentrèrent à Voltaire pendant ces vingt-cinq ans, relève le chiffre de 1.300.000 livres, « non compris l'intérêt des prêts ordinaires ». Mais que de lettres le philosophe dut écrire au duc et à ses trésoriers pour obtenir le payement de ses rentes ! Il fait valoir son grand âge, sa débilité pour apitoyer Son Altesse Sérénissime. Qu'on continue à me payer sur mes lettres et quittances, écrit-il, on « n'aura pas longtemps cette peine ». Je suis sûr, écrit-il encore au duc, « que vous ne laisserez pas languir dans l'indigence un vieillard de soixante et quatorze ans, accablé de maladie, qui a mis entre vos mains toute sa fortune et qui n'a que peu de mois à jouir d'une pension alimentaire ». Mais si Voltaire réclame avec insistance ses arriérés d'intérêt et ses rentes, il faut dire que ce n'était pas par avarice, et nul ne sut mieux que lui dépenser intelligemment la fortune qu'il amassa. M. Rossel nous dit de quelle façon il créa Ferney, et son village, « première cité ouvrière qui ait été conçue en Europe », faisant ainsi sa fortune, celle des siens et celle de ses vassaux. Ce beau volume s'orne de quelques planches, dont un autographe de Voltaire, de Voltaire financier.

§

Que dire de cet honnête recueil d'articles que nous donne M. René Doumic, sous ce titre vague : **Etudes sur la littérature française**. Ce sont des comptes-rendus, faits très consciencieusement, des ouvrages les plus importants de ces dernières années. On n'y trouvera aucune idée subversive ; mais c'est cette sagesse même qui fait la qualité de cette critique.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

P.-N. Roinard : *Les Miroirs*, moralité lyrique en 5 phases, 8 stades, 7 gloses et en vers ; éditions de La Phalange, 8 fr — P. Borteau-Loti : *Sauvette*, p. en 5 a., avec une préface de G. Polti ; Daragon, 2 fr. 50. — Alfred Mortier : *La Légende du Doute*, p. en 2 a. ; Mercure de France, 1 fr. — Alexandre Arnoux : *La Mort de Pan*, p. en 2 a. et v. ; Fasquelle, 2 fr. — Léon Dèvy et Guillot de Saix : *L'Arc et le Fouet*, com. judiciaire en 1 a. ; l'Echo Dramatique, 0 fr. 30. — René Lorda : *Amoureux de la Lune*, com. en 1 a. en v. ; même éd. — Edmond Martin : *Madame Tartufe*, c. en 1 a. en v. ; même éd. — Maurice Pottecher : *Molière et sa femme*,

com. en 1 a. en v. ; Stock. 1 fr. 50. — F. Polidec : *La Maison de Molière et des grands classiques* ; A. Colin, 1 fr. 50. — Le Loup : *L'Acteur*, com. en 5 a. en v. ; s. l. ni d. — Nancy Vernet : *Dix ans de coulisses* ; F. R. de Rudeval, 3 fr. 50. — Memento.

« L'*Adultère*, que justement, à cause de sa banalité, j'ai préféré », nous déclare avec une fierté tranquille M. Boinard en nous offrant ses **Mircirs** sans aucun souci du prix de 10.000 fr. institué par Edmond Picard pour récompenser la meilleure pièce écrite sur tout autre sujet, — l'Adultère semble bien, des situations dramatiques, la plus rebattue, la plus éculée.

Et pourtant — amusante étroitesse ! — nos milliers de moechiologues n'ont guère su d'ordinaire, entre les trois angles que forme son sacro-saint triangle, étudier attentivement que deux : les époux. Très rarement on a considéré l'Autre comme le vrai centre du drame. Or c'est lui qu'interpelle *exclusivement* le Décalogue (« Tu ne désireras pas la femme de ton prochain... »), fondant aussitôt après, d'ailleurs, le lubrique péché en celui, plus général, de l'Envie : (« ni son valet, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne... »)

Oui, l'Envie ! voilà la vraie origine de l'adultère : aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il florisse chez nous, cette terre de nivellement devant nécessairement engendrer un peuple de cocus.

Les Français voient jaune, disent les peintres étrangers.

A la luxure, à l'envie, la *Somme* va nous permettre d'ajouter, dernier élément de l'adultère, la Lâcheté : « Aucune espèce, dit-elle, de luxure ou de gourmandise ou de vice *contraire à la force d'âme* n'est aussi directement contraire à l'amour du prochain », et, du même coup, elle nous fournit, comme on voit, la racine de ces trois jolis péchés dans l'Absence de Charité.

Tels s'analysent en effet Paris, Egisthe — et Kéristar.

En vain son prince Tchéilam l'a-t-il tiré du peuple : le favori ne sait que les haïr l'un et l'autre, et il propose au premier un ingénieux et nouvel instrument de supplice, de règne. Il est passé de l'autre côté de la barricade !... Déçu par l'amitié, Tchéilam essaie de réaliser son rêve dans l'amour ; mais la femme, mais Daïmoura ne saura que feindre de le comprendre, s'illusionnant d'ailleurs elle-même en cette éternelle comédie. Il faut que Tchéilam soit puni du crime de régner : et Kéristar, d'abord jaloux de l'influence conquise par Daïmoura, et celle-ci d'abord inquiétée par la présence du confident, tomberont aux bras l'un de l'autre. Seulement, comme Kéristar est un lâche, vainement Daïmoura va l'inciter à l'usurpation et à l'assassinat. Dans le délire de sa douleur, qui le fit s'offrir un instant à leurs coups, Tchéilam voue au supplice inventé par Kéristar les deux parents de l'infidèle, outre celle-ci et son complice attachés devant l'instrument de torture, en posture canine.

Les fantômes de ses victimes l'entourent... mais, ô merveille inattendue ! c'est le pardon qu'elles lui apportent, et, dans celui de Daïmoura, enfin éclairée et contrite, il reconnaît qu'elle était sa Conscience, dépose le Sceptre maudit (cette éternelle contre-conscience, cette parodie étatiste de la seule autorité) et marche vers la solitude, — vers la Réconciliation :

voici la terre
De toutes parts se fleurir
D'âmes qui clament, tel qu'en immense prière,
Leur immémorial et généreux désir
De franc-vivre ! Voici jaillir, voici vagir,
Des secousses de sa génitrice misère,
Le Renouveau de paix si nécessaire
A ce monde qui n'en peut plus de se haïr !

Sauf le grand Verhaeren, personne n'a chanté d'une voix aussi puissante le vers libre : et l'on reconnaît en M. Roinard un Normand de la grande race, — j'entends celle des poètes et des prosateurs dont la large période roule pêle-mêle, avec les termes les plus abstraits, soudain promus à la vie, les paillettes, par milliers, de mots rares et pleins, — depuis la *Chanson de Roland*, à travers Corneille, jusqu'à Flaubert ! Rien d'étriqué ni de mesquin, rien du puriste du Mesnil, professeur de... normand, si drôlement introduit par Boursault dans son *Mercure ;* M. Roinard a l'oreille juste pour ce que justes les battements du cœur : « Jamais je ne risquerai l'apocope en vers parce que j'estime, avec Robert de Souza contre Remy de Gourmont, que la langue française est intuitivement accentuable et que toutes les syllabes muettes se prononcent dans le vers, qui demeure, malgré les barbares, une langue d'excellence. »

Dans cette œuvre aux majestueuses proportions — si admirablement présentée par des imprimeurs artistes, — tout a été calculé pour l'harmonieux effet à la scène : projections lumineuses sur les vêtements, sur le décor, et nuancées selon l'état d'âme à provoquer, musique d'accompagnement (qui nous rendra les chères sourdines des mélos d'antan ?), parfum à respirer, fleur et pierrerie à tenir en main à l'instar des Persans, et fruit à savourer ! Même sans cette symphonie des sensations, le Drame se dresse hautain, original et d'émouvante beauté, à la façon de ces temples anciens d'où les éclatantes couleurs se sont effacées. Mais que serait une représentation complète selon les indications du poète !...

Non plus que Kéristar, Robert Délier n'est centre de drame. Eugène Vertaine, tout comme le prince Tchéilam, a tenté d'élever jusqu'au niveau de son idéal l'âme ingrate de Lucie : maîtresse fidèle, elle trahira son mari, par une évolution psychologique fort bien notée. Toutefois Eugène trouvera sa « conscience » et son égale dans

Aline, **Sœurette** de Lucie et, pour lui, Electre au petit pied.

M. Borteau-Loti nous a montré la jalousie et ses désespoirs sans le drame. Voici, au contraire, le drame sans motifs qu'imaginaires avec **la Logique du Doute** de M. Mortier : dans une nuit de noces singulièrement tragique, l'époux met à mort la jeune épousée, afin de ne la connaître oncques menteuse.

C'est l'amant qu'on égorge dans **la Mort de Pan** — et un fier amant, tudieu ! Il semble que, depuis la publication en langue française du *Satyros* gœthien, nous assistions à une renaissance du Drame Satyrique, quoiqu'à vrai dire M. Arnoux n'en ait pas saisi la portée : de là cette idée d'incarner dans le Chèvre-pieds la Grèce classique et le faire parler avec mépris de la crasse chrétienne. Outre que l'expression, chère à nos socialos si... parfumés, dénote toujours une ignorance comique de notre blanc Moyen-Age où chaque rue avait son établissement de bains, Pan idéalisait précisément pour les Hellènes, en face de leurs nobles Olympiens primitifs, le rustre (*plus récent*, selon eux), puant l'ail et le bouc, et vivant dans l'ordure, non point sans saveur, du reste.

Urbain la Flèche, brave collignon, a de la chose un sentiment obscur quand il se révolte à la pensée qu'on le traite de satyre pour avoir, en son propre fiacre, sur le coup de minuit, servi l'amour à une midinette : **l'Arc et le Fouet !**

Si, par exception, cette pièce de MM. Devy et de Saix ne repose pas sur l'adultère, nous y rentrons avec le Pierrot de M. Lorda, à peine plus fade que beaucoup d'autres et platoniquement **Amoureux de la Lune**, ainsi qu'avec **Madame Tartufe** auprès de laquelle un barbon de mari introduit lui-même l'amant désiré, — nous conte M. Martin.

Il ne s'agit plus seulement d'un titre emprunté au grand Rieur : **Molière et sa femme** viennent se déchirer devant nous, lutte atroce entre la cruelle coquetterie et la jalousie la plus douloureuse. Mais qui ne connaît déjà, presque par cœur, la belle pièce de M. Pottecher ? Elle illustre, — un tantinet en noir, — telle page du volume consacré par M. Loliée à **La Maison de Molière. Et des grands classiques**, ajoute le titre avec un peu d'exagération peut-être, si l'on songe que Corneille et Racine se rattachent à l'Hôtel de Bourgogne. Il est vrai qu'un des 5 chapitres de l'ouvrage est pour le seul Voltaire ! Evidemment M. Loliée reste une des dernières victimes du *bluff* par lequel celui-ci se fit prendre de deux générations pour un grand tragique, et inaugura la déconsidération de la gloire littéraire.

L'Auteur ne vole plus vers elle : il s'y avance en rampant, et le plus souvent dans la boue. Celui que nous peint la mystérieuse plaquette en vers signée « Le Loup » n'a pas su que sa maîtresse s'était

prostituée afin qu'il atteignît le plateau : néanmoins, le pardon qu'il lui accorde, la faute une fois avouée — et le bénéfice gardé, — fera froncer les narines aux moins délicats. Pièce amusante, tout de même, que celle où le décor a beau changer, invariablement — chez l'Actrice, au Théâtre-Français, rue de Valois — la porte du fond en s'ouvrant laisse voir un dodo vers quoi ceux-ci celle-là poussent d'une ardeur inlassable et faunesque. Sacré M. Claretie, va! Sacré M. Dujardin-Beaumetz!

Pardon... j'aperçois une note où M. « Le Loup » nous prévient qu'il n'entendit pas faire de personnalités. Tant pis.

Mlle Nancy Vernet pose, elle, carrément les pieds dans le plat (**Dix ans de coulisses**). Elle désigne clairement le directeur fameux qui voulut s'imposer à elle comme... proxénète. Elle nous rapporte de quels propos la harcelait sur les planches M. Antoine (dont elle signale, heureusement, ailleurs, la conduite loyale en une affaire d'argent) : — « Ramollie!... Ramollie n'est rien, chère Madame, c'est idiote, que je devrais dire... mais oui : idiote, morphinomane, éthéromane, coloniale!... ce qui résume tout! » Notez que la vaillante femme, pour nourrir les siens, venait d'accomplir une tournée aussi audacieuse que périlleuse dans Madagascar (avant la conquête) : un jour, afin d'avoir du pain, il lui fallut réciter des vers au milieu d'une cage de lions ! Elle nous conte ces travaux et ces jours avec une verte humeur et une souplesse comme élastique, qui rappellent souvent le bon Dumas. Elle ose tout dire : jusqu'à l'atroce cimetière des suicidés de Monaco — dont jamais les journaux ne parlent (devinez pourquoi).

Memento. — Dans la plaidoirie de Me José Théry (*Théâtre et Cinématographe*), on trouvera les plus utiles définitions juridiques du plagiat et de la contrefaçon : on y trouvera aussi non seulement le savoir et l'adresse d'un grand avocat, mais le style d'un grand lettré — d'un orateur attique. — Chacun sait le succès de *Comœdia* en dépit des oiseaux de mauvais augure : le malicieux M. de Pawlowski s'amusa, pour prévenir ses émules, à s'inventer lui-même une concurrence, *Tragœdia*. Il n'en est pas moins né un périodique, *Dramatica*, sans préjudice des anciens : *Echo Dramatique*, *Evolution Dramatique*, *Monde Artiste*, etc. : malgré tout cela, pas même une apparence de rénovation dramatique ni de dramaturgie inédite. Et toutes ces faillites directoriales ! N'est-ce pas risible ?

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

F. Tastevin : *Histoire de la Colonie française de Moscou*, Champion, 3.5o. — Emile Lafont : *La Politique religieuse de la Révolution française*, J. Rousset, 3.5o. — G. Bonet-Maury : *La Liberté de conscience en France, 1598-1905*, Alcan, 5 fr.— A. Debidour : *L'Eglise catholique et l'Etat sous la troisième République*, t. II, Alcan, 10 fr.

Histoire de la Colonie française de Moscou, par

F. Tastevin. — L'origine de la colonie française de Moscou remonte à 1763, date de l'oukase de Catherine II, relatif aux étrangers. On sait que cette impératrice, continuant l'œuvre civilisatrice de Pierre le Grand, attirait les Français en Russie : de là, en partie, la « réclame » qu'elle faisait faire en sa faveur par les philosophes. Cet oukase réglait dans des conditions avantageuses la situation des émigrés. Un traité de commerce, en 1786, vint compléter ces premières dispositions. La plupart des Français s'établirent dans les deux capitales, Saint-Petersbourg et Moscou. Nombre de Francs-Comtois furent aussi attirés par l'espoir de trouver aide et protection auprès de la femme du grand-duc Paul, laquelle avait été élevée à Montbéliard. Notre pays exporta de la sorte des précepteurs, des artistes et des commerçants, ces derniers plus fixes colons. Le traité de commerce de 1786 ne produisit pas, sans doute, beaucoup de résultats, fait peu étonnant quand le traité de La Haye lui-même, conclu en 1717 entre Pierre le Grand et le Régent, restait lettre morte. (Ceci a même donné à M. Tastevin l'occasion d'indiquer l'une des causes de cette stérilité de l'alliance, que M. de Guichen a omise dans son ouvrage (1), imputant trop exclusivement ce résultat négatif à la morgue de nos diplomates du XVIIIe siècle : la jalousie de l'Angleterre et son activité à nous supplanter.) Toutefois, ce traité de commerce créa un droit. Il fut en quelque sorte la charte de la colonie française de Moscou, dont M. F. Tastevin a savamment étudié le développement, l'activité commerciale, et montré l'influence. Curieux détails sur les événements de 1812 et le fameux incendie. Pourquoi s'être arrêté à cette date? Il semble que, dans l'état présent des rapports de la France et de la Russie, un exposé plus actuel eût été plus intéressant encore.

La Politique religieuse de la Révolution française, par Emile Lafont, avec une préface de Louis Havet. — Nous avons à revenir encore à l'histoire religieuse en France; obsédante question dont nous voudrions noter, d'après les plus récents ouvrages, le dernier état. Cet ouvrage-ci cependant ne nous y aidera pas beaucoup. Il faut attribuer à la récente loi de séparation, ainsi qu'aux lois qui l'avaient précédée en matière religieuse, des publications de ce genre. Sans cela, le besoin ne s'en ferait pas extrêmement sentir, l'intérêt n'en ayant rien de bien spécial. On n'avait pas attendu les dernières lois pour écrire sur l'histoire religieuse de la Révolution (qui est une histoire absurde). Naguère, nous eûmes l'occasion de mentionner le catalogue où un érudit, M. Paul Lacombe, a groupé les ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris durant cette période : ce catalogue, qui ne donne pas tout, n'a pas moins de 111 pages in-8. On

(1) *Pierre le Grand et le premier traité franco-russe.* Voir *Mercure de France* du 16 août 1908.

n'a pas oublié le grand ouvrage de M. Ludovic Sciout, ni, à un autre point de vue, les importantes études de MM. Edme Champion, de Lanessan, Aulard et Mathiez (1). Il semble donc qu'on pourrait s'interrompre un peu de rédiger des exposés historiques rétrospectifs, et qu'il serait préférable de s'appliquer à écrire l'histoire religieuse contemporaine.

Cependant, un livre comme celui-ci a une utilité : c'est qu'il est un resumé. L'auteur y a condensé une somme considérable de lectures, et sa critique des faits est claire. En six chapitres de son étude sur *la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1794*, M. Edme Champion avait montré comment l'Assemblée constituante avait été amenée, par une erreur néo-gallicane, à promulguer la Constitution civile du clergé. M. Emile Lafont a raisonné avec justesse sur cet exposé. L'on peut admettre que la décision de la Constituante fut une aberration politique. Gallican avec le roi, le clergé ne pouvait l'être avec la Révolution. M. Edme Champion, qui s'évertue à prouver les sentiments tolérants, religieux même, de la Constituante, est amusant. Celle-ci, assemblée révolutionnaire, ne réussit qu'à créer l'ultramontanisme. M. Emile Lafont joint à son étude diverses pièces contemporaines relatives à la Constitution civile, au Culte de la Raison, ainsi qu'à la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1794. Elles sont un sérieux élément d'intérêt.

La Liberté de Conscience en France, par G. Bonet-Maury. — L'auteur de cette étude historique sur la liberté de conscience paraît avoir toutes les qualités requises, nous ne disons même pas de libéralisme (ce qui pourrait ne vouloir rien dire), mais d'incontingence, pour traiter avec indépendance un pareil sujet. Qu'on en juge : il met sur le même rang, pour ce qui est de l'intolérance et de la nocivité politique, la religion d'Etat de Louis XIV, avec sa Révocation de l'Edit de Nantes, et la religion d'Etat de la Révolution, avec sa Constitution civile du clergé. Il finit même par y mettre, — et c'est ici que cela achève de devenir d'une belle incontingence, — « cette idée de l'*unité morale* de la nation qui hante encore l'esprit de certains leaders du parti républicain » (éternel souci despotique, sous une autre forme, de la religion d'Etat) « et qui les a amenés à détruire l'enseignement congréganiste ».

Il est particulièrement à propos de connaître les appréciations de l'auteur, parties d'un sentiment si détaché, sur le chapitre d'histoire religieuse qui s'est écrit en France ces dernières années.

L'exposé des vicissitudes antérieures de la liberté de conscience en France, de Henri IV à Napoléon III, — liberté parfois sauvegardée (Henri IV, Richelieu, — on sait que sa lutte contre le protestantisme

(1) *Mercure de France* du 1er février 1904 et du 15 septembre 1906.

français fut purement politique, — Mazarin, Louis XVI, Louis-Philippe, Empire libéral), plus souvent opprimée (Louis XIV, Louis XV, Constituante, Terreur, Premier Empire, Restauration, Empire autoritaire), — cet exposé, écrit d'après deux séries de témoignages : actes du pouvoir civil d'une part, ouvrages des écrivains, discours à la tribune ou articles de presse d'autre part, a une valeur historique certaine : mais il n'est jamais que rétrospectif, et d'autres études consciencieuses ne manquent pas ici. Ce qui, disons-nous, doit surtout nous intéresser dans ce volume, c'est le chapitre consacré à l'histoire religieuse contemporaine, chapitre ajouté. La réimpression de l'ouvrage de M. Bonet-Maury (la 1re édition est de 1900) tire tout son prix de ce nouveau chapitre.

L'auteur divise l'histoire de la liberté de conscience sous la troisième République (1870-1905) en cinq périodes : la réaction de l'Ordre moral (1871-1878); la trêve de l'Exposition (1877-1879); la lutte pour la direction de l'Ecole (1879-90); la trêve de l'Esprit nouveau (1890-1895); enfin « la troisième bataille » avec son issue, la loi de Séparation (1895-1905). Ayant salué, avec une nuance de regret sympathique, la période de « l'Esprit nouveau », naguère représenté en politique par Eugène Spuller, dans les milieux universitaires et intellectuels par MM. Henry Bérenger, Paul Desjardin, Paul Bourget, Edouard Rod, etc., — esprit qu'on peut considérer comme procédant d'un souci de direction morale, dans les sphères laïques, et d'un souci d'accommodation politique dans les sphères ecclésiastiques, — M. Bonet-Maury rappelle les circonstances qui ont produit la rupture de cet éphémère équilibre, et amené la reprise de la lutte dans des conditions cette fois décisives et avec des résultats extrêmes : loi sur les associations, loi de séparation. Sur la première, l'auteur pense que l'esprit en a été faussé : d'instrument de contrôle, elle est devenue un instrument de proscription. Quant à la loi de séparation, M. Bonet-Maury pourrait bien nous avoir apporté la raison d'un doute que nous avions, quant à nous, sans pouvoir bien nous l'expliquer. Nous avions toujours pensé que cette loi, bonne en principe, avait pourtant quelque chose de révolutionnaire et qui procédait de l'esprit même de la fâcheuse Constitution civile du Clergé. M. Bonet-Maury pense que ce caractère révolutionnaire d'une mesure raisonnable en elle-même tient aux conditions dans lesquelles la loi a été promulguée. La rupture diplomatique avec le Saint-Siège a malheureusement à peu près coïncidé avec la promulgation de la Loi, en sorte que le Concordat, contrat bilatéral, ne fut pas régulièrement dénoncé, et que, — faute dont Bismarck avait su se garder en plein *Kulturkampf*, — le gouvernement français « feignit d'ignorer le Pape, le chef des milliers d'églises au sujet desquelles on allait légiférer. » Resterait à savoir ce qui se serait produit en sup-

posant que l'avis du Saint-Siège eût été officiellement pris, en une dénonciation en règle du Concordat. Mais nous croyons que M. Bonet-Maury a bien indiqué la fatalité révolutionnaire et anti-libérale attachée à cette loi.

L'Eglise catholique et l'Etat sous la troisième République, tome II, par A. Debidour. — Nous avions affaire, en M. Bonet-Maury, à un philosophe libéral, assez détaché des choses de ce monde. Tout autre apparaît l'esprit du volumineux ouvrage dont M. A. Debidour vient de publier la deuxième et dernière partie.

Disons tout de suite que ce livre est l'œuvre considérable d'ensemble où l'on trouvera en son détail l'histoire de la politique religieuse contemporaine. C'est, quant aux développements de l'information, le livre adéquat. Préparé par une *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat de 1789 à 1870*, l'ouvrage, dont une première partie exposait la politique religieuse de la troisième République de 1870 à 1889 (politique signalée surtout, durant cette période, par la lutte sur le terrain de l'enseignement), passe en revue, dans cette dernière partie, les récents et plus importants chapitres de notre histoire religieuse, qui, espacés de 1889 à 1906, s'appellent l'Esprit nouveau, la loi sur les associations et la loi de séparation. Rien de plus complet que ce livre, disons-nous, pour l'exposition des faits. Qui voudra trouver, sur cette période, une narration complète, avec l'indication copieuse des documents contemporains, devra les chercher là. Cent pages de pièces justificatives (parmi lesquelles, bien entendu, tous les textes législatifs) grossissent encore ces ressources documentaires.

Aussi bien, l'historien semble avoir ici écrit surtout *ad narrandum*. M. Debidour est éminemment adhésif. Tout paraît si bien et si à propos au distingué professeur dans cette politique religieuse, qu'il n'y a plus, semble-t-il se dire, qu'à narrer soigneusement toute cette *Iliade* anti-cléricale. Il ne prend personnellement la parole que pour approuver. Il est, disons-nous, essentiellement et uniquement adhésif, — plus même, peut-être, que ne le permet l'objectivité historique. Même cette adhésion sans réserves inspire des saillies à ce grave universitaire; il a, dans son zèle, cet austère contempteur de toute littérature en histoire, des titres de chapitre pittoresques : l'Esprit nouveau, c'est « Tartufe chez Orgon »; et l'on goûtera l'ironique bonne humeur qui se frotte les mains, la Séparation faite, dans cette formule de congé : « Invitus invitam dimisit. » Tel est l'accent de cette histoire.

Rien à dire à cela, d'ailleurs, sinon que cette satisfaction impétueusement adhésive tient un peu trop lieu de discussion. De discussion, de discussion qui donne aux faits leur vraie mesure, vous n'en trou-

verez pas un mot dans ce gros livre. Que la Séparation soit bonne en principe, on peut le penser. Qu'elle se soit malheureusement effectuée dans des conditions révolutionnaires ; que MM. Georges Berry et Gayraud à la Chambre, que MM. Méline et Ponthier de Chamaillard au Sénat aient insisté avec raison (mais c'était bien trop tard) sur la nécessité d'une dénonciation préalable et régulière du Concordat; que cette mesure, si on l'eût adoptée, eût été de bonne politique envers le Saint-Siège, même si celui-ci eût refusé de rien savoir; qu'en agissant autrement l'Etat assumait, en droit, toute la responsabilité de la situation créée, l'exclusive responsabilité de ce qui était, en somme, toute une organisation nouvelle de l'Eglise de France, renouvelant ainsi la faute de la Constituante en sa Constitution civile du Clergé, — ce sont là des points qui méritaient mieux qu'une simple mention des opinions et votes parlementaires à leur sujet ; qui appelaient une discussion approfondie de la part de l'historien. Et faute de ces précautions, sur le chapitre desquelles M. A. Debidour ne s'est pas suffisamment expliqué, il se pourrait que le pronostic suivant, humoristiquement exprimé au Sénat par M. Thézard, se vérifiât bel et bien quelque jour : « Ce sera un divorce (cette séparation), oui, mais un divorce avec cohabitation forcée et plus étroite que jamais. Ce sera un divorce où les deux époux, continuant à vivre côte à côte, auront, seulement, des passions plus vives et de plus libres allures dans leurs querelles. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. Loeb : *Sur les Causes de la mort naturelle*, Archiv f. d. gesam. Physiologie, 1908. — F. Le Dantec : *La Crise du transformisme*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50, Alcan. — Cuénot : *Les Idées nouvelles sur l'origine des espèces par mutation : le Peuplement des places vides dans la nature*. Revue générale des sciences, 15 novembre 1908 et 15 janvier 1909.

De tout temps, l'Homme a été préoccupé des relations de la vie et de la mort. Notre grand physiologiste Claude Bernard a donné une définition de la vie qui est restée célèbre : « La vie, c'est la mort. » Elle est encore adoptée par beaucoup des disciples du Maître ; M. Le Dantec, qui enseigne maintenant la biologie générale à la Sorbonne, l'a vivement et longuement critiquée.

Le double problème de la vie et de la mort devait forcément attirer l'attention de l'illustre biologiste américain Jacques Loeb, qui vient de publier des expériences et des considérations fort intéressantes **sur les Causes de la mort naturelle.**

Pour Charles Sedwigck Minot, l'atrophie sénile qui aboutit à la mort par vieillesse n'est que le terme de la longue série des phénomènes de développement; les causes chimiques de la mort et celles de

la différenciation organique, du développement, seraient identiques ; cette opinion est partagée par la plupart des biologistes.

Or, pour savoir si deux phénomènes chimiques sont identiques ou non, il suffit de chercher s'ils ont ou non le même « coefficient de température ».

Si les idées de Minot étaient vraies, le coefficient de température relatif à la durée de la vie d'un individu devrait être identique à celui de la rapidité de son développement.

Eh bien! Loeb vient de montrer qu'ils sont tellement dissemblables que toute idée d'un rapprochement est inadmissible. Il a opéré avec des larves d'Oursin ; il a abaissé la température de 10° ; tandis que la durée de la vie devenait mille fois plus grande, la rapidité du développement augmentait seulement dans la proportion de 2,86. Avec la Grenouille, les résultats sont les mêmes : 1000 est le coefficient de température dans le premier cas ; 2,86, le coefficient de température dans le second.

Les processus chimiques de la mort ne sont donc pas identiques à ceux du développement. En ce qui concerne la *nature* du processus destructif qui amène la mort, il est impossible de se prononcer à l'heure actuelle. Il est probable que tout œuf renferme certaines substances qui sont spécifiques pour une espèce déterminée; leur décomposition entrainerait les phénomènes du vieillissement et de la mort ; les différences dans la durée de vie de divers organismes tiendraient aux caractères spécifiques différents de ces substances.

§

Le nouveau livre de M. Le Dantec, **la Crise du transformisme**, se termine par un chapitre sur « les deux tendances biologiques », à savoir : celles de Lamarck et de Darwin.

Tandis que Darwin est un vrai naturaliste, Lamarck était, avant tout, physicien. C'est en physicien qu'il s'est posé la question, qui le préoccupait beaucoup : Qu'est-ce que la vie? C'est en physicien qu'il a cherché à y répondre. Pour M. Le Dantec, la vie est dans la « loi d'assimilation fonctionnelle » ; il cherche à montrer que telle devait être également l'opinion de Lamarck ; celui-ci n'a jamais séparé le problème de la vie de celui de l'origine des espèces ; son esprit a été frappé par la continuité de la vie à travers les âges, et il n'a pas tenu compte des interruptions causées par les phénomènes sexuels (au moment de la fécondation, toute assimilation de la matière vivante cesserait) ; il a affirmé que l'habitude est le fait essentiel de la vie, il a donc bien compris que celle-ci est le résultat de deux facteurs, le corps vivant et le milieu ; il a admis l'hérédité des caractères acquis.

Darwin, au contraire, a donné le pas aux phènomènes non vitaux dans l'explication de la formation des espèces, et il a été dépassé dans cette voie par Weismann et les autres néo-darwiniens.

La prédominance des phénomènes de la vie ou celle des phénomènes de la mort, voilà ce qui distinguerait les deux grands systèmes évolutionnistes, d'après M. Le Dantec.

Mais revenons à « la Crise du Transformisme ». M. Le Dantec avait résolu de ne plus écrire de livres, — ce qui aurait été vraiment dommage, car il est toujours fort intéressant à lire, — mais, en présence du succès prodigieux de la théorie des mutations, il a cru de son devoir d'« avertir le public scientifique des dangers d'une théorie qui, prétendant apporter au transformisme une démonstration expérimentale, sape, en réalité, dans ses fondements, cet admirable système philosophique » ; il a donc réuni dans un volume les leçons qu'il a faites pendant les mois de novembre et de décembre 1908, tant à la Sorbonne qu'à l'Université libre de Bruxelles. Il y proclame la nécessité du langage chimique dans l'étude de la vie. Une fois la méthode déductive introduite dans les sciences naturelles, « la Biologie générale pourra s'exposer comme la géométrie; elle pourra se raconter dans le langage du patrimoine héréditaire, comme la géométrie dans le langage algébrique et la chimie dans le langage atomique » ; un résultat semblable serait impossible, si l'on prenait la morphologie comme objet essentiel.

Le Dantec s'efforce de montrer que « la théorie des mutations peut jouer un rôle dans l'explication de la *variété* des formes des êtres actuels », mais qu' « elle ne saurait nous faire comprendre la merveilleuse adaptation fonctionnelle des pièces de leurs mécanismes ». Or, c'est dans l'explication de la genèse du mécanisme des animaux, que gît le principal intérêt philosophique du transformisme.

Si les mutations peuvent expliquer certains *progrès d'ornementation*, elles ne peuvent expliquer aucun *progrès de mécanisme*. Et puis il faudrait s'entendre sur la signification du mot « progrès ».

§

Dans ces derniers temps, en France, on s'est montré bien dur à l'égard de Hugo de Vries ; quoi qu'on puisse penser de ses théories, il me semble qu'on ne peut ne pas le considérer comme un grand biologiste; il a eu d'ailleurs le rare mérite d'appliquer la méthode expérimentale à l'étude des formes.

Actuellement il y a deux catégories de biologistes : ceux qui ne font pas d'expériences et ceux qui en font ; et les premiers n'aiment pas beaucoup les seconds.

Dans la seconde catégorie se place le Professeur Cuénot, de Nancy, qui, après avoir beaucoup observé la nature et expérimenté sur elle, s'est fait des idées originales sur les problèmes de l'évolution.

Récemment M. Cuénot exposait, dans la Revue générale des scien-

ces. **les Idées nouvelles sur l'origine des espèces par mutation.** Il y aurait trois sortes de mutations : 1° la mutation *fixe*, transmissible dans son entier, sans atténuation ; 2° la mutation *oscillante*, qui se transmet avec une valeur variable, et sur laquelle la sélection peut s'exercer ; 3° la mutation *inconstante*, qui ne se transmet qu'à un nombre variable des descendants, et qu'il est impossible de fixer solidement par la sélection. Quant à son origine, « la mutation est, dans son essence, un changement de nature d'un déterminant spécial du plasma germinatif, qui apparaît spontanément comme réponse à une excitation du milieu ambiant ; cette réponse se fait dans un sens quelconque, et il y a (ceci est capital) tout autant de chances pour que la mutation constitue une adaptation, une disharmonie ou un état indifférent par rapport au milieu ».

La question du **Peuplement des places vides dans la nature** est l'occasion, pour M. Cuénot, d'exposer des idées personnelles et toutes nouvelles. Ce savant entend par « place vide dans la nature » un milieu nouveau, susceptible d'être habité, qui se crée en un point donné, par suite de circonstances cosmiques, ou mieux encore qui résulte d'interventions humaines ; voici quelques exemples : une île volcanique qui surgit au sein des mers ; des eaux thermales ; des mares salées provenant des eaux résiduelles de salines ; des galeries de mines ; des conduites d'eau de ville ; des plantes introduites et acclimatées dans un pays différent de leur pays d'origine.

Lorsqu'une place vide est créée dans la Nature actuelle, dit M. Cuénot, elle est peuplée plus ou moins rapidement par les animaux ou les plantes du milieu analogue le plus voisin, mais seulement par les espèces capables de gagner la place vide par leurs moyens de migration, capables de s'habituer à ses conditions spéciales et d'y prospérer : il y a *filtrage* de la faune avoisinante. Cela est tellement net qu'on est autorisé à généraliser : de tout temps, les places vides ont été peuplées par certaines espèces des faunes préexistantes, l'eau saumâtre par des formes côtières marines, l'eau douce par des habitants d'eau saumâtre, les marais par des espèces d'eau douce, la terre humide par des types de marécages, la terre sèche, la mousse et les profondeurs de la terre par des espèces de terre humide, les cavernes par des formes hypogées ou muscicoles, etc. C'est l'évidence même.

D'autre part, lorsqu'on examine les espèces caractéristiques des places vides qui se sont peuplées de nos jours, on constate qu'elles y sont *adaptées*, qu'elles possèdent les organes essentiels adéquats aux conditions particulières du milieu, et précisément à ces conditions par lesquelles le milieu nouveau diffère de celui qu'elles viennent de quitter. Ainsi, les Epinoches des mares salées résistent parfaitement aux changements de concentration, si bien qu'on peut les faire passer subitement de l'eau de mer dans l'eau douce, et *vice-versa*, les faire vivre dans l'eau sucrée à 10 o/o, etc., sans que ces poissons en paraissent affectés ; les habitants des galeries de mines sont souvent aveugles, dépigmentés ; ils prospèrent avec les maigres aliments

des boisages, dans l'humidité continuelle et l'obscurité absolue... Si ces formes n'avaient pas eu ces adaptations, elles n'auraient pas pu peupler les places vides ; ce sont ces adaptations qui leur ont permis de passer à travers les mailles du filtre.

Il en résulte une conséquence capitale : *une adaptation suffisante est nécessairement antérieure à l'installation dans la place vide*, c'est-à-dire qu'elle existe avant d'être absolument nécessaire. Assurément l'Epinoche avait la propriété de résister à l'eau salée et à l'eau sucrée ou glycérinée, avant d'entrer dans les mares de Lorraine ;... le *Lecanium* du Cornouillier possédait en puissance la faculté de prospérer sur le Robinier, la Glycine et le Kaki, avant qu'il fût question d'en introduire en Europe. Ces divers caractères étaient jadis, avant l'occupation des places vides, sans grande utilité ou même sans usage, latents pour ainsi dire.

Puisque, de tout temps, les places vides ont été peuplées par des formes *préalablement adaptées* aux conditions spéciales de celles-ci, il en résulte que *les adaptations suffisantes, nécessaires, n'ont rien à voir ni avec le milieu ni avec l'utilité : il n'y a pas de lien causal entre un milieu et l'adaptation suffisante à ce milieu.*

Ceci est la négation même de la plus grande partie des théories de Lamarck et de Darwin.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

La chaire du Collège de France et le Congrès de l'histoire des Religions d'Oxford. — J. Toutain : *Etudes de mythologie et d'histoire des religions antiques*, Hachette, 3 50 — A. van Gennep : *Religions, mœurs et légendes, essais d'ethnographie et de linguistique*, Société du Mercure de France, 3 50. — G. Foucart : *La Méthode comparative dans l'histoire des religions*, A. Picard, 3.50. — A. Le Roy : *La Religion des Primitifs*, J. Beauchesne, 4 fr. — A. Bros : *La Religion des peuples non civilisés*, P. Lethielleux, 4 fr. — R.-R. Marett. *The threshold of Religion* Methuen, 3 sh. 6. — A. Meyrac : *Légende dorée des Ardennes*, Reims, Michaud. — Memento.

Le Congrès de l'Histoire des Religions à Oxford, en septembre dernier, et la vacance de la **chaire d'histoire des Religions** au Collège de France à partir de juillet ont été la cause de toute une série de publications où plusieurs auteurs ont pris position sur la question de méthode et d'interprétation. Au Congrès, les divers présidents de section avaient été chargés de rapports sur la situation actuelle de leur spécialité. La plupart ont simplement donné une liste, le moins sèche possible, des travaux publiés depuis le Congrès précédent (Bâle, 1904). Quelques-uns, cependant, y ont ajouté des réflexions générales, tels M. S. Hartland, qui s'est rallié définitivement à l'école dynamiste, laquelle admet un stade antérieur à l'animisme, stade où la notion de puissance magico-religieuse est encore confuse et peu dissociée en ses éléments de puissance bonne, puissance maléficiente, puissance individualisée, puissance du prêtre, puissance du magicien, etc.

M. S. Reinach a rompu une lance en faveur de la méthode comparative appliquée aux croyances et aux rites classiques. Notamment il a fait remarquer à nouveau que, même en n'admettant pas dans chaque cas l'origine totémique de telle ou telle divinité, et de telle ou telle série de pratiques, seule l'explication par le totémisme peut rendre compte, en général, de l'allure spéciale de certains faits de thériolâtrie grecque ou latine, alors que les autres théories ne vont pas au delà de la constatation pure et simple des faits à interpréter.

Aussitôt après, M. Toutain s'est fait le champion de la méthode historique pure, mais sans répondre à l'objection fondamentale de M. S. Reinach. Sa communication n'était qu'un fragment d'un article qui a paru en même temps dans *la Revue de l'Histoire des Religions*, sous le titre de *l'Histoire des religions et le totémisme*, article auquel j'ai répondu dans le numéro suivant de la même Revue, *Totémisme et Méthode comparative*. Ce que j'ai reproché surtout à M. Toutain, c'est d'avoir choisi pour les attaquer, parmi les partisans de la méthode comparative, ceux qui avaient utilisé cette méthode d'une manière outrancière ou maladroite (Jevons, Renel, Amelineau, etc.), au lieu de s'en prendre à des savants prudents et plus au courant des faits ethnographiques. M. Toutain a republié cet article dans son recueil **Etudes de Mythologie et d'Histoire des Religions antiques**, pp. 56-80; j'y ai fait allusion dans mes **Religions, mœurs et légendes**, p. 58, et ma réponse étendue paraîtra dans ma 2e série. Les autres chapitres du recueil de M. Toutain, articles parus dans *la Revue de l'Histoire des Religions*, dans *le Dictionnaire de Daremberg et Saglio*, etc., prouvent que M. Toutain est un esprit méticuleux et laborieux, mais qui, dans les travaux de synthèse, manque d'originalité. Ses articles sur la religion en Grèce et à Rome, sur le sacrifice à Rome, sur Prométhée, sur Janus, sur Liber Pater, sur Mithra, sur Saturne Balcaranensis valent surtout comme recueils de faits mais non pour le classement ni pour l'interprétation de ces faits.

Autre acte de candidature : le petit livre de M. Georges Foucart sur **la Méthode comparative dans l'histoire des religions**. L'auteur a pris un moyen terme. Trop intelligent pour ne pas voir que la méthode historique ne peut aller au delà de simples constatations, il admet que l'ethnographie fait comprendre nombre de pratiques complexes de l'antiquité; mais les religions de la Grèce et de Rome étant déjà fort évoluées au moment où les inscriptions et les écrivains nous les font connaître, il pense qu'il convient de prendre pour base une religion ancienne dont on connaisse mieux les formes de début, donc, soit celle de l'Assyro-Babylonie, soit celle de l'Egypte. Egyptologue lui-même, l'auteur prend parti pour une reli-

gion dont, dit-il, on peut suivre l'évolution pendant quelque cinq mille ans. Mais on fera à cette thèse une objection grave, celle-là même qu'on fait à la méthode historique en général. Les religions anciennes ne sont connues que par des documents qu'il s'agit de traduire avec exactitude, et cette traduction est d'autant plus difficile qu'il s'agit de texte religieux, de noms de divinités, de descriptions de rites. Le contrôle dépend du hasard des trouvailles archéologiques, et il ne s'agit pas de grandes lignes d'évolution seulement, mais de petits détails sur lesquels les savants sont loin de s'accorder.

Nous autres, au contraire, quand il y a doute, avons la ressource d'envoyer missions sur missions, enquêteurs sur enquêteurs et de pouvoir appliquer directement des méthodes d'observation et d'expérimentation, qui s'élaborent en Europe à propos des enfants, des malades, des fous, des collectivités normales de toute sorte, aux demi-civilisés les plus arriérés et les plus divers. Si trop souvent le contrôle est encore de nos jours insuffisant, c'est à la fois à la jeunesse de l'ethnographie, à celle de la psychologie et à la difficulté des moyens de communication qu'on doit s'en prendre, mais non à la tendance méthodologique qui nous guide.

M. Foucart, tout comme M. Toutain, n'est pas loin de regarder tous les « sauvages » comme des dégénérés et toutes les religions actuelles comme des déformations d'une religion unique. Ils s'apparentent ainsi aux théologiens, lesquels distinguent avec soin entre la vraie religion révélée (celle de la Bible) et la révélation primitive. Mgr Le Roy, évêque d'Alinda, vient, dans **la Religion des Primitifs**, de présenter cette théorie avec un vrai luxe de raisonnements, mais avec moins de preuves. L'idée est qu'au début Dieu a donné à toute l'humanité une religion que chaque peuple a déformée suivant ses tendances propres. D'où les similitudes entre les diverses religions, la vraie religion ayant été révélée complètement à un seul, le peuple juif. Logiquement, une telle théorie est inattaquable; tout s'y combine fort bien, et elle explique aussi aisément les faits de divergence que les faits de convergence. Aussi le livre de Mgr Le Roy est-il fort intéressant. Le tout, c'est d'admettre le point de départ, que Dieu a arrangé toutes choses au début, laissant ensuite les peuples dévier à leur guise. « Si, en remontant jusqu'à l'origine des religions, écrivait Mgr Le Roy à l'abbé A. Bros (**la Religion des peuples non civilisés**, p. XXIII), je trouve Dieu en conversation avec l'Homme, je m'incline humblement devant Lui, je L'adore et je Le remercie... »

Cependant l'abbé Bros ne semble pas aussi convaincu de la Révélation primitive. Du moins il classe et explique les faits religieux *à peu près* comme l'école anthropologique anglaise et l'école sociologique française. Son livre est intéressant, surtout en ce que l'on y

trouvera dépouillée l'énorme littérature missionnariste, les missionnaires étant, dès qu'il s'agit d'observation non dangereuses pour leur religion personnelle, des guides excellents, précis et sûrs.

Avec le recueil de M. Marett sur **le Seuil de la Religion**, nous rentrons dans le domaine purement scientifique. C'est à M. Marett, professeur à Oxford, que reviendra la gloire d'avoir nettement inauguré toute une direction nouvelle dans l'étude de plusieurs phénomènes magico-religieux. Aussi, d'avoir recueilli en volume ses articles, lui saura-t-on grand gré. Le premier traite de la Religion pré-animiste, c'est-à-dire de ce que je nomme dynamisme. Le deuxième est intitulé : De l'imprécation à la prière ; il inaugure une nouvelle manière de concevoir l'évolution de la prière à partir de ses formes de début. Le 3e : Le tabou est-il une magie négative? fait encore trop, selon moi, du tabou une institution autonome, mais précise en tout cas le sens de deux mots employés le plus souvent à faux. Le quatrième, sur le Concept du Mana, a également une importance terminologique, et le dernier : Une vue sociologique de la religion comparée, montre comment l'école de Durkheim, malgré l'accumulation des raisonnements et des indications bibliographiques, en arrive à déformer les faits pour les faire rentrer de force dans un système où le collectif mènerait l'individuel et lui serait supérieur, et, sous prétexte d'objectivisme, ignore la psychologie, reproche auquel, d'ailleurs, Hubert et Mauss ont répondu dans la *Revue de l'Histoire des Religions*.

§

On devait déjà à M. Meyrac un volume sur les Traditions, légendes et contes des Ardennes et divers autres ouvrages sur la même région. Son recueil actuel, **Légende dorée des Ardennes**, est intéressant, non seulement pour les légendes recueillies, mais aussi pour les parallèles et comparaisons qui les accompagnent, surtout d'après *les Saints successeurs des Dieux*, de Saint-Yves, les travaux de S. Reinach sur les religions des Celtes et des Gallo-Romains, ceux de Sebillot sur le Folk-Lore de France. C'est là un procédé qu'on ne saurait assez recommander aux folk loristes de province, car leurs recherches comparatives leur feront ensuite enquêter à nouveau certains points de détails auxquels ils n'eussent sans cela pas fait attention.

Le **Journal de la Gypsy Lore Society**, t. II, fasc. 1, 2 et 3, contient nombre d'articles intéressants : de M. de l'Hoste Ranking, sur le tarot, avec planches; d'Eug. Pittard, sur l'étude anthropologique des Tsiganes; de H.-Th. Crafton, sur l'ancien costume des Gypsies, ill. ; de Kuno Meyer, sur les langues secrètes de l'Irlande ; etc. On y trouvera en outre un recueil de contes tsiganes du pays de Galles, des notes et enquêtes variées et intéressantes, des discussions

linguistiques, et, en supplément, un Essai de Bibliographie tsigane, par S. F. Black (Bibliothèque municipale de New-York) imprimé sur recto seulement, qu'on peut se faire envoyer sur demande sous condition de le compléter par envoi de fiches.

Memento. — M. H. Cordier a annoncé à l'Académie des Inscriptions, à la séance du 5 mars, que, « faute de place, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro n'a pas pu accepter le don du capitaine Berthon d'une collection d'antiquités rapportées par lui du Pérou, et que cet établissement a dû se contenter de faire un choix des plus belles pièces ». On a eu beau remplacer Hamy par M. Verneau, docteur en médecine, le même système continue, et continuera après la mort du Dr Verneau, d'ailleurs encore jeune. J'ai déjà conseillé à l'un de nos anciens ministres de vendre les collections ethnographiques françaises aux États-Unis et à l'Allemagne; ça rapporterait une trentaine de millions et au moins les objets seraient époussetés, exposés et accessibles aux savants.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Grande Revue : M. Félix Le Dantec, sur la justice en Cour d'Assises. — *La Nouvelle Revue :* Lettres de Gambetta. — Diverses revues : poèmes de MM. Tristan Bernard, René Jacquet, Louis Aymeri. — Memento.

M. Félix Le Dantec, l'éminent biologiste, confie à **la Grande Revue** (25 février) ses *Impressions de Cour d'Assises*. Il y a siégé sur les bancs du jury, — selon les hasards du tirage au sort quotidien, pendant une session. La même obligation, très pénible, m'avait dérangé au début de 1908. J'avais rapporté, de m'y être soumis, un écœurement dont — avec un peu d'art, en philosophe qui sait toute l'amertume de devoir attaquer d'un sourire des calamités que le plus grand héroïsme n'empêchera pas de se renouveler, parce que leur retour dépend de la Loi, — je fis une chronique très violente et concentrée. Averti, j'admire infiniment l'analyse que donne M. Félix Le Dantec des causes d'erreurs qui résultent de la formation du jury et de l'ascendant des magistrats de carrière sur leurs adjoints de fortune.

Les hommes de science sont merveilleusement servis, dans les travaux de cet ordre, par l'habitude de la méthode qu'ils tiennent de leurs études expérimentales. Elle les rapproche d'une enviable sérénité que l'imagination ôte assez vite aux artistes et remplace chez eux par une fièvre capable de brouiller leur vue. Si, d'aventure, le savant s'indigne, alors le point d'exclamation qu'il place à la fin d'une phrase donne à son cri une importance singulière et oblige le lecteur à en tenir plus de compte. Vraiment, M. Le Dantec est indigné par le fonctionnement de la justice, à la Cour qui peut supprimer la vie des accusés traduits devant elle ou les priver de la liberté pour les plus longues périodes de temps.

1° On choisit au hasard les membres du jury.
A cela M. Félix Le Dantec répond :

C'est une erreur très répandue, que celle qui consiste à croire que le tirage au sort donne une moyenne. Cela n'est vrai que lorsque le tirage est effectué un *très grand nombre de fois*. En jouant à rouge ou noir avec un jeu de cartes ordinaire, on constate que, sur un millier de coups, il y a environ 500 coups rouges et 500 coups noirs. Mais jouez seulement douze coups ! vous aurez peut-être 12 rouges, peut-être 12 noirs, peut-être 3 rouges et 9 noirs ! Un tirage unique de 12 coups ne vous donnera pas une moyenne; or, pour juger une affaire criminelle donnée, on ne tire le Jury qu'une seule fois !

Personne ne saurait soutenir que 36 jurés, tirés au sort une fois pour toutes, sur une liste de plusieurs dizaines de milliers, représentent la moyenne du public auquel ils sont empruntés. Comparez la liste des jurés dans deux sessions successives des assises et vous verrez combien ces deux listes diffèrent à tous les points de vue, notamment au point de vue de la proportion des hommes très instruits et des hommes presque illettrés. Il est donc peu probable que les jugements rendus à deux sessions consécutives des assises soient comparables.

Bien plus, ils ne sont même pas comparables au cours des affaires successives d'une même session. Les 36 jurés ne siègent pas tous ; chaque jour, pour chaque affaire, on tire *au sort* 12 d'entre eux, et, de même que les 36 membres du Jury ne représentent pas la moyenne d'un département, de même les 12 membres tirés au sort pour chaque affaire ne représentent pas la moyenne du Jury total.

Ainsi, le Jury, tiré au sort, ne représente pas la moyenne de la conscience publique. Mais, a-t-on dit aussi, le tirage au sort est juste, en ce sens qu'il ne favorise personne. Voilà une singulière conception de la justice !

De tout temps, les hommes ont recouru au tirage au sort, quand ils ont été embarrassés pour agir raisonnablement. Dans la complainte du petit navire,

> On tira-z-à la courte paille
> Pour savoir qui serait mangé.

. . . . . .

Mais je trouve étrange que, dans le tribunal suprême qu'est la Cour d'assises, la *chance* puisse entrer en ligne de compte, dissimulée sous l'appareil majestueux de la plus haute juridiction du pays. Or, je prétends que, *dans beaucoup de cas*, en tirant au sort les 12 jurés appelés à siéger dans une affaire, *le président tire au sort l'acquittement ou la condamnation de l'accusé.*

J'ai le droit d'émettre cette affirmation, quand il s'agit d'une condamnation prononcée à la majorité, et non à l'unanimité. S'il y a unanimité, on peut, avec quelque vraisemblance, penser que l'évidence était suffisante dans l'affaire pour entraîner de la même manière la conviction de l'un quelconque des 36 jurés. Mais toutes les fois que quelques-uns des jurés sont en désaccord avec les autres, j'ai le droit de faire le raisonnement suivant : Sur 36 cartes, j'ai tiré sept rouges et cinq noires ; les rouges signifiant

condamnation, l'accusé est condamné. Je refais le tirage et je trouve quatre rouges et huit noires; avec ce nouveau jury, l'accusé est acquitté.

Les jurés qui ne sont pas tirés au sort pour une affaire ont le droit et même le devoir d'assister aux débats pour se familiariser avec leur rôle terrible de justicier. J'ai donc assisté à certaines affaires dans lesquelles je n'étais pas appelé à voter, et, plusieurs fois, j'ai été surpris par le verdict, parce que j'aurais voté en sens contraire. Je ne dis pas que mon opinion valait mieux que celle des jurés définitifs; je dis seulement que si le hasard avait désigné, pour l'affaire en question, une majorité de gens ayant la même mentalité que moi, le verdict eût été différent.

Est-il une constatation plus douloureuse que celle-là? Au xx^e^ siècle, ce que l'on a trouvé de mieux pour rendre la justice, c'est de tirer au sort l'acquittement ou la condamnation des accusés! Le bon Rabelais examinait jadis avec indulgence le cas du juge Bridoye, « lequel sententiait les procès au sort des dés ». Il est vrai qu'il ne s'agissait pas d'affaires criminelles, et que, pour une affaire plus grave, le même auteur approuve l'aéropage d'Athènes, qui demanda cent ans pour rendre son jugement.

2° *Des influences étrangères aux faits de la cause, qui peuvent agir sur le jury.*

Les jurés appartiennent à toutes les catégories sociales; mais il est évident que la robe rouge impressionne un grand nombre d'entre eux. Ils oublient volontiers qu'ils ont été désignés par le sort et se croient supérieurs en mérite à d'autres citoyens qui ne sont pas jurés. Avant l'entrée en séance, le président leur a fait une petite allocution; on est des collègues; on va tâcher de faire de bonne besogne ensemble; et des poignées de mains, et de petits bonjours amicaux, quelques plaisanteries... Tel juré, que les nécessités de sa profession mettent quotidiennement en rapport avec un public peu courtois, est charmé de la familiarité dont l'honore un magistrat si distingué. Il serait désolé de ne pas être de son avis; il fera tout son possible pour comprendre la pensée du président et la faire sienne. Et c'est peut-être un bon côté de l'institution; ceux qui ne savent pas essayent d'adopter l'opinion de celui qui sait, qui a étudié l'affaire. Mais, alors, à quoi bon déranger 36 citoyens?

. . . . . .

Les réquisitoires que j'ai entendu prononcer m'ont toujours paru être l'expression fidèle de la conviction de celui qui les prononçait. L'homme peut se tromper, mais, s'il se trompe de bonne foi, on n'a rien à lui reprocher. Et l'idée, assez répandue encore, qu'un magistrat peut demander la tête d'un homme qu'il croit innocent me paraît devoir être reléguée avec tout le fatras des accessoires des vieux mélodrames. Ces accusations odieuses courent sans doute cependant dans le public; j'ai remarqué que, durant les premières séances de la session, les jurés n'accordaient pas à l'avocat général la même confiance qu'au président. Ils se disaient sans doute : « Cet homme-là a intérêt à nous tromper; une condamnation sera pour lui un succès. » Et ils se défiaient du ministère public autant que des avocats. La défiance s'est atténuée petit à petit; dans les derniers jours, on était les collègues de toutes les robes rouges, sans arrière-pensée. Et cela était très flatteur.

Pendant le réquisitoire, les avocats soulignent par des gestes les arguments qui leur semblent plus faibles ; ces gestes s'adressent aux jurés qui, le plus souvent, n'en sont pas contents. Cela les empêche de bien entendre ; et puis, ils se croient aussi intelligents que les robes noires, et sont assez grands pour comprendre tout seuls ; on est collègues « avec » les robes rouges, pas avec les avocats. Ces messieurs de la défense ont souvent nui à leurs clients par une pantomime trop expressive ; les jurés n'aiment pas qu'on les prenne pour des crétins.

Une fois le réquisitoire terminé, l'opinion des jurés est faite. Ceci est vrai surtout pour les derniers jours de la session, alors que tout soupçon fâcheux contre l'avocat général s'est évanoui. D'ailleurs, le réquisitoire est ordinairement d'accord avec le résultat de l'interrogatoire mené par M. le Président. Si l'on votait à ce moment, il n'y aurait aucune hésitation. Quand une suspension de séance suit le réquisitoire, les jurés, réunis dans leur salle de délibération, se communiquent leurs impressions ; l'évidence est telle qu'ils se demandent sur quel terrain on pourra plaider. Et ils déclarent bien haut que leur conviction ne sera pas ébranlée par l'éloquence des défenseurs ; ils ne croient même pas que les avocats trouvent quelque chose à dire...

Les avocats ont toujours quelque chose à dire.

Plus loin, examinant le cas d'un procès amenant en justice plusieurs inculpés, M. Félix Le Dantec fait cette remarque infiniment heureuse :

Si l'avocat est quelquefois nuisible à son client, il l'est presque toujours aux clients des autres.

3° Des responsabilités du juré.

Généralement, un des jurés impose à ses collègues par sa situation sociale, le lustre de son nom, ou simplement l'habitude de la parole. Et il a une extrême importance dans les délibérations. Là-dessus, M. Le Dantec s'exprime en ces termes :

Ainsi, c'est quelquefois d'un homme pris au hasard que dépend la tête d'un autre homme. Supposez que, dans les 36 jurés d'une session, il y ait deux individus de tempérament opposé, et capables l'un et l'autre d'influencer le vote de leurs collègues. Supposez que le hasard des tirages quotidiens les fasse alterner dans les jurys des affaires successives. Quelle incohérence dans l'ensemble des résultats ! Comme ces résultats seront peu comparables, peu *équitables*, puisque équité vient du mot latin qui veut dire égalité! Et si les deux protagonistes sont dans le même jury, ils renouvelleront la lutte de l'avocat et du ministère public ; ce sera le plus habile qui l'emportera !

Pour ma part, je ne comprends pas qu'un juré assume la responsabilité d'un vote quand il s'agit d'une affaire capitale ; celui qui a conscience de pouvoir peser sur l'opinion de ses collègues ne peut s'empêcher de prendre la parole quand il est convaincu de l'innocence de l'accusé ; il ne se pardonnerait pas de laisser commettre une erreur terrible ; mais si, au contraire, il croit à la culpabilité, il doit se taire et laisser au malheureux le

bénéfice de l'inintelligence de quelques-uns de ses juges. Cela n'est pas juste, il est vrai, mais c'est humain. Je dois dire d'ailleurs que, lorsqu'une affaire est très claire, lorsque la culpabilité est évidente, un silence morne règne parmi les jurés après la clôture des débats ; personne ne prend la parole, l'on vote lugubrement. Il n'y a pas d'erreur judiciaire possible dans une affaire évidente ; le jury est aussi apte que n'importe quel tribunal à rendre un verdict quand aucune hésitation n'est permise ; mais dans ce cas, il était inutile de déranger 36 citoyens ; la cour aurait sûrement jugé de la même façon sans demander l'avis des 12 individus pris au hasard. Le jury n'est dangereux que lorsqu'il y a doute, et il y a doute huit fois sur dix !

Il serait à souhaiter qu'un parlementaire assez jeune dans la politique pour croire qu'il ait une mission sociale à remplir... avant ses poches, lût intégralement l'article dont vous venez de trouver ici quelques passages et en tirât le principe d'une réforme du jury. Pour moi, je répète ici ce que j'écrivais ailleurs : « Je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi (s'il fallait lui accorder la moindre importance ?) de passer en Cour d'Assises, surtout s'il était innocent. »

§

M. P.-B. Gheusi publie dans **la Nouvelle Revue** (1er mars) une série de *Lettres intimes* de Gambetta. Il est prodigieux comme ce grand homme avait le don de prévoir ! Le 6 octobre 1861, il écrivait ainsi à Clément Laurier, son ami :

Aux *Variétés*, on a vivement sifflé une pièce de Dumanoir et Clairville ; au troisième acte, on a retiré la pièce. Le sifflet devient une force : quand sifflera-t-on l'Empire ?... En 1869 ! Il faudrait que cette échéance fût dans toutes les bouches, comme celle de 1852. On pousserait ainsi l'Empire à une catastrophe ; mais, cette fois, l'opinion serait préparée et la France pourrait être délivrée.

§

On me permettra d'emprunter à un journal quotidien (**Comœdia**, 9 mars) ce sonnet de M. Tristan Bernard et le charmant commentaire dont l'accompagne son auteur :

Notre âme endolorie aux fers du dieu méchant
Rit encore au soulas cordial des palombes,
Mais le mal obstiné dont s'enflammaient nos lombes,
Revit au cri d'espoir du fantôme alléchant.

Notre-Dame de Grâce allait parmi le champ,
Sans redouter l'airain que redoutent les tombes,
Et sur le tertre vert, ô Kronos, où tu bombes,
Riait le Cavalier Vandale, à l'âcre chant.

Mais voici que, hochet des âmes toujours tristes,
Au doux ressouvenir des autels rigoristes,
Vous avez retrouvé le pain essentiel.

Car rien n'a survécu des poternes du Ciel,
Et le vin singulier dont mourait la Chimère
Aux fils des Généraux a fait la bouche amère!

Plus je relis ce sonnet, plus je le trouve beau. Qu'importe après cela qu'il soit plus ou moins compréhensible.

« Obscur comme un lys », voilà, évidemment, le mieux qu'on puisse dire de ce poème. Le malicieux Tristan Bernard, qui est l'un des plus clairs et des plus admirables prosateurs de ce temps, s'il l'eût signé d'un nom moins populaire que le sien et envoyé à telle revue « d'avant-garde », aurait conquis, du coup, l'estime d'une vingtaine d'abscons porte-lyres. S'il avait composé son poème en *vers libres*, alors, ils l'eussent élu des leurs et ils auraient allongé, de son pseudonyme, la liste des genres qu'ils opposent, rageusement, aux Victor Hugo, aux Gautier, aux Banville, aux Catulle Mendès.

J'exagère? Pas le moins du monde. Ouvrez **les Entretiens idéalistes** du 25 février. Entre un fort curieux article de M. Albert de Bersaucourt sur *Victor Hugo corrigé par Courtat* et un essai très original de M. Fernand Divoire : *Faut-il devenir surhomme?*, — est tapi un poème de M. René Jacquet placé sous l'égide de ces deux beaux vers significatifs d'Alfred de Vigny :

Poésie! O Trésor! Perle de la pensée!
... Que n'as-tu conservé ta belle gravité!

M. René Jacquet parle ci-dessous des poètes :

. . . . . .

Fervents initiés de la Beauté morale,
Nous enivrons nos chairs d'hymnes sacramentels
Pour que notre esprit vive en respirant nos râles
Et, des bras de la croix des vertus sidérales,
Se hausse jusqu'au faîte idéal des autels.

Aussi, prêcheurs des temps d'amour et d'innocence,
Nous ne mendions pas ses analogues faux,
Au répertoire des brutales jouissances :
L'image dont il faut tamiser les Essences
Est diaphane ainsi qu'un azur sans défaut.

Mais, réduits malgré nous aux langues de la terre
En y vulgarisant les sens du Paraclet,
Comme nous astreignons à des mots réfractaires
L'incompatible indépendance des mystères,
Ce cachot textuel n'obéit qu'à nos clefs;

Devant nuls contempteurs, l'absolu des Sentences
Jamais n'abdiquera son souverain refus;
Ils ne comprendront pas l'œuvre qui les distance,
A moins d'être extirpés du val des appétences,
Comme pour accomplir l'hiérophante fut...

Car nous n'avons souci — ô les vraiment Poètes —
Que des meilleurs espoirs les trop souvent déçus ;
Et sachant que le seul péché des folles fêtes
Rit sous vos crudités stridentes, Faux prophètes,
Voici la Parabole ineffable, et Jésus.

Comparez ces strophes au sonnet de Tristan Bernard. L'auteur de *Un mari pacifique*, d'*Amants et Voleurs*, de *Monsieur Codomat*, serait-il, à son insu, un poète d'une « belle gravité » et son sonne aurait-il un autre sens que celui de railler le pathos de quelques maniaques? Ou bien M. René Jacquet aurait-il, sans le savoir, écrit un poème comique ?

Il est beaucoup plus facile d'être « mystérieux » que clair, en tout art, parce qu'il faut avoir quelque chose à exprimer pour tendre à la clarté. Bien des écrivains ont débuté par des œuvres inintelligibles, qui, leur pensée mûrie, en ont produit de limpides. Ce sera peut-être l'avenir de M. René Jacquet. Je le lui souhaite de grand cœur, — et aussi pour m'excuser d'avoir employé ses vers à une démonstration que je crois encore utile.

Les confiseurs chiffonnent autour d'un tout petit bonbon une volumineuse papillote.« Nom—tout de même,— de D...! » comme disait Verlaine, l'art du Poète doit viser plus haut !

Je me trompe ?... Oh ! évidemment, si quelqu'un, — hormis l'auteur,ou le subtil Tristan Bernard,—est capable d'expliquer ce quatorzain (**L'Avenir**,'mars) :

FOI

La Fée, au taciturne exil des apogées,
Crève l'azur vainqueur, de l'aile et du regard,
Et la Femme, foulée aux sabots du Hasard,
Rêve, assise au rouet, l'orgueil des Empyrées.

Non que nul lui dénie, au front du dieu hagard,
Le vœu de rafraîchir ses lèvres outragées,
S'il n'est que cet espoir hantant les hypogées
Où le Destin hâtif mêle aux philtres, le fard !

Malgré l'Or reconquis la Nixe se lamente,
Car le métal impur étincelle en l'attente
Du Héros glorieux que tentera le Rhin.

Qu'importe qu'Elle pleure et que hurle l'airain,
Si, de l'obscur décombre, à l'aube, doit surgir,
La Beauté pitoyable à son dernier martyr !

Oserai-je dire que M. Louis Aymeri est l'auteur de cette pièce ? Puisse-t-il devenir partisan d'une littérature un peu moins hermétique !

§

Memento. — *Le Correspondant* (25 février) — L'Armée inconnue, par M. H. de Matharel.

Le Feu (1er mars) donne une traduction du « Cantique d'Amour », d'Elisabeth Barrett Browning. — « Louis Bertrand », par M. E. Sicard. — « Au delà des mers », par M. F. de Miomandre.

Revue du Temps Présent (2 mars). — « Jean Richepin, poète des Gueux », par M. Maurice Allem.

La Revue de Paris (1er mars) publie une correspondance inédite entre Catulle Mendès et François Coppée.

La Nouvelle Revue française (1er mars). — M. F.-P. Alibert : « Sur la terrasse de Lectoure ». — M. Jacques Copeau : « M. de Faramond théoricien ».

Idées Modernes (février) : à la suite de M. Emile Loubet, y collaborent une foule de personnes importantes dans la nation.

Les Chimères (15 février). Vers de MM. E. Boissier, R. Vincent A. Bertrand, Vincent Muselli, etc.

Poesia (février-mars) publie sous ce titre : « L'émotion nouvelle. Propos de femmes », des pensées de Mme Aurel. Elles sont exquises. Celle-ci, par exemple, est un petit diamant qui pourra rayer bien des vitres : « Tout écrivain à qui j'offre mon livre me donne envie de l'avoir écrit autrement. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

P. S. — M. Francis Caillard m'écrit que *la Revue du Temps présent*, qu'il dirige, n'avait pas donné pour inédite, mais comme *autographe original*, la pièce de Verlaine à Richepin, que j'avais reproduite le 1er mars. — M. A. Pouthier signale que les *Derniers contes* de Poe (Savine, 1887) traduits par Félix Rabbe, contiennent (page 197), sous le titre « l'Ensevelissement prématuré », ce conte donné pour « inédit en français » par *la Grande Revue*, traduit par MM. J. des Gachons et Paul Chaux, et dont, le 16 mars, j'ai copié ici des fragments. — C.-H. H.

LES JOURNAUX

Histoire naturelle : le *Camulot Royalensis* (*La Critique indépendante*, 15 mars). — Eugène Demolder (*L'Opinion*, 13 mars). — La Littérature des illettrés (*La Libre Parole*, 13 mars). — Mélanges.

A l'exemple du petit livret ancien où sont décrites, en style linnéen, les différentes espèces de moines, M. Marcel Rolaud a essayé, dans **la Critique indépendante**, de nous donner l'histoire naturelle du *Camelot* ou *Camulot Royalensis*. Son style n'est pas linnéen ; il se rapproche plutôt des naturalistes modernes, lesquels, à la description technique de la bête, aiment à joindre quelques notes sur ses mœurs.

Voici la plus grande partie de ce morceau assez amusant :

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DU « CAMULOT ROYALENSIS »

Il se reconnaît à une certaine gracilité du corps, à cette finesse des formes qui est habituellement le signe de la jeunesse ; à l'absence de moustaches et de poils au museau ; à une tache blanchâtre dans le pelage,

figurant assez bien une cocarde ; à un repli de la peau qui affecte l'aspect d'un béret placé de travers sur la tête.

Les pattes de devant présentent cette singularité de se prolonger, celle de gauche par un appendice simulant un seau de peinture jaune ; celle de droite par une touffe de poils disposés en pinceau.

CRI

Le cri du « royalensis » est une espèce de petit glapissement. Quand une grande quantité de ces animaux le poussent en même temps, il ressemble à une succession de syllabes comme : « Vive le Roi » ou quelque chose d'approchant. Le voisinage des monuments publics, des statues d'hommes d'Etat, d'héroïnes, de militaires, paraît ajouter à l'intensité de ce cri.

MŒURS

Le « royalensis » a horreur de la solitude. Il aime se réunir en groupes. Lorsque ces groupes ne sont pas composés de plus de trois ou quatre têtes, son humeur est assez paisible ; à dix, il devient agité ; à vingt-cinq, il y a péril. C'est alors qu'on le voit, mû par un curieux instinct, se diriger vers les salles de conférences, lycées, facultés, vers les monuments publics et les statues, comme il vient d'être dit. Son glapissement s'élève avec fureur, et tous les « royalensis » se mettent à badigeonner les murs de leurs membres antérieurs. Ils tracent des dessins bizarres, sur le sens desquels les savants ne sont pas encore tombés d'accord. Selons les uns, il faudrait lire : « A bas la gueuse ! » Selon d'autres : « A bas l'article 445 ! »

MOYEN DE DÉFENSE

Il nous reste à indiquer comment on se défend contre les entreprises des « royalensis », mais les moyens étant les mêmes que pour le « socialensis », sur lequel nous avons l'intention de nous arrêter bientôt, nous énumérerons en une seule fois les divers systèmes de nettoyage et de sous-ventrières à employer. Il y a en effet une très grande analogie entre le « royalensis » et le « socialensis ». M. Anatole France, le savant professeur d'anatomie zoologique au Muséum, assure même que le second n'est que le premier, plus vieux et plus endurci ; mais il s'agit sans doute d'une boutade. Quoi qu'il en soit, tous deux sont également dangereux ; l'un s'attaque aux édifices et symboles laïques, l'autre aux édifices et symboles religieux. Ils diffèrent de plus par le repli de la peau du front, en forme de béret chez le « royalensis », en forme de casquette chez le « socialensis ». A part cela, ils sont semblables. Mais ces minimes divergences physiques suffisent à leur faire donner à chacun un nom spécial, car les animaux ne se différencient que par leurs caractères corporels, le côté moral ne pouvant servir de base sérieuse chez eux.

Chez les hommes non plus, d'ailleurs.

§

M. Gabriel Mourey, fervent d'art et très agréable poète, est aussi un excellent critique littéraire. Il y a beaucoup de pénétration et bien de l'érudition artistique dans ce morceau sur M. Demolder, qu'il donne dans **l'Opinion** :

Ce qui caractérise le talent de M. Demolder, c'est le mélange le plus charmant de familiarité et de lyrisme, de vérité directe et de poésie imagi-

née, de truculence et de délicatesse, de brutalité et de magnificence. Tout ce que nous savons ou pouvons imaginer, d'après nos lectures, nos voyages, la connaissance des œuvres d'art produites par les Ecoles flamande et hollandaise, de la vie dans les Pays-Bas au XVIIe siècle, nous le retrouvons dans les romans de M. Demolder, paré des grâces, des somptuosités, des audaces, du mouvement d'un style étonnamment personnel et vivant, plein de fantaisie et de couleur. De l'héroïsme et de la passion, de la violence et de la tendresse, une exubérance pesante de gestes et de sentiments et aussi de la placidité, de la passivité presque animales, il y a de cela, de tout cela, dans *la Route d'Emeraude*, dans *les Patins de la Reine de Hollande*, dans *l'Arche de Monsieur Cheunus*, dans *la Légende d'Yperdamme*. Les intérieurs, les paysages, les costumes, les manières d'être des personnages, la lumière, l'atmosphère qui les éclaire et les baigne, jusqu'aux menus détails des décors où se déroulent ces contes si attachants, rien ici qui ne soit véridique, de cette vérité heureuse dont les grands et les petits maîtres du pays des polders nous ont laissé tant de séduisants tableaux...

Ici, je passe les noms de dix-sept peintres hollandais ou flamands dont M. Mourey, d'un mot heureux pour chacun, caractérise les talents divers.

Mais si séduisantes qu'aient été pour lui et que soient devenues pour nous ces évocations de l'art, de la nature, de la vie septentrionales, M. Demolder ne s'y est point borné. Tout authentique flamand n'est-il pas un peu un homme du Midi ou, du moins, ne possède-t-il pas une sensibilité particulièrement susceptible de vibrer au charme et à la beauté du pays du soleil ? M. Demolder a donc « fait » l'*Espagne en Auto*. De Burgos à Valladolid, de Madrid à Grenade, de Cordoue à Séville et à Tolède, il a promené sa curiosité toujours avide de sensations nouvelles et, de ce court voyage, vingt-deux jours à peine, il nous a rapporté un des livres les plus vivants et les plus pittoresques qui aient été écrits sur le pays de Cervantes et de Goya. On y respire jusqu'au vertige l'odeur du soleil et les fauves parfums des gitanes ; on s'y enivre du délire contagieux qui agite les foules sur les gradins des arènes ; du bruit des musiques passionnées sous les grenadiers et les myrtes, de la poussière brûlante des routes et de la fraîcheur de l'ombre sous les voûtes touffues des cathédrales, de la vision d'architectures vermineuses et magnifiques, enfin, d'un grouillement de vie prodigieux.

Quels que soient les spectacles qui s'offrent à lui, M. Demolder sait les voir, en jouir et les peindre en vrai Flamand épris de vérité, de mouvement et de couleur.

§

Ce que M. Oscar Havard appelle *la Littérature des illettrés*, ce sont les chansons, les contes et légendes qui circulent encore dans le monde paysan. Il en fait dans **la Libre parole** un éloge très vif et très juste :

Chez quel lettré, chez quel instituteur, chez quel diplomé, le bagage de la littérature écrite égale-t-il cet opulent répertoire oral dont s'enchante, aux heures de tristesse l'âme des ignorants et des rustres ? Contes et

chansons accompagnèrent la rame du batelier, le battoir de la laveuse, la quenouille de la filandière ; complaintes et rondes rythmèrent le bourdonnement du rouet, le braule assoupissant du berceau, le pas lourd du laboureur piquant ses bœufs dans la glèbe. L'oiseau y a mis sa note, l'arbre son murmure, la source sa plainte, la cloche du village son tintement lointain. Toute notre race vibre dans leurs refrains gais ou plaintifs. Elle y chante et elle y respire comme la Mer océane dans le bruissement du coquillage éclos de ses profondeurs.

Je citerais davantage de cet article, s'il n'était vraiment trop pessimiste. Vivant dans le passé, M. Havard croit que le présent n'est que perdition. Ne peut-on goûter les chansons de Bretagne sans mépriser l'heure présente ?

§

Le **Journal officiel** du *19 mars* annonce que les élections aux fauteuils de MM. Gebhart et Halévy auront lieu le *18 mars*.

Le **Temps** publie une proclamation des habitants de la Garenne qui se termine ainsi :

Montrez aux pouvoirs publics que les Garennois sont énergiques et tenaces et, dans quelques mois au plus tard, nous verrons notre belle Garenne érigée en commune.

Vive la future commune de la Garenne !!!

Vive la République !

Fichtre ! Quels lapins.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODEON : *Beethoven*, pièce en 3 actes, en vers, de M. René Fauchois, musique de Beethoven (9 mars). — THÉATRE-ANTOINE : *La Clairière*, pièce en 4 actes, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves (12 mars). — Memento.

Est-il rien de plus lamentable, lorsqu'il s'agit d'une pièce en vers, que le manque de goût concerté des directeurs de théâtre, du public et des critiques de la presse quotidienne ? Pas un ne s'est jamais demandé à quelle nécessité correspond l'usage des vers, pas un ne soupçonne ce que doit être un vers, pas un ne sent le caractère sacré, divin, de cet enthousiasme rythmique, dont ils éprouvent par instinct la terreur et la haine, et qui est le seul caractère essentiel commun à la poésie de tous les temps et de tous les pays. Les poètes, du moins les modernes, s'ils sont démonstrateurs, explicateurs, riches en combinaisons théâtrales, s'ils tiennent du professeur-conférencier vulgarisateur, ou de l'auteur dramatique, ne le sont du moins qu'en second ordre. Ils sont, avant tout, des lyriques ; ou bien ils ne sont pas. Par quoi valent, au théâtre, pour ne parler que des poètes que l'on joue, Hugo, — quasi seul, en France au XIX^e^ siècle ! — et Sha-

kespeare? Par mille et mille qualités, sans doute, entre lesquelles on élira telle ou telle, mais qui s'exaltent, mais qui s'amplifient, mais qui emplissent de joie et d'épouvante surhumaines l'esprit des hommes parce qu'elles sont transposées et agrandies par le lyrisme.

Or, le public qui dans chaque pâture nouvelle qu'on lui propose se satisfait de reconnaître la saveur des pâtures auxquelles son estomac débile s'est trop aisément accoutumé ; or, les acteurs que terrifient, à deux ou trois exceptions près, la tâche d'incarner des héros et qui préfèrent la satisfaction d'insuffler une apparence de vie à des figures de baudruche où chacun va se reconnaître, — or, les critiques qui ne forment du public qu'une portion désabusée et à peine moins crédule ; — or, les directeurs pour qui le souci de faire de l'art est une misère et le désir d'emplir d'or leurs poches la seule loi, tous détestent par-dessus tout au monde le lyrisme, et, ne pouvant l'atteindre dans la triste volonté, stérile et ridicule, de l'avilir, ils en parodient et en contrefont, par leurs grimaces, le clair et serein visage.

Demeurés, malgré un égarement invraisemblable, des lyriques encore, quoiqu'ils aient été contraints et maîtrisés par la bêtise dominatrice des porteurs de férule arrogant, les classiques du XVII^e^ siècle, Rotrou, Corneille, Racine, Molière (mais non le prodigieux La Fontaine, qui échappe à toute entrave) servent depuis trop longtemps d'exemples aux discours de pédantes, qui ont embrigadé l'art littéraire et l'art théâtral dans leurs formules de bourgeois à bonnes manières. Il faudrait pourtant, qu'on se rendît compte enfin de l'effroyable désastre qu'a causé dans le développement de leur génie naturel le respect qu'ils eurent de traditions fausses, conventionnelles, (comme le sont toujours des traditions), et d'autant plus sèchement tyranniques. Ils sont bien grands, tels qu'ils sont — sont-ils jusqu'où seraient-ils montés, livrés à eux-mêmes?

Ce qui est malheureusement certain, c'est que ceux qui les ont suivis, ceux qui prétendirent s'inspirer de leur exemple, ceux qu'on a voulu longtemps imposer, avec eux, à l'admiration et qui connurent, de leur vivant, l'ivresse des succès excessifs et éphémères, Crébillon, Voltaire, Marie-Joseph Chénier, Casimir Delavigne, Népomucène Lemercier, Legouvé, ou ce François Ponsard que l'Odéon tenta enfin, avec M. René Fauchois, de nous rendre, tous ceux-là, ces favoris d'une vogue imbécile et passagère, n'ont eu aucune des qualités viriles et encore spontanées qui forcent notre vénération. Briser une règle n'est certes pas, en art, tout ce qui importe, mais quiconque n'a pas brisé une règle ou franchi quelque limite, ne connaît pas le ferment de fièvre dont tout artiste tressaille.

Il est commode vraiment de s'emparer d'une biographie dont chaque instant porte en soi jusqu'à la grandeur suprême le triple

orgueil de sentir, de comprendre et de vouloir par delà les forces humaines, et en même temps se heurte, dans la vie, aux obstacles multipliés des plus sanglantes douleurs de la chair et du cœur ; il est commode d'évoquer, en nous présentant comme son héros éponyme **Beethoven**, les souvenirs extasiés ou angoissants, enfermés en nous depuis longtemps, à la fois de son œuvre, cime de l'esprit humain, et de sa destinée terrestre, heurtée sans merci aux infortunes de l'amour et de toutes les affections familiales et plongée irrémédiablement en ce gouffre d'horreur insondable : lui, le révélateur des harmonies sonores, dont personne, avant ni depuis, ne rêvera d'atteindre la prodigieuse splendeur, soudain il est devenu sourd ; il demeura fermé, sinon par l'idée qu'en lui-même il s'en pouvait forger, au ruissellement de beauté dont il enrichissait le monde !

Comment se pourrait-il faire que l'histoire, disposée par scènes, d'un tel homme, avec ces contrastes obligés de grandeur native et d'accablante ignominie, ne disposât pas de toute nécessité les spectateurs à l'émotion, à la pitié ? Comment supporter sans frémir la vue d'Homère mendiant et vagabond, de Rembrandt traqué à la meute de ses créanciers, de Milton aveugle, de Beethoven sourd à sa propre musique ? Oui : le choix du sujet a appartenu au drame avec qui le transporte à la scène ; oui, il aurait pu, avec moins d'habileté, prendre la vie d'un inconnu, ou même de toutes pièces créer une vie imaginaire. Mais, s'il avait ainsi fait, il eût fallu que l'émotion fût produite par le prestige de son art, et non plus par le rappel seulement de misères démesurées dont nous nous souvenons dès le tressaillement au seul énoncé d'un nom. Et alors il n'aurait point été assez d'allonger bout à bout tirades sur tirades, d'emprunter aux biographes récents leurs appréciations et leurs sentiments pour les placer dans la bouche du héros ; il aurait fallu, non plus profiter de l'émotion que déjà le titre de la pièce suscite par avance en nous, mais la provoquer, la faire naître et la soutenir.

La pièce de M. Fauchois, biographie sans relief et sans énergie d'exaltation nouvelle, admet, au premier acte et même aux suivants, les pitreries les plus niaises que le comique des plus plates comédies bourgeoises prête avec excès et sans vérité aux personnages qu'elles veulent ridiculiser : tout le rôle de Nicolas Beethoven, frère épais et grossier de l'homme de génie, est mené à l'imitation servante de ces types de parvenus et d'enrichis surchargés de tout de bêtise visible, que leurs pareils, dans la salle, refusent de s'y reconnaître, ce qui les autorise, adroite adulation de l'auteur, à se considérer de plain pied et de niveau, comme étant de même taille que celui qu'on leur montre, moins désormais en exemple qu'en sacrifice, et avec qui, tout aussitôt, ils osent sympathiser.

Malgré la facilité du public, il est inconcevable que des figures

aussi inconsistantes, aussi irréelles, aussi peu humaines que, selon la présentation que nous en fait M. Fauchois, Giulietta ou Bettina puissent séduire et faire illusion ; — que l'apparition fantasque et absurde des neuf symphonies sur ce thème : *Tu n'as pas d'enfant, Beethoven ! eh bien, et nous.. ?* —(et alors pourquoi les neuf symphonies, et pas les sonates, ni les quatuors, ni les autres parties de son œuvre ?) puisse émouvoir ; — que l'accompagnement en sourdine d'une méditation prolongée du compositeur par quelques motifs de la Neuvième n'apparaisse pas un artifice intolérable ?

Véritablement, est-ce donc par un peu de mouvement sur la scène, par la chaleur de quelques développements oratoires, par le pittoresque des costumes et d'une mise en scène réussie, est-ce grâce à l'atmosphère de mystère sacré dont la musique Beethovenienne, non sans audace conjointe à la présentation de cette pièce, enveloppe et exalte l'esprit des auditeurs,est-ce par le jeu desacteurs, est-ce par l'admirable exécution symphonique menée avec une sûreté de goût et de valeur exemplaire par M. Pierné, est-ce à cause d'un ensemble combiné de telles qualités et de telles circonstances, un peu extérieures à la conception, à la substance du drame proprement dit, que le public a assuré un succès, ce n'est pas assez dire : un triomphe, à ce jeune auteur ? De tous ces motifs, chacun a, sans doute, sa part dans l'impression totale, et puis, n'est-ce pas une jouissance précieuse que rien ne vous y arrête aux vers même, sinon parfois quelque allure caricaturale et parodique ; que rien n'y éclate de neuf, de grand, de pur, d'inattendu : on peut n'y prêter qu'une molle attention ; ils n'ont en eux-mêmes aucune valeur propre.

Du moins trouverons-nous quelque plaisir à associer sans restriction aux applaudissements qui saluèrent l'orchestre Colonne et son vaillant chef M. Pierné, M. Desjardins, qui a composé d'inoubliable façon la mâle figure de Beethoven,et,en la soutenant haute et grande au point qu'elle en débordait de beaucoup le prétexte,nous donna par instants l'illusion lyrique de la réalité.

§

Lorsque, avec ces cinq actes, **la Clairière** de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves parut, le 6 avril 1900, sur la scène du Théâtre-Antoine, ce fut une surprise que s'offrît dans un parti pris évident d'impartialité et d'intelligence, la présentation paisible d'une des mille formes de solution du vaste problème social qui se proposent à l'inquiétude universelle des hommes. Le succès fut grand, tout à l'instant, et ne s'épuisa jamais. Cependant, les auteurs, sans rien abandonner de leur pensée fondamentale, ont remanié la trame même et le développement de leur pièce. Ils l'ont resserrée en 4 actes

en y disposant d'une façon plus pittoresque et plus frappante à leur gré les dialogues, formés d'un fonds de sentiment et de répliques empruntées aux parties qu'ils ont rejetées ou effacées, et en même temps d'une broderie de mots et de traits d'esprit ou même de caractère avec adresse renouvelés.

On connaît la donnée. Grâce à des circonstances heureuses, des compagnons communistes ont pu réaliser leur rêve. Ils fondent *la Clairière*, colonie d'égalité sociale, de travail libre, de solidarité généreuse, intelligente, et clairvoyante. Mais soumis de toute nécessité aux lois de la société actuelle qui leur imposent, comme à tous ceux en qui elle compte des citoyens, la misère des obligations administratives, fiscales et militaires ; jalousés, calomniés par les bourgeois de la petite ville voisine ; harcelés par les autorités, en eux-mêmes bientôt la corruption a germé. De vieux instincts de luxe et d'épargne égoïste et personnelle envahissent à nouveau l'âme qui les avait mal étouffés ; des femmes qui, les unes, ont mal compris le dessein de leurs hommes, ou qui, les autres, y demeurent indifférentes, succombent au besoin de bavarder et de médire ; et, n'ayant pas l'énergie et la volonté de s'égaler à celles qui, plus cultivées et plus instruites, les y convient en camarades fraternelles, elles les dénigrent, elles complotent de les perdre par leur persiflage et leurs outrages. Puis, poussée par leur obscur et futile désir, en voici une qui, n'ayant pas réussi à séduire un de ses compagnons, se fait auprès des pouvoirs publics sa dénonciatrice. C'en est trop ; l'existence en commun n'est plus supportable ; la colonie se désagrège, et chacun s'en va, portant sa part amère de rancunes, de déception, et plusieurs, malgré tout, d'espérance encore. Ce sont eux, les vrais, les sincères, les probes, ceux qui sont mûrs à l'évolution nécessaire ; ce sont les plus rares, et qui dépendent le plus de leur entourage, car, se refusant à exercer sur lui une pression, ils en sont tenus à leur insu dans une servitude d'autant plus grande. Ils ne croient et ne peuvent croire au mal, aux pensées basses, avant qu'ils éclatent à tous les yeux en pleine évidence ; ils sont, non pas matériellement toujours, mais toujours dans l'intensité de leurs sentiments et de leurs pensées, les victimes désignées, les éternels meurtris.

Avec une assurance et une sérénité puissantes, MM. Donnay et Descaves aboutissent, dans un émoi de tristesse sympathique, à la conclusion inévitable. Le milieu est dessiné merveilleusement ; les types sont vrais sans insistance, sans charge comme sans réticence craintive. La langue que parle chacun des personnages est habilement appropriée à sa condition, à son éducation, au milieu d'où il sort. Peut-être y a-t-il, par instants, abus dans la finesse d'esprit, mais les pensées et les mots que prête avec générosité à ses ouvriers M. Donnay sont si frais, si neufs et si frappants qu'on ne saurait

avoir le courage, après en avoir joui avec délice, de les regretter, et il en est, au surplus, d'un admirable jaillissement bien franc, bien populaire ; ils font passer les autres, d'une délicatesse à l'excès maniérée.

Quelque chose manque à cette pièce. On y a su éviter l'écueil des tirades sociologiques, et, néanmoins, d'acte en acte l'action s'alourdit de longs récits, comme si des auteurs dramatiques, d'une science consommée, MM. Donnay et Descaves, avaient pu se trouver, en dépit de la légèreté apparente du dialogue, dans l'impossibilité de faire mouvoir et exprimer leurs personnages avec aisance et avec souplesse. C'est pourquoi le deuxième acte, où s'amoindrit et disparaît cette faute étrange, est de tous le plus amusant, et captive le mieux l'attention charmée des spectateurs.

Dans des décors soigneusement étudiés et réalisés, quelle merveille, une fois encore, en ce théâtre, d'interprétation ! Nul, tant est grande la volonté d'harmonie et de réalité, ne sort pour un profit personnel de la perfection de l'ensemble. Et louer, comme il convient, jusqu'au rang des plus grands, l'inimitable Mme Cassive, si simplement *peuple*, et Van Doren ; MM. Janvier et Grémier, ne serait-ce faire tort à MM. Clasis, Flateau, Rouyer, Dalleu, Marchal, à Mmes Lavigne, Marsart et à tous les acteurs de la pièce, qui savent, aussi bien que les premiers, donner tous à leurs rôles l'importance exacte et juste qu'ils comportent ?

Memento. — Théâtre-Cluny : *Wagon d'Amour*, pièce en 1 acte, de MM. Claude Roland et Jean Marcelo ; *Cochon d'Enfant !* vaudeville en 3 actes, de MM. André de Lorde et Raphaël (5 mars). — Comédie Royale : *Les Meubles Amis*, comédie en 1 acte, de MM. Léon Abric et Henri Desfontaines ; *Peau d'chien*, comédie en 2 actes, de M. Henry Cahen ; *Mirette a ses raisons*, comédie en 1 acte, de M. Romain Coolus ; *Le Philtre Indélicat*, fantaisie en vers, de M. P. Arosa, musique de M. G. Schuuder (8 mars). — Théâtre-Molière : *1492 à l'heure*, pièce en 2 actes, de M. Raymond Villan ; *la Femme de demain*, pièce en 3 actes, de M. Arthur Lefèvre (14 mars).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Solange*, opéra-comique de M. Adolphe Aderer, musique de M. Gaston Salvayre. — Les chefs d'orchestre et la jeune école.

Le printemps fait rage. La saison bénie dévaste les jardins et les salles de rédaction ; le furieux assaut des giboulées de Mars ébranle les colonnes des revues les mieux assises, désarticule les sommaires les plus solidement construits et bat en brèche les rubriques les plus fermement étayées. C'est ainsi que l'inclémence de la température et

la détestable malice de quelques microbes méchamment conjurés ont abattu pour un temps le fier courage de notre ami Marnold et valent, aujourd'hui, aux lecteurs du *Mercure*, la surprise désagréable de ne pas rencontrer à cette place une signature attendue avec une si légitime sympathie.

Deux hommes, pourtant, apprendront sans déplaisir cette fâcheuse indisposition. MM. Salvayre et Aderer ne devaient éprouver qu'un désir très modéré de voir leur **Solange** livrée aux mains redoutables du critique de céans et n'auguraient sans doute rien de bon de ce premier contact. Le récent décervelage de Massenet exécuté ici même avec une fougue très remarquée était propre à justifier leur inquiétude.

En matière de critique d'art, le franc-parler ne se porte plus. Depuis longtemps la presse quotidienne a su affranchir la conscience publique des vains scrupules esthétiques dont les collaborateurs de cette Revue continuent à s'embarrasser avec un si regrettable entêtement. Le journaliste considérable qui enfanta **Solange** et l'estimé compositeur appelé à lui prodiguer ses soins musicaux, grisés tous deux par les vapeurs embaumées montant des encensoirs confraternels balancés sur leur passage, ne devaient donc s'approcher qu'avec circonspection du brûle-parfums où notre ami s'acharne à calciner l'âpre racine de vérité dont l'âcre fumée offense les narines et passe en amertume l'aloès et le chicotin ! Un dieu bienveillant leur a précisément épargné cette pénible épreuve, car la paix est la récompense terrestre promise aux hommes de bonne volonté.

La bonne volonté, voilà en effet le trait caractéristique du génie de ces deux producteurs. Le livret de l'un en déborde et la partition de l'autre en ruisselle. M. Aderer a visiblement « trimé » pour réaliser un scénario mobile, des personnages vivants et des situations musicales. Il s'est mis en frais d'ingéniosité pour trouver des motifs décoratifs et pittoresques : une perquisition de sans-culottes dans un château, un mariage civil en 1794, un bivouac de soldats de la République, une boutique d'émigrées à Worms, une leçon de français et de galanterie donnée à de jeunes Allemands par d'aristocratiques marchandes de frivolités, une répétition de danse où les marquises apprennent la Valse et enseignent le Menuet, etc., etc. En vérité, « c'est tout cuit », diraient les gens de théâtre, et le musicien d'un tel librettiste est un heureux coquin. Mais l'ambition de ce courageux parolier est plus haute encore. Des préoccupations d'analyse psychologique minutieuse ont visiblement présidé à la conception de ses personnages principaux. Cette Solange possède une âme infiniment plus nuancée que celle de tous les soprani d'opéra-comique du répertoire. Mariée de force au lieutenant Bernier, dont elle méprise l'obscur lignage, elle ne peut se défendre de quelque attendrisse-

ment en présence du noble caractère de ce plébéien généreux. Elle le fuit pourtant, mais ce souvenir parfumera son exil. Six ans plus tard elle retrouvera le brillant officier et souffrira en constatant qu'il a pu vivre sans pleurer la disparition de sa charmante compagne. Et cette belle indifférence du roturier, cette désinvolture de l'enfant du peuple en face de la noble demoiselle allumeront au cœur de celle-ci un amour ardent et dépité... et ce sera presque aussi palpitant (Madame, voilà votre chambre; voici la mienne!...) que les chapitres du « Maître de Forges », où notre Georges Ohnet a précisément consigné les résultats de ses observations sur la coloration du sang, dans cette immortelle étude sur le Rouge et le Bleu! Car rien n'est nouveau sous le soleil.

Mis en rapports avec cette Claire de Beaulieu de l'émigration et ce Philippe Derblay de l'état-major républicain, M. Gaston Salvayre a trimé à son tour, de tout son cœur. Une ouverture gigantesque et incohérente qui contient un thème de quadrille de l'école de Ballier, un divertissement fugué, un solo de cor et un monologue de trompette, nous répond, avant même que le rideau soit levé, de l'intensité de son labeur. Et cette féroce ardeur au travail ne se démentira point au cours des trois longs actes que comporte cette aventure. Autour d'une pensée chétive et sans grâce se déploieront toutes les ressources d'un métier officiel; nous assisterons au déballage de toute la rhétorique conservatorale de 1880. Pas de romances, pas d'arioses qui ne soient traités en style fleuri avec des contrepoints trottinant péniblement le long du chant. A nous les chapelets de triolets, les guirlandes de croches, les bandelettes syncopées que l'on suspend de place en place aux aspérités des contours mélodiques et qui font de la page la plus innocente un buisson enchevêtré de notes épineuses. Ainsi accoutrées, les maigres idées de M. Salvayre, étouffées et paralysées dans l'inextricable lacis des ornements scolaires, évoquent la disgrâce des pauvres arbres de nos boulevards ridiculement emmaillottés de serpentins un soir de Mi-Carême et le spectacle de cette pensée éternellement garrottée est des plus affligeants pour les âmes sensibles.

Pliant déjà sous le poids de toute cette passementerie indiscrète, la musique de *Solange* succombe sous le faix d'une instrumentation écrasante. Avec un sens infaillible de la maladresse orchestrale le compositeur a fait un choix déplorable des timbres les plus lourds et des registres les moins heureux de chaque instrument. L'ensemble est d'une paradoxale densité et la voix des chanteurs domine difficilement ces importuns bavardages. Et voilà qui est fait pour surprendre dans une œuvre où le métier s'avère si complet et la technique si sûre.

Mais ce qui surprendra plus encore, c'est l'impression universelle-

ment proclamée, sinon ressentie, par le public de la répétition générale et adoptée par les critiques musicaux habitués à la reproduire fidèlement pour s'éviter la fatigue d'une recherche personnelle. Docile à l'impulsion que lui avait donnée, quelques jours plus tôt, une note adroitement répandue, la foule salua consciencieusement la renaissance de l'opéra-comique traditionnel et fêta la pauvre Solange comme une rescapée de Courrières. Cet enthousiasme s'explique assez malaisément. Cette grosse partition, trop solidement écrite, cette musique honnête et massive, cette anecdote mélancolique où tous les personnages sont perpétuellement menacés de mort violente et n'ont d'autre préoccupation que la lutte pour la vie, dans le sens le plus étroit du mot, forment un ensemble infiniment honorable et respectable, mais n'offrent aucune des qualités ni des faiblesses qui ont fait la fortune des *Lakmé*, des *Carmen* et des *Manon*. Il faut prévoir une bien amère désillusion pour le spectateur bénévole qui, après avoir entendu l'encyclopédiste Pawlowski s'écrier : « Enfin, M. Carré se décide à nous donner de la musique ! » se précipitera salle Favart, et se trouvera face à face avec la Muse assez maussade de M. Salvayre. Pareille manifestation eût été admissible au lendemain de *Fortunio ;* après *Solange*, elle devient simplement incompréhensible.

L'ouvrage sera peut-être sauvé cependant par son exquise présentation. Monté avec un goût parfait, mis en scène avec adresse, joué et chanté avec beaucoup d'aisance par Francell, Allard, Cazeneuve, Delvoye et Mlles Vallandri et Lassalle, il constitue un spectacle de famille intéressant et substantiel. D'ailleurs, le souvenir de *Sanga* inclinera tout le monde à l'indulgence et il sera beaucoup pardonné à M. Isidore de Lara en considération du signalé service qu'il aura rendu malgré lui à ses deux voisins d'affiche. A quelque chose malheur est bon : ironiste à ses heures, le directeur de l'Opéra-Comique nous avait peut-être imposé le « chef incontesté de l'école monégasque » dans l'unique intention de nous ramener à une appréciation plus équitable de notre patrimoine national, dont nous faisons si bon marché ! Comme ceux de la Providence, les desseins de M. Carré sont impénétrables !

§

La sténographie demeurera décidément l'une des trouvailles les plus précieuses de la civilisation moderne. L'admirable invention de Duployé nous aura conservé un trésor inappréciable de « documents humains » et aura fixé pour la postérité ces fuyantes « attitudes » et ces insaisissables « mouvements » sans lesquels un historien ne saurait réaliser une fresque durable. Les paroles ne volent plus. Comme des papillons épinglés par l'entomologiste, les mots sont transpercés

par la plume acérée et c'est de la vie frémissante qu'immobilisera l'imprimeur.

C'est ainsi qu'un très instructif dialogue aura pu être conservé à l'humanité et à l'histoire de la musique : il convient de le reproduire pour l'édification publique et les intérêts de l'art.

Un jeune compositeur, qui déjà s'est acquis la réputation incontestée d'habile écrivain orchestral, présenta récemment à une administration de concerts un poème symphonique se recommandant d'intentions descriptives. L'auteur avait commenté musicalement la charmante tradition japonaise qui réserve chaque hiver à la chute des premiers flocons de neige des honneurs presque divins : partout la vie commerciale, financière ou industrielle est suspendue et le peuple entier se répand dans la campagne pour goûter le spectacle émouvant de la féerie blanche. Et la symphonie s'intitulait : « Pour le jour de la première neige au vieux Japon. »

Décidé à refuser ce manuscrit, le directeur de concerts ne voulut pas le restituer purement et simplement à son auteur : désireux d'en finir avec toutes les tentatives du même genre, il manda le coupable à son tribunal et, assisté de son second, le larda de fines railleries et de brocards dirigés d'ailleurs contre tous les musiciens de la même génération. Cette petite scène ayant été certainement organisée pour frapper l'esprit des jeunes compositeurs, je crois répondre au secret désir de ceux qui l'ont jouée en sauvant de l'oubli quelques tirades particulièrement heureuses.

1er CHEF D'ORCHESTRE. — Comme ce titre nous a fait peur ! Vous y tenez absolument ?... Vous savez, le public se moque de tout ça, première neige ou premier soleil !... Appelez donc ça « Fantaisie », tout simplement, ce sera beaucoup mieux !... Et puis quelle idée avez-vous de mettre des mesures à cinq temps ? Et voilà des cinq sur des trois et des quatre ! ! ! Ça n'ira jamais en mesure ! Et puis quelle batterie ! ! ! Vous avez un « pavillon chinois » ???...

2e CHEF D'ORCHESTRE (*finement*). — C'est au Bois de Boulogne !

1er CHEF D'ORCHESTRE. — Eh bien, vous êtes fou ! Vous êtes toute une bande en ce moment qui êtes fous ! D'ailleurs ça passera, car on ne jouera aucun de vous. Nous avons essayé, il y a un certain temps avec un de vos camarades, mais nous avons dû renoncer à une seconde audition, ce n'était pas entendable ! Autrefois, la musique moderne qu'on nous apportait était plate et banale, maintenant elle est folle ! Et cela nous fait beaucoup de tort parce que le public s'imagine que mes excellents instrumentistes jouent faux ! Ces artistes ne vont pas perdre leur temps et risquer de compromettre leur réputation pour de pareilles élucubrations. Croyez-moi, rentrez chez vous avec cette partition et asseyez-vous dessus pour écrire quelque chose de facile et de simple ! Ah ! si c'était la troisième ou la quatrième

fois que vous paraissiez sur notre affiche, on pourrait étudier ça, mais actuellement vous n'êtes pas assez connu pour qu'on vous consacre une pareille somme de répétitions.

2e chef d'orchestre. — Debussy a commencé par des œuvres faciles telles que *l'Après-Midi d'un Faune*...

1er chef d'orchestre. — Il faudrait deux grandes répétitions, huit heures d'études pour monter votre poème symphonique. C'est un morceau inexécutable (1). Nous le refusons formellement. Allez le porter ailleurs, on vous fera partout la même réponse.

2e chef d'orchestre (*rêveusement*). — Et puis, au fond, le Japon n'est intéressant que par un certain côté... exotique!...

. . . . . .

Hola! Corneglouille! Où sommes-nous? N'entendons-nous pas l'immortel Père Ubu et le capitaine Bordure morigénant le petit Bougrelas?...

Mais non, c'est tout simplement M. Edouard Colonne qui tranche avec M. Gabriel Pierné quelques menus problèmes d'esthétique!...

ÉMILE VUILLERMOZ.

ART MODERNE

Mort d'Alexandre Charpentier. — Expositions de « Peintres et Sculpteurs » (8, rue de Sèze), — de la Société des Peintres de la Montagne (Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain), — de M. Pierre Laprade (Galerie Druet, 20, rue Royale), — de MM. Brandeau, Deltombe, Ottmann (chez M. E. Blot, 11, rue Richepanse), — de M. T.-E. Butler (15, rue Richepanse). — Memento.

Alexandre Charpentier fut un esprit sincère, brave, intransigeant, un producteur laborieux et fécond. Sculpteur, médailleur, artiste appliqué, il était curieux de tous les arts, de tout l'art, et, dans les voies les plus diverses, il a marché d'une allure indépendante. L'imagination, ses compositions en témoignent, était sa qualité maîtresse. Peut-être lui obéissait-il trop docilement, ou trop exclusivement. Il est remarquable que les œuvres les plus durables de ce grand imaginatif soient précisément celles où il ait eu à dépenser le moins d'invention. Ses médailles sont, en effet, bien plus belles et bien plus grandes que ses œuvres statuaires, ces vastes bas-reliefs, par exemple, les *Boulangers* ou la *Vie Heureuse*, auxquels on peut reprocher un manque d'équilibre, un désordre que les mérites de l'exécution n'effacent pas. Mais, comme médailleur, il a déterminé un mouvement et personnellement accompli des ouvrages qui retiendront à deux titres son nom dans l'histoire de l'art contemporain. On admire justement l'intensité expressive et la liberté vitale des

(1) L'orchestre de la « Nationale » vient de donner, sous la direction de l'auteur, une exécution impeccable de cette œuvre. Les études et répétitions ont atteint la durée totale de 90 minutes.

effigies qu'il nous laisse de Banville, de Puvis, de Zola, de Vincent d'Indy, de Pissarro, de Mendès, de Meurice, d'Antoine, de Bracquemond, de deux cents autres écrivains ou artistes. En France et hors de France, cette œuvre considérable a exercé une influence heureuse. — On sait que Charpentier a aussi donné une part de son activité à l'art industriel. C'est là, peut-être, que le statuaire, non pas l'inventeur de meubles, s'exprima de la façon la plus personnelle : il décorait ses armoires, ses écritoires, tous les objets qu'il destinait à l'usage quotidien, d'accessoires sculpturaux, moins ambitieux et souvent plus réellement précieux que ses groupes ou ses grands bas-reliefs. — Quand la mort le surprit, il était en train d'achever son *Hommage à Zola*, œuvre entreprise en collaboration, comme on sait, par Constantin Meunier et Alexandre Charpentier.

§

L'exposition nouvelle du groupe de **Peintres et Sculpteurs**, que préside Auguste Rodin, est de celles dont on ne saurait rendre équitablement compte sans quelque développement. Elle a toute la valeur d'un Salon, non pas des Indépendants ou d'Automne, où les jeunes audaces sont admises, mais des Français ou de la Nationale. Elle vaut même plus encore, grâce à la sélection qui nous épargne la fatigue de longues recherches, infructueuses si souvent... Et je dois, une fois de plus, me réduire à saluer des noms aimés, admirés : Rodin, Desbois, Le Sidaner, René Ménard, Morrice. — Jamais M. Lucien Simon n'avait mieux témoigné de ses dons de peintre que par cette aquarelle, les *Bretonnes au bain*, préférable infiniment aux deux portraits qui l'avoisinent. — La sensibilité profonde de M. Charles Cottet s'exalte toujours plus ardemment, dans ses scènes de la vie et de la mort des marins, dans ce doux visage pensif de femme (où toutefois un blanc cruel, injustifiable, me gêne si fort), surtout dans ces grands paysages de plaines tristes, plus intenses que ceux de Cazin auxquels il faut penser. — La mélancolique langueur, la noblesse tendre de M. Duhem, de M. Dauchez. — La virtuosité, toujours extraordinaire, de M. Albert Besnard étonne sans profondément émouvoir. — Bartsoen. Walter Gay. — Les luminosités superficielles de M. Claus. — MM. Henri Martin, Blanche, Latouche La Gandara, Prinet : l'Institut de demain, pire que celui d'hier. — L'artiste auquel je garde le souvenir le plus émerveillé : Le Sidaner.

§

Les **Peintres de la Montagne** nous offrent, cette année comme toutes, parmi beaucoup de choses fastidieuses, nulles ou déjà revues, quelques rares œuvres d'un haut agrément. Entre toutes, dominent celles de M. Jeanès. Cet artiste a le vrai sens de la grandeur morale et de l'individualité spirituelle des majestueuses éléva-

vations terrestres. Essentiellement sa peinture, où se trahit pourtant l'amour de la belle matière, est idéaliste. Lui reprochera-t-on quelque mollesse, ou faut-il consentir que la force, parfois, gauchisse pour éluder la tentation de se prodiguer? — Les montagnes de Provence, d'Italie et d'Espagne d'Iwill, les Vosges de Waidmann, les Pyrénées de Mlle Gabrielle Castagnary... — Le souvenir le plus durable qu'on gardera de cette exposition: la Rétrospective d'Auguste Baud-Bovy. J'ai de son vivant défendu de toutes mes forces ce bel artiste. Mon admiration lui reste fidèle. Je continue à voir en lui le « Chantre de la Montagne », comme le définissait Puvis de Chavannes. On ne s'imagine pas ce qu'il fallut, à Baud-Bovy, de lucidité, de courage et de constance, pour rompre avec la méthode qui valut à Calame et Diday tant de bruyants succès. Lui-même il oscilla longtemps entre la pensée de Corot et l'instinct de Courbet. L'idéalisme, un idéalisme de très près renseigné, heureusement prévalut et nous lui devons les œuvres que j'ai eu tant de joie à revoir, hier, — que j'ai cru voir pour la première fois, si fraîche elles ont gardé leur jeunesse héroïque. Le *Lac de Thoune*, la *Jungfrau*, ah! surtout la *Jungfrau!* Ces fines nervures suivies qui s'élancent de la terre pour s'évanouir à la dernière arête, ces gigantesques contre-forts qui soutiennent au bord du précipice la cathédrale naturelle et l'équilibrent dans l'immensité, ces sommets qui n'éclatent pas sur le ciel, mais qui nous révèlent l'unité grandiose de la neige et de la nue : quel autre artiste a dit cela, et l'a dit avec une aussi harmonieuse réserve, en cachant aussi pudiquement sa force pour nous laisser plus librement admirer la toute-puissante douceur de la nature?

§

On peut, devant l'exposition considérable de M. **Pierre Laprade**, apprécier, au total, des efforts que nous avons toujours, ici, sympathiquement suivis. Nul artiste, parmi les jeunes, n'a plus nettement que celui-ci fixé son chiffre dans la mémoire visuelle des amateurs. Une silhouette féminine, blanche, au costume romantiquement vague, dans un parc jadis dessiné par l'homme, mais que la nature a reconquis pour le libérer, c'est la signature de Laprade. Elle se développe en de plus amples arabesques sans rien perdre d'une distinction qui est le signe essentiellement caractéristique de ce talent. Sa technique bénéficie de l'impressionnisme comme d'un point de départ, et, si certainement l'auteur du *Triptyque florentin* n'ignore rien des recherches et des découvertes de ses devanciers d'hier et d'avant-hier, il n'y trouve rien qui puisse le retenir, et le but qu'il a mis devant lui est au delà d'eux. — Il me semble que, dans l'évolution de Laprade, un terme, provisoire, vient d'être atteint. Il ira, on attend qu'il aille plus loin : plus outre, plus profond. Ce n'est pas la solidité qui est

la qualité évidente de sa facture, et la subtilité des sentiments qu'il exprime, sans exclure la profondeur, ne la suppose point. Cet art fleure je ne sais quoi d'artificiel, — ô si délicatement ! — qui pourrait à la longue le compromettre. Or, sa tendance supérieure est décorative, et le peintre ne doit pas oublier, dédiât-il ses décorations aux milieux les plus exquis, qu'elles doivent, pour obtenir les suffrages désirables, rendre avec une simplicité relative des sentiments intenses et d'essence supérieure. — Les cadres ovales (je ne m'exagère pas l'intérêt de cette observation) conviennent mieux à l'art de Laprade que les angles droits. Regarder, ou la vie ou le rêve, par une lucarne XVIIIe siècle ou par la simple franche fenêtre de toutes les maisons ?

§

Ou de notables ensembles ou l'unité : je crois que les artistes ont tort de se réunir, à deux ou trois, pour nous montrer leurs œuvres, comme viennent de faire MM. **Briaudeau**, **Deltombe**, **Ottmann**. Il est utile qu'un peintre expose avec un statuaire, utile pour l'un et pour l'autre; il est dangereux pour tous les deux qu'il expose avec un peintre. Les visées décoratives de M. Deltombe garderaient, dans leur expression réduite, toute leur puissance de suggestion, et le parti-pris de ses harmonies ne nous choquerait pas, si l'artiste nous apparaissait seul, tandis qu'il souffre fatalement du voisinage de tableaux de chevalet, dont plusieurs exquis. Et, d'autre part, MM. Briaudeau et Ottmann, qui semblent au premier regard s'accompagner, s'harmoniser, en réalité se gênent l'un l'autre. Inconsciemment on les compare, on reproche à l'un de n'avoir pas les qualités de l'autre: M. Briaudeau est-il un harmoniste plus délicat ? M. Ottmann, un dessinateur plus fort? Et quand chacun pourrait nous contenter ils nous déçoivent tous les deux. Mais telles sont les injustices, seulement, de l'œil; la réflexion les corrige. L'*Etude de femme couchée*, le *Montreuil-sur-Mer*, le *Saint-Ostrobert*, de M. Briaudeau, les *Baigneuses*, la *Femme au Corset*, surtout un dessin de *femme nue*, de M. Ottmann, sont, chacune en soi, des choses savoureuses qui ne s'envient réciproquement rien.

§

M. **J.-E. Butler** est un des innombrables par le soin desquels l'impressionnisme prolonge sa fin.

Tout le talent du monde ne parviendrait pas à ressusciter la formule morte. Et il ne saurait suffire, pour nous la dissimuler, de la « passer au bleu », comme fait M. Butler. Au reste, je ne conteste ni son adresse, ni sa sincérité et je m'explique même assez facilement qu'à Giverny, où il a choisi les thèmes de beaucoup de ses paysages, on soit tenté de croire encore à l'existence actuelle de l'impressionnisme.

§

Memento. — Salon « Poil et Plume » (39, rue Boissy-d'Anglas). Expositions de la Société artistique des Amateurs (Pavillon de l'Alcazar, Champs-Elysées), de M. Ulmann (Galerie Petit).

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Emile Mâle : *L'Art religieux de la fin du moyen-âge en France* (A. Colin, 15 fr.). — Jean de Foville : *Pisanello* (H. Laurens, 2 fr. 50). — Paul Vitry : *Jean Goujon* (H. Laurens, 2 fr. 50). — Perrault : *Mémoires de ma vie* (H. Laurens, 9 fr.). — Léon Rosenthal : *La Gravure* (H. Laurens). — Ernest Meminger : *Les Anciens artistes peintres et décorateurs mulhousiens* (H. Champion, 10 fr.).

Dans un livre du plus grand intérêt, du plus rare mérite, **L'Art religieux de la fin du moyen-âge en France**, qui fait suite à son ouvrage sur l'art du XIIIe siècle, M. Emile Mâle vient d'apporter une nouvelle contribution à notre histoire. S'il avait eu pour l'iconographie du XIIIe siècle des maîtres comme les Didron et les Cahier, il devait cette fois marcher sans guide : « Il y a sans doute une vive joie, écrit-il donc, à entrer seul dans la forêt obscure, mais on risque de s'y égarer. » Loin de s'égarer, l'auteur, servi par une connaissance très approfondie de notre moyen-âge, en observateur sagace dont l'esprit généralisateur est vivement ouvert à l'art, nous dirige à merveille dans ce qu'il appelle très justement la « forêt obscure » de notre art religieux des XIVe et XVe siècles.

Un coup d'œil superficiel jeté sur l'art du XVe siècle, dit-il encore, m'avait fait croire que la fin du moyen-âge était une époque de dissolution. Il n'en est rien... Aux XIVe et XVe siècles, la France n'est plus (il est vrai, comme au XIIIe siècle, le centre d'où rayonne toute idée : elle reçoit à son tour. Nous ne dissimulerons pas ce qu'elle doit à l'Italie, à l'Allemagne. Mais nous montrerons aussi qu'aux derniers siècles du moyen-âge la France, toujours féconde, n'a pas cessé de créer. Nous sommes convaincu que la nouvelle iconographie, cette iconographie qui est née du théâtre, n'a pu se former que chez nous ; car c'est en France que le théâtre du moyen-âge s'organise d'abord et on sait que tout le théâtre européen porte alors la marque de l'influence française.

Ce phénomène, qu'avait constaté Creizenach sans l'expliquer, M. Mâle en donne la cause suivante :

Paris était depuis 1402 la seule ville de la chrétienté qui eût un théâtre permanent. D'autre part l'Université de Paris restait ce qu'elle avait toujours été, la première du monde. C'était en face des papes la plus haute autorité morale. Les étudiants de tous les pays y affluaient. N'est-il pas naturel que ces clercs, qui assistaient évidemment aux représentations des Confrères de la Passion, aient rapporté chez eux les habitudes du théâtre parisien?... On a imité partout ce qui se faisait à Paris. S'il en est ainsi, c'est à la France que revient, en grande partie, l'honneur d'avoir

créé par l'intermédiaire du théâtre la nouvelle iconographie religieuse... Ainsi, après avoir offert à l'Europe un grand système iconographique au XIIIe siècle, elle lui en proposait un autre au commencement du XVe.

Ces faits bien établis, l'auteur en tire les plus judicieuses conséquences et ce sont là les vues vraiment originales de son œuvre. Il remarque que les mystères, alors très populaires dans toute la chrétienté, avaient surtout pour objet l'interprétation de la Passion et en infère que c'est le théâtre chrétien qui a imprimé à notre art de la fin du moyen âge cet aspect pathétique qui caractérise ses plus étonnants chefs-d'œuvre. Il en fournit d'ailleurs la preuve en faisant passer devant nos yeux de prodigieux morceaux de sculpture comme la belle figure du *Christ de douleur* que vient d'acquérir le Louvre, l'émouvant *Christ assis* de Saint-Nizier de Troyes, la *Vierge de Pitié* de Bayel (Aube) ou celle de Mussy-sur-Seine (Aube).

En outre de ce grand sentiment pathétique, d'autres sentiments, qui se manifestent dans le culte alors très en honneur de la Vierge et des Saints, apparaissent; et M. Mâle, qui a très heureusement glané dans les nombreuses richesses de nos provinces, continuant à appuyer ses remarques sur de magnifiques et concluants exemples, nous dévoile entre autres merveilles une exquise *Vierge à l'enfant* de l'église Saint-Urbain de Troyes, une *Sainte Madeleine* de l'église Saint-Pierre de Montluçon, une *Sainte Barbe* de Jaligny (Allier).

Mais l'art, en ce temps, ne traduit pas seulement la douleur et la tendresse humaines; il se fait aussi moralisateur, célèbre les vertus et flagelle les vices, comme cela s'était déjà produit au XIIIe siècle, puis il se complaît dans la représentation de la mort, ce qui entraîne l'auteur dans une remarquable étude de la statuaire tombale au XVe siècle. Enfin, recherchant comment a été anéantie la tradition iconographique du moyen-âge, M. Emile Mâle déclare que ce n'est pas la Renaissance qui l'a détruite : bien qu'elle ait jeté le trouble dans l'art religieux elle ne l'a pas fait disparaître, tout au moins dans sa forme; il constate en effet qu'au temps de François Ier les saints, le Christ lui-même se mirent à ressembler à des héros antiques :

> Si la tradition du moyen âge est morte, conclut-il, ce n'est pas la Renaissance qui l'a tuée, c'est la Réforme qui, en obligeant l'église catholique à surveiller tous les aspects de sa pensée et à se ramasser fortement sur elle-même, a mis fin à cette longue tradition de légendes, de poésie et de rêves.

Ainsi que je l'ai dit dans une précédente chronique, la biographie de **Pisanello** a été récemment rectifiée et complétée par les découvertes d'archives de M. Biadego publiées dans les *Atti del R. Istituto*

veneto di scienze, lettere ed arti (1908) : je n'y reviendrai donc pas. M. Jean de Foville, mettant à profit ces découvertes, nous donne maintenant une monographie de l'artiste véronais. Il s'attache surtout au rénovateur de la médaille que fut Pisanello, et à coup sûr le portraitiste de Lionel d'Este, de Cécile de Gonzague mérite toute notre admiration. On n'en saurait dire autant de ses imitateurs, et si Matteo de' Pasti et Caradosso conservent encore un grand sens du caractère, si Melioli sait de son côté traduire excellemment les volumes, la plupart des autres tombent dans une manière sèche, non sans mérite, certes, mais qui ne justifiait peut-être pas la part que leur a faite M. de Foville; il leur consacre en effet les trois quarts de son volume, après être passé très rapidement sur Pisanello peintre et dessinateur. Or, s'il ne nous reste de Pisanello peintre que de trop rares exemples de sa maîtrise, par contre les dessins abondent qui montrent que le médailleur, si intéressant soit-il, ne saurait venir qu'après le peintre. Il est donc à regretter que M. de Foville n'ait pas renversé les proportions de son travail : un quart de l'ouvrage eût été à la rigueur suffisant à passer en revue, dans un livre de vulgarisation comme celui-ci, les Niccolo Fiorentino, les Boldù, les Sperandio, les Cristoforo Geremia; et l'on eût aimé qu'une étude portant pour titre principal Pisanello lui fût surtout consacrée.

Ce qu'on sait de **Jean Goujon**, et qui vient d'être excellemment résumé et mis au point par M. Paul Vitry, ne correspond guère à la renommée de l'artiste. Nous ignorons en effet le lieu et la date de sa naissance, et ce n'est que parce que ses premiers travaux connus furent exécutés à Rouen qu'on le préjuge d'origine normande. Il s'agit simplement des colonnes de l'orgue de Saint-Maclou, et non des portes qu'une tradition locale sans valeur réelle veut maintenir à l'actif de Jean Goujon. C'est en 1544 qu'il vient travailler sous Pierre Lescot à Saint-Germain-l'Auxerrois et qu'il y sculpte les bas-reliefs du jubé, aujourd'hui au Louvre; il est ensuite architecte du connétable Anne de Montmorency et M. Paul Vitry lui fait honneur avec raison de la décoration de l'autel de la chapelle d'Ecouen, reconstitué à Chantilly : les figures d'évangélistes et les figures allégoriques sont, comme arrangement et comme exécution, écrit-il, comme façon de draper et comme souplesse délicate dans le rendu des corps transparaissant sous les étoffes légères, si voisines des œuvres suivantes qu'elles ne peuvent être sorties que de la même main. Je n'ai pas à m'attarder à la merveilleuse *Fontaine des Innocents*, ni à la *Diane* d'Anet, Jean Goujon y donne une expression toute française et toute personnelle de l'art influencé de l'antique; avec de telles œuvres il fait nôtre le bien qu'il a pris ailleurs, et crée un style tout à fait nouveau.

Sans avoir l'allure admirable des *Contes*, les **Mémoires de ma vie**, de Charles Perrault, dont M. Paul Bonnefon vient de publier le texte exact, ne manquent cependant pas d'intérêt littéraire; ils nous renseignent en outre sur les mœurs artistiques du temps et en particulier sur la construction de la colonnade du Louvre, dont le médecin Claude Perrault, frère de Charles, fut l'architecte. M. Bonnefon a fait suivre les mémoires de la narration d'un **Voyage de Bordeaux** par Claude Perrault lui-même et l'ensemble est d'une lecture fort attrayante. La même maison d'édition H. Laurens continue sa série de Manuels d'histoire de l'art, par un ouvrage sur **la Gravure**, dû à M. Léon Rosenthal : qu'il me suffise d'indiquer qu'il est d'une documentation précise, sans détails inutiles, et qu'en cela il répond parfaitement au but proposé. Enfin je dois signaler un remarquable recueil de documents réunis par M. Ernest Meininger sur les **Anciens artistes-peintres et décorateurs mulhousiens** préfacé par l'excellent critique d'art M. André Girodie : la carrière des Bodan, dont l'un au moins, André Bodan, fut artiste de grande valeur, celles de Lucas Liebach, de Johan Caspar Heilmann, le portraitiste ami de J.-G. Wille, y sont fort bien retracées, et il serait à souhaiter que de pareils travaux soient entrepris dans beaucoup de villes françaises.

Memento. — Dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. Kronig étudie un de ces petits maîtres hollandais chers à Chardin, *Gabriel Metsu* : il donne sur la vie et sur les œuvres de ce charmant et bon peintre les renseignements les plus sûrs et le place justement à la suite du merveilleux Ter Borch et de l'admirable Vermeer de Delft.

TRISTAN LECLÈRE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Une salle Courbet au Petit Palais. — Le *Jason et Médée* de Gustave Moreau au Musée du Luxembourg. — Expositions au Musée des Arts décoratifs. — La question des « Musées du soir ». — Les dangers du Ministère des Finances. — Un portrait de Marie Leczincka au Musée de Versailles. — Les œuvres d'art sauvées de la catastrophe de Messine. — Un Manet au Musée de Brême. — Musée Rubens à Anvers; Musée Schubert à Vienne. — Un Musée des horreurs à Stuttgart. — Memento bibliographique.

Grâce à la générosité de nombreux donateurs aux libéralités desquels des salles encore vierges s'offraient comme des écrins capables de la plus flatteuse mise en valeur, le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** a vu peu à peu s'ajouter au noyau primitif formé par la collection Dutuit et les œuvres d'art modernes sorties des magasins d'Auteuil une suite d'ensembles, de valeur certes très inégale — songez à la salle Ziem! — et de caractère très disparate — aucun lien ne les rattachant les uns aux autres, car seul le gré

de circonstances heureuses présida à leur création — mais dont quelques-uns, telles la salle Carriès et la salle Henner, offrent, pris en eux-mêmes, le plus vif attrait. A ceux-ci la gracieuseté d'une généreuse donatrice vient de permettre d'en ajouter un autre : Mlle Juliette Courbet, sœur du grand peintre, à laquelle le Petit Palais devait déjà la toile, capitale dans l'œuvre du maître, *les Demoiselles des bords de la Seine*, a offert à la Ville six autres peintures qui, jointes aux quatre possédées déjà par le Musée — le tableau que nous venons de dire, la *Sieste*, le *Portrait de Proudhon*, le *Portrait de Corbinaud*, donné par M. Th. Duret — forment maintenant une « salle Courbet », qui ajoute singulièrement au lustre de la galerie.

L'ensemble est des plus éloquents : on y peut suivre, en œuvres significatives, depuis ses débuts jusqu'à la fin de sa carrière, le maître qui exerça — et exerce encore, surtout à l'étranger, en Allemagne notamment — tant d'influence sur l'art moderne. La première en date est un tableau charmant qu'on a déjà admiré à l'Exposition centennale de 1900 : le *Courbet au chien noir*. Peint en 1842, à l'âge de vingt-trois ans, et envoyé deux ans plus tard au Salon, où, malgré que ce fussent les débuts de Courbet, il occupa une place en vue dans le Salon d'honneur, il représente le jeune artiste assis dans la campagne au devant d'un rocher et caressant un bel épagneul. Sa physionomie est empreinte d'une juvénile fierté, ses traits respirent l'ardeur de vivre, et déjà la composition, amoureusement peinte dans une pâte grasse et fine, annonce le magistral ouvrier qu'il va être et que montre tout à côté la toile admirable, en dépit de sa vulgarité, des *Demoiselles des bords de la Seine*. Le *Portrait de Mlle Juliette Courbet* (la donatrice), peint en 1844, est peut-être plus délicieux encore. Beaucoup s'attendraient-ils à trouver chez Courbet la simplicité candide d'un Primitif? C'est pourtant le sentiment qui s'exhale de cette effigie de jeune fille en robe bleu clair à rayures jaunâtres, assise de trois quarts dans un fauteuil canné, au devant d'un rideau à ramages près duquel grimpe une fleur. Les *Amants dans la campagne* — une étude, d'ailleurs très achevée, pour le tableau du Musée de Lyon — furent peints à cette même époque. La séduction est autre : c'est un Courbet d'une sensibilité toute romantique qui se révèle dans ces deux visages tendrement détachés l'un sur l'autre dans une atmosphère de crépuscule aux tons assourdis et puissants. Ce romantique va d'ailleurs disparaître bientôt, pour faire place uniquement au réaliste : et voici les *Trois baigneuses* (1857), composition assez terne et vulgaire, que nous aimons peu malgré son évidente maîtrise; voici une tête d'une facture sobre et solide : celle de de sa sœur *Zélie Courbet;* voici surtout le *Père de Courbet*, œuvre dernière du peintre, vraiment belle et imposante dans sa tenue toute

classique, évoquant avec une vie saisissante cette physionomie rude et obstinée, au regard de visionnaire (1).

Ce n'est un secret pour personne que Mlle Courbet se réserve d'ajouter encore d'autres œuvres à ce don précieux, entre autres le tableau célèbre de la *Source*, peint en 1863. Il faut la remercier chaleureusement d'une telle générosité, qui nous vaut des jouissances si vives.

Le **Musée du Luxembourg** a bénéficié, de son côté, d'un autre don généreux : M. Théodore Reinach lui a offert une œuvre capitale de Gustave Moreau, provenant de la collection de M. Charles Ephrussi, ce tableau de *Jason et Médée* (exposé au Salon de 1865 avec le *Jeune homme et la Mort*, dont le Musée possède une réplique à l'aquarelle) dont Ary Renan, dans son admirable livre sur le maître (2), a dit que « Moreau n'a peint nulle part une gloire de chair plus radieuse et a donné ici le canon de son plus beau dessin », composition harmonieuse qu'illuminent « le sourire et la volupté de l'âge d'or » et dont son éloquent commentateur a si bien traduit les subtiles beautés : « Jason lève un bras, et c'est assez, puisque son poing droit, muni du stylet rituel, se hausse, pour le rompre, jusqu'au lien de perles par quoi la tête du bélier est attachée au cippe ; une élégante écharpe coupe ses hanches, une mince épée au fourreau glisse presque de sa main gauche; ses longs cheveux de soie sont coiffés d'un petit armet de parade... Et pourtant, le drame est révolu ; ce mièvre chevalier vient d'abattre le dragon ; la guivre aux replis de serpent expire, l'aile brisée, lamentable, sous le talon de l'enfant ; la Toison d'or, enfin, dépouille du bélier solaire, avec les pierreries, les chapelets, les amulettes, tous les menus fétiches suspendus à la colonne votive, la Toison d'or et Médée ne sont plus qu'un même trophée... »

Le **Musée des Arts décoratifs** — où l'on vient d'inaugurer une salle consacrée au legs Emile Perrin (meubles et porcelaines du XVIIIe siècle, dessins de Watteau, Prud'hon, Ingres, etc.), et où l'on peut voir en ce moment une très belle exposition de dentelles et de broderies anciennes (auxquelles on a joint des photographies d'après des tableaux de maîtres qui font suivre à travers les âges l'histoire de ces parures), de velours ciselés du premier Empire provenant du Garde-meuble national, de tableaux en « velours Grégoire », c'est-à-dire reproduits suivant le curieux procédé inventé par cet artiste du XVIIIe siècle, combinant le tissage et la peinture — nous a conviés, à la fin de janvier, à un groupe d'expositions qui se sont

(1) On trouvera dans le beau livre, si documenté, du regretté Georges Riat, *Gustave Courbet, peintre* (Paris, Floury, 1906, in-4° illustré) tous les détails nécessaires sur ces œuvres, que la place nous manque pour analyser de façon plus complète.

(2) Ary Renan, *Gustave Moreau (1826-1898)* ; Paris, « Gazette des Beaux Arts », 1900, in-4, pp. 53 et suiv.

terminées avec la première semaine de mars : affiches et de dessins de deux peintres modernes : M. Steinlen, vigoureux observateur des mœurs populaires et décorateur expressif aux heureuses trouvailles (son *Chat noir* et son *Coq* comptent parmi les plus belles affiches modernes), M. Barrère, notateur amusé et amusant des pitres et des danseuses de music-halls ; — exposition des planches illustrant la somptueuse publication sur le Musée de Lille récemment entreprise par la municipalité de cette ville et où sont reproduites les peintures capitales de cette belle galerie ; — exposition (qui restera encore ouverte quelques mois) d'une merveilleuse chambre à coucher d'époque Empire, prêtée par Mme Théodore Reinach, et provenant de la collection de M. Charles Ephrussi ; — enfin, une très belle et très instructive réunion d'estampes japonaises primitives (primitives non point par rapport aux productions des autres métiers, mais en considérant le seul art de la gravure), s'étendant donc des débuts du XVIIe siècle au milieu du XVIIIe et où, grâce aux 300 pièces généreusement envoyées par les principaux amateurs parisiens et avec l'aide précieuse d'une notice où M. Raymond Kœchlin avait excellemment résumé l'état de nos connaissances, encore très limitées sur l'histoire de la gravure au Japon, on pouvait suivre l'évolution de cet art populaire — en réalité l'équivalent de nos images d'Epinal — d'abord dans quelques productions archaïques de style bouddhique, pleines de noblesse, puis dans les œuvres, tour à tour empreintes de grandeur ou de grâce ingénieusement décoratives et d'une couleur de plus en plus affinée, de Moronobou, Kiyonobou, Kiyomassou, Kwaigetsoudo, Massanobou, Toshinobou, Toyonobou, Shighenaga, Kiyomitsou, Kiyohiro (1) : sujets empruntés à la légende ou scènes de la vie quotidienne, etc., types d'acteurs et de courtisanes, oiseaux au brillant plumage, etc. Il est curieux de constater, à côté de l'admiration excitée par ces harmonieuses compositions à propos desquelles certains critiques n'ont pas craint de prononcer le nom de Giotto, tout un mouvement de réaction qui se dessine, dans le public des jeunes artistes, contre cet art japonais si admiré depuis trente ans. Sauf peut-être les primitives peintures et sculptures de type bouddhique, d'un sentiment intérieur profond et d'une véritable grandeur, comme celles qu'on admira en 1900 au pavillon impérial du Japon, cet art avant tout extérieur ne suffit plus à satisfaire l'esprit de nos artistes : de même que, par l'effet de cette loi de réaction qui régit l'art de tous les temps, ils se sont peu à peu détachés de l'impressionnisme, sont devenus de plus en plus insensibles à ses subtiles et brillantes prouesses, pour revenir à la tradition et au style, de même l'art japonais leur apparaît aujour-

(1) Nous renvoyons, pour l'étude des caractéristiques de ces maîtres, au volume très érudit de Tei-San [le comte de Tressan], *Notes sur l'art japonais : la Peinture et la Gravure*, publié au *Mercure de France* (1905).

d'hui « superficiel, sans la moindre valeur morale, et incapable, par conséquent, de toucher les âmes... On retrouve en lui tous les défauts d'un peuple entièrement dépourvu d'imagination créatrice, aux sens délicats sans doute, mais qui ne sont qu'à fleur de peau, à l'esprit sec et que rien de profond n'alimente... Les estampes séduisent au premier abord par un heureux arrangement, par l'habile disposition des taches de couleurs, par un dessin qui, sans avoir la noblesse, la vérité, la puissance et la richesse d'expression de celui de nos maîtres, note avec élégance la grâce fugitive d'un geste et fixe adroitement les grandes lignes qui résument un paysage. Toutefois, dès qu'on les regarde un peu attentivement, ce charme inconsistant s'évanouit. Les plus belles, les plus pures de style, ne supportent pas mieux l'examen que les plus maniérées et les plus médiocres... Même devant ces incontestables chefs-d'œuvre du genre, les Européens se sentent mal à l'aise. Quelque chose manque à leur plaisir et le gâte. Ils comprennent, ils admirent ce qui mérite de l'être, mais ils ne sont pas émus. Cet art n'éveille rien en eux. » Ainsi s'exprime dans *l'Occident* (1) M. Louis Rouart, et il faut, en effet, convenir avec lui qu'une eau-forte de Rembrandt ou une gravure de Dürer nous touchent de façon autrement profonde, « à l'égal des plus magnifiques poèmes », et que l'esprit en tire une nourriture autrement substantielle. Toutefois, laissons nos yeux, sinon nos âmes, jouir des qualités décoratives que M. Louis Rouart reconnaît à ces œuvres, et qui en constituent, en effet, la beauté essentielle : admirons ces scènes légendaires de Moronobou, ces courtisanes en riches costumes de Kwaigetsudo et de Massanobou, ces oiseaux de Kiyomasson, ce magnifique *Guerrier* de Kiyonire, ces femmes à leur toilette, et surtout cette exquise planche des *Femmes luttant contre le vent*, du coloriste si délicat qu'est Toyonobou ; et souhaitons que nos artisans, s'ils doivent rester fermés à la signification de cet art si étranger à toutes nos conceptions, sachent en tirer du moins, pour l'éducation de leur sens esthétique, la leçon qu'il comporte.

Mais sont-ils allés voir cette exposition, peu faite pour eux, en vérité, et fréquent-ils beaucoup ce musée, pourtant si riche, mais dont ils ne sont sans doute pas capables de dégager les enseignements utiles? Il y aurait peut-être, pour l'Union centrale, un effort à tenter en vue de leur éducation pratique. N'est-ce pas à cette Société qu'il appartiendrait — ainsi que lui en donne l'exemple l'étranger, Vienne par exemple — de réaliser véritablement ce « musée du soir » dont un essai hybride et sans portée est tenté en ce moment par la Ville au Petit-Palais, « musée du soir » où seraient données *par des spécialistes*, non plus pour cette foule bigarrée qui depuis quelque temps se pré-

(1) Livraison de novembre 1908.

cipite avec une ardente soif d'instruction qu'on veut croire sincère et non pas seulement dictée par la mode, dans toutes les salles de cours ou de conférences, — mais uniquement à l'intention des ouvriers d'art, des conférences historiques et techniques simples et claires, vraiment substantielles et pratiquement instructives?...

Ne quittons pas le palais du Louvre sans dénoncer un nouveau péril qui menace notre musée. A peine commençons-nous à entrevoir le jour tant attendu où le ministère des Colonies évacuera le Pavillon de Flore (tout dernièrement encore, un nouveau feu de cheminée y éclata, qui causa de vives inquiétudes) que de l'autre côté le **ministère des Finances** semble vouloir se révéler — ce qu'il n'a d'ailleurs jamais cesse d'être — aussi malfaisant. Il vient, par une mesure audacieuse, d'appeler sur lui même l'attention qui jusqu'ici s'était surtout portée sur son confrère : pour éclairer toutes les salles des Finances il a fallu, ces temps derniers, un supplément d'électricité. Or, les nouvelles dynamos ont été installées dans le sous-sol du pavillon Colbert, tout contre le musée où, à cet endroit, se trouvent les sculptures antiques et au premier étage les meubles historiques. Il n'est pas besoin d'insister. Mais il faut, avec la *Chronique des Arts* qui nous apprend cette nouvelle, réclamer énergiquement l'expulsion de ce dangereux voisin, — qui pourrait si facilement s'installer vis à vis, au Palais-Royal, dans les locaux laissés libres par la Cour des Comptes — et répéter la formule que doivent approuver tous ceux qui ont à cœur les destinées de nos collections : « tout le Louvre aux musées nationaux. »

Le **Musée de Versailles** vient de s'enrichir d'un portrait de Marie Leczinska par Nattier, une des meilleures œuvres de ce charmant peintre, qui, envoyée en dépôt en 1836 au lycée de Versailles, y avait été oubliée depuis. Lors d'un récent nettoyage, on s'aperçut de la valeur de cette toile et on put y lire la signature de l'artiste : « *Nattier pinxit 1748.* » Cette date et la qualité de la peinture démontrèrent qu'on se trouvait là en présence de l'original même commandé à l'artiste par la direction des Bâtiments et que, jusqu'à présent, les historiens de Nattier avaient vainement cherché. Avec une parfaite bonne grâce, M. le proviseur du lycée Hoche n'hésita pas à reconnaître que la place de cette effigie royale était toute marquée au château de Versailles, et elle vient de rentrer aux lieux mêmes où elle fut ébauchée.

§

Nouvelles de l'étranger.

On avait pu craindre que le tremblement de terre qui a détruit de fond en comble, le 28 décembre dernier, la ville de **Messine**, avait anéanti toutes les œuvres d'art qu'elle renfermait. Nous avons appris avec joie que plusieurs, et des plus importantes, ont pu être retrou-

vées dans les décombres : le célèbre triptyque d'Antonello de Messine, daté de 1463, que conservait le musée (1), est sauvé ; les volets représentant saint Grégoire et saint Benoît ont été endommagés par la chute des matériaux ; la *Madone* de la partie centrale est à peu près intacte. Trois tableaux flamands sont indemnes, notamment la *Déposition de Croix*, de Colijn de Coter. Soixante-quatorze des vases fabriqués en 1568 à Urbino et à Faenza pour la pharmacie de l'hôpital, ainsi que le trésor de la cathédrale, riche en ouvrages d'orfèvrerie du XVe siècle, en joyaux et en émaux, ont été mis en lieu sûr. Enfin, on a retrouvé les manuscrits grecs et les incunables de la Bibliothèque.

Le **Musée de Brême** vient de s'enrichir d'un tableau de Manet, le premier qui entre dans cette galerie : le *Portrait du sculpteur Zacharie Astruc*, peint en 1867. Ce même musée avait acquis naguère le beau tableau de Claude Monet, la *Femme à la robe verte*, qu'on a admiré longtemps à Paris dans la galerie Durand-Ruel.

Nous avons annoncé, dans notre dernière chronique, la création d'un Musée Rembrandt à Amsterdam. Deux autres musées du même genre viennent d'être projetés : la ville d'Anvers se propose de reconstituer la maison bâtie par Rubens au n° 7 de la rue qui porte maintenant son nom, et d'en faire un **Musée Rubens** où sera réuni tout ce qu'on pourra trouver d'œuvres existant en Belgique, les copies de ses toiles dispersées dans les différents musées d'Europe, ses esquisses, ses ébauches et ses lettres. — De son côté, le Conseil municipal de Vienne a acquis, au prix de 100.000 couronnes, la maison natale de Schubert située 54, Nussdorferstrasse. On est en train de l'aménager et d'y organiser un **Musée Schubert**, qui sera inauguré prochainement.

Une collection originale est celle qui vient d'être créée au **Musée d'art industriel de Stuttgart**, par son directeur, M. Pazaurek. Jusqu'ici, dans les musées de ce genre, on s'était contenté de réunir les objets jugés les plus dignes d'être admirés pour la beauté de leurs formes et de leur technique. M. Pazaurek a eu l'idée de compléter cet enseignement par un autre, basé sur l'horreur du laid, en réunissant dans une section spéciale toutes les manifestations du mauvais goût. Le catalogue-programme de cette curieuse collection (2) le repartit en trois séries : objets péchant au point de vue de la matière (par la mauvaise exécution, par la bizarerie des matériaux employés, par les combinaisons malheureuses de divers

(1) En voir la reproduction dans la livraison de janvier des *Arts*, consacrée tout entière à Messine et à ses monuments artistiques.

(2) *Geschmacksverirrungen im Kunstgewerbe. Führer für die neue Abteilung im königl. Landes-Gewerbe Museum Stuttgart*, von Gustav E. Pazaurek, 1909 ; in-16, 21 p.

éléments, par le déguisement des matériaux) ; objets mal construits, mal proportionnés ou illogiques ou pastiches grossiers ; objets condamnables au point de vue du décor modelé ou peint. On voit là, par exemple, des bustes de personnages célèbres en chocolat ou en savon, des objets en plâtre imitant le bois, des papiers gaufrés jouant le cuir, des revolvers qui sont des encriers, des meubles « art nouveau » qu'on croirait épileptiques, des vases aux ornements absurdes ou niais, etc., etc. Les fabricants de ces horreurs — que nous connaissons aussi en France — sont, dit-on, consternés et furieux. Puisse la leçon n'être pas perdue, surtout pour le public! Il en faudrait bien aussi au nôtre une semblable.

Memento. — Il nous a été donné souvent de signaler ici des publications remarquables par la beauté de leur présentation et la perfection de leur exécution. Nous ne savons si, entre tous ces ouvrages, nous ne donnerions la palme, aujourd'hui, à un tout petit livre que vient de publier M. André Marty, l'homme de goût et de savoir qui édita jadis les trois portefeuilles si précieux de *L'Estampe originale* (1893 à 1895) et à qui les amateurs doivent, depuis quelques années, une série d'ouvrages de luxe tirés à petit nombre : *L'Histoire de Notre-Dame de Paris*, *L'Histoire de Jeanne d'Arc*, *La Dernière année de Marie-Antoinette*, *L'Institut de France*, etc.), où il a mis en pratique la connaissance de tous les procédés modernes les plus raffinés de l'imprimerie et de la gravure, codifiés par lui dans son ouvrage — un autre beau livre — *L'Imprimerie et les Procédés de gravure au XX^e siècle* (1906). La publication qu'il nous offre aujourd'hui est la reproduction de l'album de voyage au Maroc de Delacroix, conservé au musée du Louvre (*Le Voyage de Eugène Delacroix au Maroc. Fac-simile de l'album du Musée du Louvre. Introduction par Jean Guiffrey;* Paris, André Marty, 24, rue Duroc ; 2 vol. in-16, 106 planches et 195 p. de texte ; 100 francs ; épuisé) : côte à côte, dans un étui, deux petits livres, sobrement vêtus comme il convient à des carnets de poche, évoquent ce voyage accompli avec tant d'enthousiasme par Delacroix en 1832, avec le comte de Mornay chargé par le gouvernement français d'une mission diplomatique près de l'empereur du Maroc. Dans l'une de ces plaquettes, M. Jean Guiffrey, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, a retracé avec une érudition et une netteté infinies, d'après les notes et le *Journal* de Delacroix, l'histoire de cet heureux et rapide voyage qui « devait contribuer à développer et à mûrir le génie du plus grand peintre des temps modernes », donnant la description détaillée, page par page, avec la transcription de toutes les notes manuscrites qui s'y trouvent, des quatre albums conservés au Louvre, au Musée Condé, et dans les collections E. Moreau-Nélaton et de Mornay, et rattachant avec perspicacité leurs divers dessins aux différentes phases du voyage. L'autre plaquette est le fac-simile étonnamment fidèle (même comme reliure, disposition, papier, etc.), par nous ne savons quels miraculeux procédés, de l'album du Louvre où Delacroix notait, au hasard des rencontres, au crayon, à la plume, à l'aquarelle, tout ce qui frappait son œil d'artiste : paysages aux couleurs éclatantes, portraits, croquis tracés dans la rue, griffonnis rapides, accompagnés de notes de toute espèce,

se succédant pêle-mêle, nous faisant assister à l'ivresse du peintre devant tous ces spectacles : et le fac-simile est tel qu'on se figure posséder pour soi seul ce précieux confident...

Nous avons annoncé ici en son temps la publication, par l'éditeur Longuet, d'une suite de grands albums consacrés aux richesses du Musée des Arts décoratifs, et l'apparition des deux premiers ayant pour objet les bois sculptés. Un troisième vient de paraître, qui inaugure la série consacrée aux ouvrages du métal : *Le Musée des Arts décoratifs. Le Métal ; 1re partie : le Fer*, par L. Metman et H. Le Secq des Tournelles ; Paris, D.-A. Longuet, in-folio, 130 planches, avec 44 p. de texte ; 120 francs). Cette collection des objets en fer, formée par des acquisitions ou des donations importantes, comme celle d'Emile Peyre, aurait cependant apporté aux visiteurs du musée peu de renseignements inédits sur l'art du serrurier si M. H. Le Secq des Tournelles et M. F. Doistau, en déposant leurs collections au musée à titre de prêt pour un temps illimité, n'avaient complété ces séries et permis ainsi la réunion riche et variée qu'offre ce recueil. Du XIIIe siècle au XIXe, toutes les époques et tous les pays y figurent, représentés par les spécimens les plus caractéristiques et les objets les plus divers : grilles, heurtoirs, serrures, clefs, targettes, pentures de coffres, fermoirs d'escarcelles, landiers, crémaillères, lampes, mouchettes, éteignoirs, couteaux, ciseaux, armes de toute sorte, étuis à cire, plaques de cheminées, grils, moules à gaufres, fers à repasser, pelles et pincettes, enseignes, trousses, châtelaines, boucles, ustensiles de toute espèce, éventails même, etc. : au total 1485 documents, classés par genre et par époque sur 130 planches et excellemment reproduits en phototypies directes. M. L. Metman et M. H. Le Secq des Tournelles ont fait précéder ces planches d'une introduction historique, et de notices sur chaque objet, en y joignant, de plus, une précieuse bibliographie des ouvrages sur la matière, un glossaire et un index des pièces groupées suivant leur espèce.

L'activité de l'éditeur Laurens vient de nous doter encore d'une nouvelle série d'ouvrages sur l'art : « Musées et Collections de France », qui s'ajoute aux « Galeries d'Europe », aux « Grandes Institutions de France » et aux « Richesses d'art de la Ville de Paris », pour ne parler que des séries qui ressortissent à notre rubrique. Cette collection nouvelle nous présente pour ses débuts un des plus anciens et des plus riches musées de province : *Le Musée de Grenoble*, par le général de Beylié ; introd. de M. Marcel Reymond ; in-8 carré, XXX-205 p., avec 388 grav. ; 10 francs). Fondé dès 1798 par le directeur de l'Ecole de dessin, M. Jay, à l'aide d'une modeste souscription des habitants de Grenoble, il s'accrut au cours du XIXe siècle par d'heureuses acquisitions et de nombreuses donations que résume M. Marcel Reymond, lui-même — quoique sa modestie n'en souffle mot — bienfaiteur insigne de cette galerie par le concours zélé et éclairé qu'il ne cessa de lui apporter. Le général de Beylié, qui l'a, de son côté, libéralement accrue de deux salles d'œuvres d'art rapportées d'Extrême-Orient et de plusieurs œuvres modernes, donne ensuite la description des richesses du musée (il comprend actuellement 700 peintures, 200 sculptures et 2000 dessins), où les principales écoles sont représentées et où brillent surtout Rubens, avec le *Saint Grégoire* qui, peint en 1606 pour la Chiesa Nuova de Rome, figura ensuite à Anvers sur le tombeau de sa mère et de sa femme, œuvre non moins

superbe que le *Saint Georges* qui surmonte sa propre sépulture ; puis Jordaens, Véronèse, Canaletto, Ribera, Philippe de Champaigne, Largillière, Pater, Watteau, Delacroix, Fantin-Latour, Henner, Hebert, etc. ; dans les dessins, Rembrandt, Campagnola, Watteau, Baudouin, Corot, Delacroix, etc. ; en sculpture, des œuvres romanes, des morceaux du XVe siècle venus de l'abbaye de Saint-Antoine et de Saint-Maurice de Vienne ; d'admirables boiseries du XVIe siècle provenant du Palais de Justice de Grenoble ; des productions de la famille des Jacquet, originaire de cette ville ; des œuvres de Houdon, Chinard, Rodin, etc. Non seulement ces pièces, mais encore toutes les œuvres marquantes du musée, sont reproduites à la suite de cette introduction, en près de 400 belles photogravures.

Un autre musée de province, celui de Clermont-Ferrand, a été également, ces temps derniers, l'objet d'une monographie (*Le Musée de Clermont-Ferrand*, par Auguste Audollent ; Clermont-Ferrand, Soc. anonyme du « Moniteur du Puy-de-Dôme » et des Imprimeries G. Mont-Louis ; in-8, 39 p., av. 34 fig.). Cette notice, assez succincte mais substantielle et savante, est extraite de l'ouvrage publié à l'occasion du 37e Congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences, qui se tint l'an dernier à Clermont. L'auteur, qui est le directeur même du Musée municipal où sont réunies les collections artistiques et archéologiques, retrace en détail l'histoire de cet établissement, fondé seulement en 1874, et énumère ses principales richesses que de fidèles reproductions nous permettent d'apprécier : *Portrait de Louis XVI*, de Callet ; *La Défense des Gaules*, œuvre capitale de Chassériau ; une *Petite glaneuse*, tableau charmant de Degeorge, plusieurs autres peintures modernes, une réunion d'œuvres du ciseleur clermontois Morel-Ladeuil, un charmant buste de fillette par Chinard, et quelques autres sculptures ; dans la collection archéologique, la célèbre statuette en bronze le *Mercure du Puy-de-Dôme*, des bas-reliefs gallo-romains, des statues et des bas-reliefs intéressants de l'école romane auvergnate, une *Vierge* en bois peint et doré du XIe siècle, d'un caractère bien local, des ivoires, des émaux, un coffret en cuir gaufré que M. L. Gonse a qualifié de « chef-d'œuvre de la gaînerie française à l'époque gothique », etc.

De Londres nous est arrivé le cinquième portefeuille annuel de la Société de l'Arundel Club, fondée en vue de la publication d'œuvres d'art inédites ou peu connues, conservées principalement en Angleterre (1). L'album de cette année compte, comme d'habitude, vingt superbes planches en héliogravure, où l'on distingue surtout des portraits de Opie, Sustermans, Pickenoy ; une *Madeleine* de Piero di Cosimo (au Christ Church College d'Oxford) ; un *Ange volant*, de Pesellino (à M. Henry-Charles Somers Somerset), et, du même, un panneau représentant la *Construction du Temple de Jérusalem* (au Rev. Arthur Sutton) ; une *Madone entre des anges*, par Stephan Lochner (même collection) ; une superbe effigie de *Jeune homme*, par Alvise Vivarini (château de Windsor) ; un *Concert de paysans*, de Lenain (à M. Adolph Hirsch) ; un *Paysage* de Cotman (à M. Arthur

(1) Le secrétaire de la Société est M. Robert Ross (aux soins de M. Sidney Colvin, directeur du Cabinet des Estampes du British Museum). Le montant de la souscription annuelle est d'une guinée (26 francs).

Samuel) ; enfin, un *Repas*, œuvre de jeunesse de Velazquez, qui vient d'être cédée par M. R. Langton Douglas, au musée de Budapest.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DU MIDI

Jean Amade : *Anthologie Catalane* (1re série : *Les Poètes Roussillonnais*), Perpignan, Edition de la Bibliothèque Catalane. — Laforêt : *Li Ferigoulo Sunt-Gilenco*, poèmes, Avignon, Roumanille. — Antonin Perbosc : *Guilhem de Toloza*, Toulouse, Edouard Privat. — Sfenosa : *Choix de Poésies françaises et provençales*, Marseille, édition de la *Vie Provençale*. — *La Revue de Provence et de Langue d'Oc*. — Le Cinquantenaire de *Mirèio*. — Félix Bertrand : *Félix Gras et son Œuvre*, Menton, Imprimerie Coopérative. — L'Escoutaire : *Taperas dau Maset*, Montpellier, imprimerie Dezeuze. — J. Roumanille : *Contes Provençaux*, Avignon.

M. Jean Amade, dont on n'a pas oublié les **Etudes de Littérature Méridionale** parues l'autre année, vient de nous donner le premier volume d'une **Anthologie Catalane** qui nous renseigne abondamment sur la production poétique d'une région assez peu connue et où l'on peut observer le même mouvement de renaissance littéraire que dans le reste du Midi. Ce premier volume, qui est consacré aux poètes roussillonnais, sera suivi d'un second sur les poètes de la Catalogne espagnole et d'un troisième sur la poésie populaire catalane.

Assurément, ainsi que M. Jean Amade le constate dans son excellente introduction, la poésie catalane n'a pas trouvé dans le Roussillon le même développement que dans la Catalogne espagnole, et nous n'avons pas ici un Balaguer ou un Verdaguer. Les poètes roussillonnais, à quelques exceptions près, sont des poètes exclusivement populaires, c'est-à-dire cultivant plus volontiers la chanson grivoise et la bouffonnerie que la haute poésie. De plus, les uns écrivent tout bonnement comme ils parlent, en patois ; et d'autres se rendent inintelligibles en remontant à la vieille langue catalane ou en faisant des emprunts au catalan barcelonais. M. Jean Amade met d'ailleurs en garde ses compatriotes contre tous ces dangers et il leur enseigne les meilleures méthodes de restauration linguistique :

Quand on parcourt, dit-il, des régions comme la Cerdagne ou le Haut-Vallespir, on est tout étonné de trouver, sur les lèvres des bûcherons, des bergers, des travailleurs de la terre, non seulement ces termes pittoresques, imagés, qui peignent à merveille les objets et la nature, mais de savoureuses expressions pour rendre la vie intérieure, la pensée ou le sentiment. Voilà précisément la bonne source, la source pure et abondante à laquelle il faut aller puiser. C'est du vrai catalan : c'est le catalan qui résonnait, il n'y a pas si longtemps de cela, dans tout le Roussillon et dans toute la Catalogne.

Parmi les noms que cette Anthologie nous révèle et qu'il nous faut

retenir, citons : Antoine Jofre, dont l'œuvre a de la puissance et de la couleur; Justin Pépratz, qui sait manier agréablement l'ironie; Pierre Talrich, un élégiaque; Joseph Bonafont, dit Lo Pastorellet, un autre élégiaque, sur lequel M. Jean Amade s'exprime ainsi :

Lo Pastorellet est le poète le plus complet et le plus digne du nom de poète, c'est-à-dire à la fois le plus éloquent et le plus délicat, le plus vigoureux et le plus sensible qu'ait produit la terre roussillonnaise. Il personnifie par ses œuvres la renaissance catalane en Roussillon ; il en est le point culminant, et son nom mérite de passer les étroites frontières de notre province.

Voici encore Albert Saisset, un poète comique de qui les monologues sont célèbres au pays roussillonnais; Jacques Boher qui, par contraste, sans doute, sut plier le catalan à l'expression poétique de la théologie; enfin Jacques Boxeida et Jules Dupont.

Cette Anthologie, qui comporte une longue et très remarquable introduction, une bibliographie complète, une traduction française à la fois littérale et littéraire, des notes nombreuses, est une contribution importante à l'histoire des littératures régionales et elle aidera à faire connaître et aimer ce lumineux Roussillon, que baigne la mer et dont le Canigou est la fière couronne.

§

Le « félibre charretier » Laforêt publie un second recueil de poèmes : **Li Ferigoulo Sant-Gilenco** (*Les Thyms de Saint-Gilles*), dans lequel il célèbre, avec sa fougue et sa simplicité habituelles, son village natal, Saint-Gilles, et ses souvenirs d'enfance. Les sentiments qui lui sont inspirés directement par l'amour des parents, les regrets de jeunesse, l'attachement au ciel et à la terre de Saint-Gilles, Laforêt les exprime avec un naturel touchant. Pourquoi n'a-t-il pas résisté au désir de gonfler son volume avec de trop nombreux poèmes de circonstance qui n'ont plus rien à voir avec Saint-Gilles? Que vient faire ici ce discours en vers sur *L'Electricité* ? Il ne trouble pas seulement l'unité du livre, il refroidit singulièrement la sympathie du lecteur. Il y a là, je sais bien, une nouvelle preuve de la naïveté savoureuse du félibre-charretier qui ne sait pas composer un livre et qui croit que tout ce qu'il fait est intéressant. Cependant *Li Ferigoulo Sant-Gilenco* sont encombrés de plantes parasites et qui risquent d'étouffer les véritables *Ferigoulo*, dont le parfum « chaud et subtil, comme dit Mistral, nous ravigote ».

Voici, par exemple, ce poème à son père :

Pour s'abriter de l'orage,
Ainsi que le font les oiseaux,
Sans leçons et sans conseils,
Tout seul, il construisit sa cabane.

Combien n'a-t-il pas grappillé de pierres
Par des chemins, le soir, en rentrant !
Et les dimanches, il passait sa journée
A pétrir un sac de chaux.

Patient comme la fourmi,
Tout doucement il monta l'abri
Où il devait nous élever,
Non sans soucis, ni sans fatigues !

Confiant en son avenir,
Il voyait s'épanouir sa famille,
Tel un chêne qui étend
Ses branches rajeunies.

Du plus loin que, de mon enfance,
Je peux évoquer le tableau,
Je revois celui-ci toujours plus beau
Surgir de mes souvenirs :

Du charpentier et du maçon
Mon père faisait la tâche ;
Ma mère servait de manœuvre,
Et moi... je jouais dans un coin.

Je citerai encore les derniers vers du *Tièvre de Paysan*, qui sont dignes, par leur réalisme poétique et leur ampleur, des tableaux rustiques de *Mireille* :

Tout doucement la mule marche,
D'une façon si pénible
Qu'on la croirait à bout de forces.
La charrue dans le gravier
Qui, sur son déversoir, glisse
Dans un bruissement de chanson,
Allonge le sillon, tiré au cordeau.

Tout pensif sur ma charrue,
Je regarde au loin mon père
Qui arrache des ronces, retroussé jusqu'à mi-bras.
Il se fait tard ; le soleil tombe derrière les collines ;
Le chant de la cigale faiblit,
Et le chef de notre équipe
Secoue ses sabots et crie : « Allons souper ! »

Par de tels vers, Laforêt s'affirme un vrai poète. Du reste, toutes les fois qu'il se laisse aller à son inspiration, sans la forcer, le ton est juste, et il faut admirer la belle vitalité du provençal qui remplit maintenant de sa belle harmonie l'âme d'un charretier et continue à travers lui l'incantation commencée, voici cinquante ans, avec *Mireille*.

§

Après le poète ingénu, le poète savant, Antonin Perbosc, dont le

Guilhèm de Toloza est une véritable chanson de geste, âpre, éloquente, pleine de force et de mouvement.

M. Perbosc a choisi dans la vie merveilleuse de Guillaume de Toulouse, qui a été chanté par de nombreux « trouvères », l'épisode de sa visite au roi Louis à Paris. Il nous montre le héros aux prises avec le roi plein pour lui d'ingratitude : « Petit roi, de cela tu ne te souviens guère, quand tu fais, sans moi, partage des terres que tu as conquises par mon glaive. » Et Guillaume énumère ses exploits. Puis, superbe, il demande au roi de lui donner en récompense tout le Midi.

Le mauvais jargon tudesque me déplaît jusqu'à l'écœurement ; là-bas tinte et résonne joyeusement le langage de mes ancêtres. O radieux rêve où s'élève ma pensée ! C'est tout cet empire, du nord au midi et du levant au couchant déployé, au bord de la mer nôtre incurvé, dont je veux faire une patrie prédestinée qui unira fraternellement, par-dessus les monts Pyrénéens, les peuples d'oc pour les siècles futurs !

— Oui bien, Guillaume, mais cette contrée, malheureusement, n'est pas sous ma loi. Les Maures l'ont et la tiennent en défense.

— Donne-la-moi : par été, par hiver, je n'aurai repos qu'elle ne soit délivrée de ces païens, dont le museau se lève vers le ciel en invoquant, sous les coups d'épée, Mahomet. Tarvagant, voilà longtemps, je n'ai occis le moindre.

— Guillaume, voici mon gant ! Cette terre est à toi. Va la prendre !

La langue d'Antonin Perbosc, puisée surtout chez les troubadours, s'adapte admirablement à ce sujet archaïque et elle en rend toute la rudesse et toute l'âpre simplicité.

§

M. Sfenosa, qui vient de publier un **Choix de Poésies Françaises et Provençales**, écrit une langue plus moderne et qu'on peut situer entre le rhodanien de Mistral et le marseillais de Valère Bernard. Les sujets de ses poèmes sont empruntés, pour la plupart, à l'antiquité et à la légende provençale. Dans une série de sonnets, M. Sfenosa a essayé d'introduire en provençal la manière sonore et colorée de José-Maria de Heredia et plusieurs de ses « Antiques » ne sont pas indignes du maître. Cependant je préfère, comme plus originale, la partie finale du livre où le poète chante ses propres émotions, ses souvenirs, ses regrets. Si j'en avais la place, je citerais une « Idylle », en petits vers de cinq pieds, qui est délicieuse de rythme et d'idée.

§

Une bonne nouvelle pour les bibliographes et pour les Provençaux : M. Edmond Lefèvre vient de prendre la direction de la **Revue de Provence et de Langue d'Oc** et il en a fait aussitôt l'instru-

ment de travail indispensable à tous ceux que la production littéraire du Midi intéresse.

A signaler, dans le troisième numéro, qui vient de paraître, les notes bibliographiques et iconographiques recueillies par M. E. Lefèvre pour le **Cinquantenaire de Miréio**. Ces notes renferment : 1° les principales éditions et traductions de *Mireille* ; 2° la liste des statues, tableaux, dessins, médailles, images, etc., inspirés par ce livre ; 3° les appréciations de la presse sur *Mireille* en 1859.

Après ce travail et après ceux de Jules Véran (*La Naissance de Mireille*, dans les *Nouvelles*) et de Frédéric Charpin (au *Mercure de France*), il ne reste plus rien à dire sur les origines du chef-d'œuvre de Mistral et sur l'accueil qu'on lui fit.

§

Immédiatement après Roumanille, Mistral et Aubanel, aussi bien dans le temps que dans la gloire, se place Félix Gras. Or l'œuvre de Félix Gras est à peu près introuvable en librairie et il faut remercier M. Félix Bertrand qui, par sa brochure sur **Félix Gras et son Œuvre**, vient d'attirer de nouveau l'attention sur ce bon poète. Une édition complète et définitive des œuvres de Félix Gras est, paraît-il, en préparation. Nous souhaitons qu'elle paraisse bientôt, afin que l'auteur des *Rouges du Midi*, des *Charbonniers*, du *Romancero Provençal*, soit lu comme il le mérite.

L'étude de M. Félix Bertrand se termine ainsi :

Fils de paysan, Félix Gras a célébré, chanté les durs travailleurs de la Terre qui sont à l'humanité ce que la racine est à l'arbre, et de qui monte toute la sève qui avive une race ; félibre, il a voulu conserver au peuple du Midi sa foi dans sa mission d'enseigner aux races de la terre le chemin lumineux de la civilisation ; chef du mouvement provençal il a été pendant dix ans le capoulié de la douce république félibréenne, le capoulié indépendant, soucieux de réformes, accueillant aux idées, aux tendances modernes.

§

Un excellent poète populaire, c'est celui qui se cache sous le nom de *l'Escoutaire* et dont les chansons et galéjades viennent de paraître à Montpellier avec ce titre **Taperas dau Maset** (câpres de ma campagne). L'Escoutaire met tout en chansons et il ne craint pas de se faire agonir de sottises en passant près des dames de la Halle, auxquelles il consacre une *Aubade* des plus « salées » dans laquelle il nous montre « cinquante mères Angot qui, continuellement, jacassent, fortes en gueule, qui ont le souffle parfumé à l'ail et de grosses trognes fraîches, mais moustachues, mais barbues et plus rouges que des poivrons » !

Il faut lire, aussi : *les Employés de la Mairie*, *le Sergent de Ville*, *les Paveurs*, *le Petit Charbonnier*, etc., pour avoir une idée

de ce qu'est la galéjade, quand elle est maniée de main de maître.

§

Aux amateurs de franc rire, je signale également une nouvelle édition des **Contes Provençaux** de Roumanille où l'on a réuni les plus fines pages de l'initiateur de la renaissance provençale.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Auguste Hauschner : *Die Familie Lowositz ;* Berlin, Egon Fleischel u Cᵉ, M. 6. — Hermann Wolfgang Zahn : *Lydia ;* Berlin, A. R. Meyer, M. 1. — Otto Julius Bierbaum : *Sonderbare Geschichten*, 3 volumes ; Munich, Georg Müller, M. 8. — Eduard Fuchs : *Illustrierte Sittengeschichte vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, vol. I, fasc. 2 à 6 ; Munich, Albert Langen, à M. 1.— Memento.

Die Familie Lowositz. — Ce roman se passe à Prague peu d'années après la guerre de 1870. Le formidable changement qui s'est accompli dans la situation morale de l'Europe par la constitution du nouvel empire allemand pousse à l'état aigu les conflits nationaux entre Tchèques et Allemands. La Bohême se réveille après plusieurs siècles de torpeur. Un théâtre national se fonde à Prague. A l'Université les professeurs allemands exaspèrent l'élément slave qui demande à grands cris une haute Ecole où l'enseignement se ferait en tchèque. Les Allemands, qui croient leur œuvre compromise, cachent mal leurs visées sous le manteau du patriotisme autrichien. L'ordonnance sur les langues va donner satisfaction à la race longtemps opprimée. Mais déjà les étudiants teutons organisent leurs arrogantes promenades dominicales pour affirmer que la ville leur appartient encore.

Au milieu de tous ces conflits multiples, Mᵐᵉ Auguste Hauschner a placé une famille de la bourgeoisie juive, allemande de langue, mais plutôt indifférente aux luttes nationales. L'histoire de Lowositz remplit le livre tout entier, mais dans la foule des personnages qui défilent aux premières pages, l'auteur s'est appliquée à développer surtout le caractère de deux jeunes gens, Rodolphe et Camille. Ce n'est pas qu'elle nous laisse ignorer leur ascendance, ni les destinées de leurs proches, mais certaines figures sont à peine esquissées, noyées comme elles le sont dans l'action principale. La petite Camille nous apparaît à douze ans, déjà coquette et ombrageuse, avide de connaître les mystères de la vie et jalouse de ses petites camarades. Son père est un homme d'affaires, âpre au gain, froid et réservé en famille, sa mère une malade qui meurt du reste dans des conditions assez mystérieuses. La grand'mère, gardienne des traditions israëlites, domine par la crainte qu'elle inspire, sans arriver à exercer une réelle influence. Si l'adolescence de Camille Lowositz,

ses jeux et ses cachotteries, les scènes qu'elle fait à sa gouvernante allemande, son dépit de voir ses amies se marier une à une, remplissent toute la première partie du roman, le personnage de son frère Rodolphe, après les cent premières pages, s'avance tellement au premier plan que toute action hors de lui n'est plus que schématique.

Rodolphe Lowositz, garçon intelligent et sensuel, très doué, mais extrêmement paresseux, parce qu'il songe plus à ses premiers essais poétiques qu'à ses thèmes latins, est une des fortes têtes de sa classe. Il fait ses devoirs au jeune Kurt von Leschner, dont il adore la sœur de loin, tout en courtisant Hermine Klauber, jeune fille de sa race. A vrai dire dans la société chrétienne on le méprise quelque peu, mais il sait se faire valoir, et il nous apparaît, dès son enfance, comme le juif sans préjugés qui arrivera coûte que coûte dans les lettres. Durant sa dernière année de collège, son camarade le mène chez la petite chanteuse Milena Zeleny qui va prochainement débuter au théâtre tchèque. Là il s'émancipe complètement. Par Milena il connaît des écrivains et des artistes slaves et s'initie, sans préjugés, au mouvement nationaliste de la Bohême. Sa sensualité étant satisfaite, il a conquis l'équilibre moral dont il a besoin pour travailler. Déjà étudiant, il protège un jour Milena contre les assiduités d'un compagnon tchèque. Un duel s'en suit, dont les motifs demeurent secrets et le voilà, du jour au lendemain, fêté comme un héros par les nationalistes allemands. Tout en acceptant cette étiquette nouvelle, il voit secrètement les slaves qui acceptent sa présence, parce qu'ils voient en lui un artiste comme eux. Au reste, pourquoi se gênerait-il ? Des gens de sa famille acceptent bien de traiter avec les Tchèques pour la création de grands entrepôts de bière nationale. Pour approcher Milena de plus près, il se décide à participer comme figurant au gala d'inauguration du grand théâtre slave, où l'on joue *Liboussa*, de Smetana devant le prince impérial.

Que lui importent les convictions ! « Qui suis-je et où puis-je me sentir chez moi ? A la table des Tchèques, on me traite comme un adversaire et je suis un étranger dans mon propre camp. » Le lendemain de la soirée, alors que les deux partis exaspérés en viennent aux mains dans une brasserie suburbaine, il fuit pour protéger Milena. Mais les étudiants allemands vont le disqualifier. Que lui importe encore ! Il quittera Prague pour achever ses études à Berlin. Rien ne le retient plus dans sa ville natale. Sa sœur vient de se marier avec un petit juif grossier qui fait de la banque. Son milieu ne fait que le gêner. Demain il sera un grand écrivain.

Tel est le sujet de ce roman, où les longueurs et les maladresses, si elles ralentissent l'action, ne parviennent pas à noyer les nombreuses pages vigoureuses et le charme des détails pittoresques. Mme Hau-

schner n'a pas pris parti entre Allemands et Tchèques. Elle s'est contentée d'étudier un individu, au milieu des conflits sociaux et politiques de son époque, et son impartialité n'est pas son moindre mérite.

§

Lydia. — M. Hermann Wolfgang Zahn nous paraît bien être le dernier disciple d'E. T. A. Hoffmann, à moins qu'il ne soit l'initiateur d'un mouvement poétique qui inscrirait l'invraisemblable sur son drapeau. Le néoromantisme allemand, après avoir servilement copié nos symbolistes, pour revenir ensuite tout doucement à l'école des Novalis, des Schlegel et des Tieck, nous prépare peut-être encore bien des surprises. A l'heure actuelle, le monde s'arrête pour lui à 1830 et les préoccupations du négoce national n'existent pas pour lui. Il est difficile de situer à une époque quelconque la nouvelle que vient de publier M. Hermann Wolfgang Zahn. L'unité de temps et de lieu n'existe pas pour ce jeune écrivain, et c'est dans le subconscient qu'il cherche l'explication de toute l'activité humaine. Ce n'est peut-être pas du tout un fou, ce Prospère, qui habite une somptueuse villa de Neuilly, après avoir quitté les bords du Rhin pour courir à travers le monde et qui aime Lydie, fille unique de Léonor, dernier duc de Montmorency, laquelle, enfermée dans un établissement d'aliénés, s'enfuit chaque nuit pour venir se pencher au bord du bassin d'un féerique jardin et y chanter des romances oubliées. Mais comment Prospère connut Lydie, c'est ce qui est beaucoup plus énigmatique encore et l'auteur lui-même ne se charge pas de nous l'expliquer exactement, laissant à l'imagination du lecteur le soin de donner un sens précis aux phrases chatoyantes sous lesquelles se cachent certainement les symboles les plus profonds.

Sonderbare Geschichten. — Après nous avoir donné l'année dernière un roman en quatre volumes où les péripéties les plus extravagantes se mêlaient aux plus singulières platitudes, M. Bierbaum vient encore de publier trois volumes de contes. La préoccupation de cet écrivain est surtout de noircir du papier. Du sujet, de la composition et du style il n'a nul souci. Il assemble en un lieu quelconque les personnages les plus disparates et les fait discourir de tout et de rien. Ce sont de vieilles charges d'ateliers qui reviennent parmi des discussions esthétiques ou d'antiques blagues d'étudiants interrompues par des beuveries aussi vulgaires que copieuses. Les histoires à tiroirs que Jean Paul offrait à l'Allemagne impatiente de littérature avaient au moins le mérite de correspondre à un état d'esprit déterminé et de refléter une sensibilité propre à émouvoir les masses. Dans le chaos de M. Bierbaum il y a de tout, du vaudeville, du Chat noir, de l'esthétisme, mais surtout l'expression d'un formidable ennui dont le lecteur éprouve spontanément la communication.

Ces truismes, ces banalités, ces lieux communs sont-ils pris en Allemagne pour de l'humour ? Il faut le croire, si l'on en juge par les louanges dont on accable l'auteur. Aux *histoires singulières* qu'il a imaginées lui-même, M. Bierbaum a mêlé quelques adaptations du français. Elles n'y ont point gagné.

Illustrierte Sittengeschichte. — La publication de cette histoire des mœurs depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, dont nous avons signalé l'apparition, se poursuit avec succès. Le premier volume, consacré à la Renaissance, comprendra 20 fascicules illustrés de 450 gravures dans le texte et d'une soixantaine de fort beaux hors-texte. A côté des chefs-d'œuvre de la peinture, les spécimens bien choisis de l'imagerie populaire sont d'incomparables documents. Leur choix et leur merveilleuse exécution font honneur à M. Albert Langen, éditeur à Munich.

Du texte rédigé par M. Edouard Fuchs nous aurons l'occasion de reparler. Après une introduction sur l'évolution des mœurs à la fin du moyen âge, l'auteur est entré en plein dans son sujet, au deuxième chapitre (6e fascicule), en étudiant la notion du beau durant la Renaissance. Mettons-le cependant en garde, dès maintenant, contre l'utilisation de certains documents qui ne sont que des caricatures et ne correspondent nullement aux mœurs véritables d'une époque. De ce que les satiristes flagellent certaines excentricités, il ne faut pas conclure que celles-ci soient jamais parvenues à se généraliser. Il faut savoir faire la part de l'exagération.

§

Memento. — *Hyperion* a achevé sa première année par la publication de deux fascicules dont la haute tenue littéraire et l'élégance sobre ne peuvent que nous satisfaire. L'éclectisme de MM. Fr. Blei et C. Sternheim s'appuie sur un goût très sûr. Ce dernier sera remplacé cette année dans la direction de la revue par M. Alfred Walter Heymel, qui s'occupera particulièrement de la partie graphique de la revue. La littérature d'imagination, qui tient toujours la première place, sera réduite dans l'avenir pour permettre à la critique de prendre plus d'extension.

Nous trouvons toujours aux sommaires d'*Hypérion* les premiers écrivains contemporains : G. d'Annunzio, Maurice Barrès, Hugo von Hofmannsthal, René Schickelé, G. Ouckama Knop. Signalons, dans le sixième fascicule, la traduction des articles consacrés à Villiers de l'Isle-Adam par Henri de Régnier et Arthur Symons. Parmi les illustrations des reproductions d'après H. de Toulouse-Lautrec, C. Guys, Ch. Guérin, L. von Hofmann, Hokusaï tiennent la place la plus importante.

Das literarische Echo a consacré tout son numéro du 1er mars à la littérature anglaise. Des articles traitent des débuts de Bernard Shaw, de William Blake, de Kipling, de la littérature allemande en Angleterre. L'article de tête, signé Richard Müller-Freienfels, est intitulé *l'Angleterre et nous*. L'auteur y recommande à l'Allemagne de s'inspirer d'avantage de ses voisins britanniques au lieu de regarder toujours du côté de la France

et de l'Italie. C'est surtout pour la création d'une littérature nationale que l'Angleterre peut servir d'exemple. « Nous autres, en Allemagne, nous ne possédons pas de poète dont les rythmes et les visions révèlent la formidable force expansive qui s'est épanouie à l'époque du nouvel empire et qui trace autour d'elle des cercles toujours plus grands. De même que l'impérialisme de Guillaume II n'est qu'une expression imparfaite et souvent inexacte de la plus grande Allemagne, dont le véritable visage se montre dans le développement du commerce et de l'industrie et dans le réveil des masses, de même la littérature de cet impérialisme est vide, antimoderne, drapée dans le vêtement théâtral du passé. D'une façon générale, cette Allemagne, véritable et *plus grande*, a à peine engendré une littérature qui dépassât les débuts prometteurs que l'on trouve par exemple dans *les Tisserands* d'Hauptmann. Ce qui, dans le reste de notre littérature, a quelque importance, c'est de la « littérature reversale », c'est à dire une littérature qui n'est que négativement caractéristique pour l'époque qui l'a engendrée. » Le poète représentatif de l'Angleterre, poursuit l'auteur, c'est Kipling.

Der neue Weg est un hebdomadaire publié par un syndicat de comédiens allemands, sous la direction de M. Herwarth Walden. Il avait fort bien débuté au commencement de l'année en promettant de prendre la place de l'ancien *Morgen*. La Nietzsche Archiv devait y publier des communications et des inédits du philosophe. Le 2e numéro contenait même un article de M. Richard Oehler sur *Nietzsche et J. Burckhardt*, rectifiant quelques assertions fantaisistes de M. Bernoulli. Or, les comédiens, au bout de très peu de semaines, en ont eu assez de la littérature ; ils ont débarqué purement et simplement M. Walden, pour faire de l'hebdomadaire un organe exclusivement syndical. Une série d'écrivains allemands ont protesté contre ce procédé, qui manque d'élégance. Sous l'inspiration de sept d'entre eux, dont MM. René Schickélé et Paul Scheerbart, ils viennent de faire paraître une brochure, où tous les collaborateurs stigmatisent comme il convient les mauvaises manières du syndicat.

HENRI ALBERT.

LETTRES RUSSES

Georges Tchoulkoff : *Le Voile d'Isis*, Moscou, édit. de la « Toison d'Or », 1 rouble. — D. Philosophoff : *Paroles et Vie*, St-Pétersbourg, 1 rouble 25 kop. — M. Minsky : *Questions publiques*, St-Pétersbourg, 1 rouble. — *Livre sur les Poètes Russes des dernières dix années*, sous la direction de Modeste Hofmann, édit. par la maison M. O. Wolf, St-Pétersbourg, 2 roubles. — Léonide Andréeff : *Anathema*. — Memento.

Il paraît que la période d'attaques et d'assauts de *Sturm und Drang* dans la littérature russe est en train de passer, et, à en juger par certains symptômes et par toute une série de livres parus, celle de recueillement pour dresser un bilan commence.

C'est à ce point de vue surtout que sont intéressants les livres que je vais signaler.

M. Tchoulkoff n'est plus un inconnu pour nos lecteurs, auxquels j'ai présenté il y a plus d'un an ce théoricien distingué de l'*Anar-*

chisme mystique. Il vient de réunir dans un volume qu'il intitule symboliquement **le Voile d'Isis** ses études éparpillées dans des périodiques pendant les trois dernières années sur le *réalisme mystique* aboutissant de la « nature idéaliste du symbolisme », sur les *écrivains russes non symbolistes* et sur le *théâtre*.

Il m'est malheureusement impossible de m'arrêter longuement sur chacun des livres que je dois signaler. Je ne parlerai donc pas des études consacrées par M. Tchoulkoff à Mallarmé, à d'autres idéalistes français et allemands et surtout aux écrivains russes, parmi lesquels il place à tort, je crois, M. Alexandre Dobrolioubоff, chercheur, propagateur-sectaire, type vraiment extraordinaire, condamné même pour propagande antimilitariste, mais très pauvre littérateur et poète. J'ai seulement le devoir de signaler la conclusion du livre de M. Tchoulkoff en lui empruntant d'ailleurs ses propres expressions. « Je pense — dit M. Tchoulkoff — que la conclusion, à laquelle j'arrive après avoir passé en revue la littérature russe contemporaine est assez claire : le groupe des poètes symbolistes n'est pas uniforme. Le principe subjectif-idéaliste dans le symbolisme cède la place à un nouveau réalisme.

L'Idéalisme qui s'est borné à l'esthétisme se mit à évolutionner rapidement du côté du vieux parnassisme.

En opposition avec cette tendance, sur les chemins du symbolisme, se dessinèrent les aspirations d'une nouvelle science réelle, mystérieuse et cachée.

Et cette nouvelle aspiration — que je me permets de trouver vague pour ne pas dire contradictoire à elle-même — caractérise, d'après M. Tchoulkoff, les poètes russes contemporains sans que tous ils s'en rendent même compte.

§

Je n'ai pas encore eu l'occasion de parler à mon gré de M. Philosophoff, publiciste distingué, confrère toujours correct et très cultivé, souvent porte-parole du groupe des poètes Merejkowsky, Hippius.

Les différends littéraires des sept dernières années (1901-1908) ont toujours trouvé en lui un combattant avisé et agréable même aux adversaires. C'est précisément un recueil des articles de cette période mouvementée que M. Philosophoff nous présente dans son livre **Paroles et Vie**. Le livre est divisé en 3 parties : *Littérature*, *Vie* et *Art*.

Dans la partie littérature, M. Philosophoff parle surtout de Gorky dont il a proclamé la fin dans un article retentissant qu'il reproduit d'ailleurs dans le livre.

Je n'ai pas à discuter ici les idées de M. Philosophoff. Il est trop

partie dans ses écrits pour que je puisse être de son avis, sans même parler de l'opposition d'idées qui nous divise.

Ainsi, par exemple, il combat Gorky et frappe en lui le parti, le programme, la mentalité social-démocrates. Il dit expressément :

« En parlant de Gorky, je prenais son œuvre créatrice comme l'expression éclatante de la contradiction fondamentale qui gît dans les forces révolutionnaires combattant sous l'étendard de la social-démocratie. »

Il faut que j'ajoute, en toute impartialité, que M. Philosophoff oppose aux partis social-démocrates le prolétariat, et s'inscrit en faux contre l'opinion qui prétend que « l'idéalisme est l'enfant de la bourgeoisie ». Il prétend, lui, que « l'idéalisme, la nouvelle conscience religieuse, est le sort réservé à des personnes hors de toute classe ».

Ces deux idées fondamentales du crédo philosophique et littéraire de M. Philosophoff, ni lui, ni ses amis, malgré leur talent et leur activité, ne sont encore parvenus à les faire pénétrer dans les milieux littéraires et philosophiques russes, bien que, ou peut-être parce que, ces derniers mois, c'est précisément leur action philosophique et littéraire qui sert de thème aux débats passionnés de la Société des Gens de Lettres et de la Société Religieuse et Philosophique dont il faudra que je parle un jour.

Toujours est-il que M. Philosophoff revient un peu sur sa condamnation de Gorky, à propos des deux dernières œuvres de celui-ci : *La Vie d'un homme de trop* et *Une Confession*, que nos lecteurs connaissent déjà.

Je le répète, je signale ce livre qui servira utilement au futur historien du mouvement littéraire et philosophique de notre temps, comme je recommande au même point de vue le livre de M. N. Minsky, que nos lecteurs connaissent déjà.

§

Grand poète, penseur sincère, ému et souvent émouvant, M. Minsky était admiré et adulé de la génération des années 80 du siècle dernier. Mais il a trahi la poésie et la littérature, à l'instar de Tolstoy, toute proportion gardée et autrement que Tolstoy. Il est devenu un des instigateurs du néochristianisme, si je puis m'exprimer ainsi, des années 90 du siècle dernier et du commencement du siècle présent. La philosophie et la bataille littéraire dont son nouveau volume est l'expression, même par son titre : **Questions publiques** (plus exactement « thèmes sociaux), ont beaucoup nui à son talent, qui reste toujours grand, et au prestige, qu'il aurait dû et pu garder dans l'histoire littéraire en Russie.

Dans son dernier livre, il parle de *l'idée de la Révolution Russe*, du socialisme, de l'anarchisme, du parti et de la classe ouvrière, du

syndicalisme français, polémique avec Gorky, Andreieff, Merejkowsky, etc. Il profite de son séjour en France et parle des mœurs et de l'âme françaises, à propos du crime imputé à Mme Steinheil, dont il explique la psychologie. Dans tout cela, beaucoup de talent, beaucoup d'observation, beaucoup de cœur et de sincérité. Je ne citerai cependant que le chapitre sur le *Théâtre français*, où, à propos de l'élection à l'Académie Française de Maurice Donnay, M. Minsky constate la pauvreté psychologique et sociale du théâtre français contemporain. Comme il y a vingt ou quarante ans, on ne s'y occupe que de l'adultère : Donnay, Capus, Bernstein, Porto-Riche et d'autres servent de bons exemples à M. Minsky. Il constate que, pour le public français, le théâtre étranger, qui actuellement pose et cherche à résoudre des thèmes sociaux, philosophiques, religieux, n'existe pour ainsi dire pas. Sauf deux ou trois exceptions (Ibsen, Tolstoy), les grands auteurs dramatiques contemporains (Strindberg, Hauptmann, Przibyszewsky, Wedekind, Tchekhoff) sont presque inconnus du grand public français.

M. Minsky en cherche la cause et croit la trouver dans la profondeur de la psychologie nationale. Et il parle de l'antipathie innée de tous les peuples latins et particulièrement du peuple français pour tout ce qui est brumeux, substantiel, pensé, et, au contraire, de sa sympathie pour tout ce qui est clair, net, sensé, même sensuel. Tandis que les littératures du Nord se meuvent dans le domaine des idées et des sentiments, la littérature française n'a été qu'une suite de formes et de sensations. Les Français sont peu enclins au mysticisme. Très pratiques dans leur « alliance avec Dieu », ils ont reporté leur sensualisme sur la vie elle-même, lorsqu'ils ont aperçu le mensonge du catholicisme, et ne purent plus, comme les peuples du Nord, remplacer leur religiosité par une foi mystique sans objet.

M. Minsky, que je voudrais moins mystique et religieux pour le bien des Lettres Russes, développe cette idée et l'étend à toutes les manifestations nationales du grand peuple. Dans la lutte pour l'affranchissement de la personnalité humaine le peuple français fut non seulement un des combattants, mais occupait l'avant-garde. Il luttait, non pas dans le domaine des idées, mais des faits ; nulle part les résultats de cette lutte ne sont plus visibles qu'en France. La lutte contre l'Église, celle contre l'État en sont les exemples frappants. De même la lutte contre la tyrannie de la famille, dont précisément le théâtre français est l'expression. Alors, on comprend le rôle exceptionnel de l'adultère dans le théâtre français. Protestation contre le servage avant la loi du divorce, après la conquête du divorce, protestation contre l'exclusivisme de l'amour au nom de la *personne libre*. En un mot, le théâtre français est l'amour « du moment, de la sensation, de la personnalité humaine, et l'indifférence fatiguée pour

l'idée, pour la généralisation, pour la société ». Toute l'étude de M. Minsky sur le théâtre français est à traduire pour les lecteurs français.

§

Œuvre d'histoire et de documentation un peu prématurée peut-être, mais très utile néanmoins, est **le Livre des poètes Russes de la dernière décade**, édité avec un soin tout particulier par M. O. Wolff.

Le lecteur y trouvera des études sur Balmont, V. Brussov, I. Konevskoy, André Bely, Z. Hippius, D. Merejkowsky, N. Minsky, Th. Sollogoub, V. Ivanoff, Alexandre Block, Serge Gorodetzky, M. Volochine, M. Kouzmine, ainsi que leurs autographes et quelques-unes de leurs poésies. La préface de M. Modest Hofman, *Romantisme, Symbolisme et Decadence*, nous explique assez qu'il ne présente aux lecteurs que les romantiques, symbolistes et décadents de notre poésie actuelle. Et bien que M. Hofman conclue lui-même par un doute : « Qui sait, sommes-nous en Russie à la veille du plus grand épanouissement de l'Art ou à la veille de sa mort? » nous croyons que son livre est une œuvre très utile et opportune.

§

Je viens d'assister à la lecture de la nouvelle œuvre de Léonide Andreieff, pièce en 7 tableaux, intitulée **Anathema**. La pièce est déjà acceptée à Moscou par le fameux Théâtre Artistique et à Saint-Pétersbourg par le *Nouveau Théâtre* de M. Falkovsky. Elle promet d'être l'œuvre sensationnelle de la prochaine saison.

§

Memento. — Reçu : *Jours Terribles*, poème dramatique par Mme J. Grievsky, édit. Mir, Saint-Pétersbourg, 2 roubles. *Biographie de A. Lougovoï*, à l'occasion du 25e anniversaire de l'activité littéraire de cet écrivain de talent (*Viva*, ; 20 février 1909). Les publications suivantes de M. O. Wolff : Recueil des biographies des *Premiers Russes* (premiers dans toutes les branches de l'activité humaine), 50 kop. ; *Psychologie de l'éloquence*, par Lalonoff ; *Pougatchevtchina*, par M. Firsoff, 1 rouble ; *Pédagogie comme science*, par Volkovitch ; *Une Vie courageuse*, roman historique par Mme Tcharskaïa.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES NÉERLANDAISES

Cyriel Buysse : *Leniz*, Bussum, Van Dishoeck. — Johan de Meester : *Aristocraten*, Bussum, Van Dishoeck. — J. Steynen : *Goed en kwaad*, 2 vol., Rotterdam, Meindert Boogaerdt Jun. — Pieter van der Meer : *De jacht naar Geluk*, 2 vol., Rotterdam, Meindert Boogaerdt Jun. — M. J. Brusse : *Landschapjes*, avec une gravure sur cuivre et un croquis du Prof. P. Dupont, Rotterdam, W. L. et J. Brusse. — M. J. Brusse : *Het Nachtlicht van de Zee*, avec un dessin à la plume de

Josef Israëls, Rotterdam, W. L. et J. Brusse. — A propos de la 5e édition de *Levensgang*. — Théâtre. — Memento.

Sur ma table de travail les livres nouveaux s'entassent avec une rapidité presque effrayante, et cela fait déjà un très respectable arriéré d'ouvrages de tous genres qui réclament notre attention. Ne pouvant les analyser tous, même sommairement, je ne vous signalerai aujourd'hui qu'un petit nombre de romans et de nouvelles, intéressants à des titres divers, pour revenir prochainement sur quelques volumes poétiques et critiques, parmi lesquels il en est deux ou trois de tout à fait remarquables.

Je ne crois pas que notre littérature des dernières années soit inférieure, en somme, à celles de l'étranger. Ce qui la caractérise, comme d'ailleurs notre art en général, c'est que la plupart de nos écrivains, incapables d'une œuvre de longue haleine, puissante synthèse de notre vie moderne, excellent dans le détail, merveilleux peintres de genre et délicats artistes du verbe. Ils sont très rares, ceux qui réussissent dans ce que nous sommes convenus chez nous d'appeler le grand roman. C'est vous dire aussi que cette littérature est franchement réaliste. Or, depuis quelque temps, certains ont déclaré la guerre à ce réalisme, les uns — tels M. Verwey et ses adeptes — lui opposant l'art d'imagination, mais oubliant toujours, eux, de nous donner cet art tant préconisé et se trompant étrangement, d'habitude, dans leur appréciation du travail de nos auteurs; d'autres — MM. P. van der Meer et J. Steynen — le disant absolument vide de sens, vulgaire, inutile, voire nuisible, et ne réussissant eux-mêmes, en dépit de leur chasse bruyante à l'invisible et au mystérieux, qu'à faire... du réalisme, auquel, pour épater le bourgeois, ils entremêlent l'horrible. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait rien de bon dans la critique de ces messieurs. Moins prétentieuse, moins partiale et un peu plus clairvoyante, elle pourrait même exercer une heureuse influence. A présent elle sent par trop la littérature.

Lente, par Cyriel Buysse. — Presque en même temps que paraissait ce recueil de nouvelles, la revue *Groot Nederland*, dans ses fascicules de 1908, publiait du même auteur un nouveau roman, *Het volle Leven*. En comparant les deux ouvrages, j'ai jugé alors que le second, s'il représentait un effort plus considérable, était loin d'égaler le premier en tant qu'œuvre d'art, et, de là, j'arrivai à cette conclusion définitive que ce n'est pas dans le roman naturaliste, malgré de très réelles et de grandes qualités, mais dans la nouvelle que s'est manifesté le plus purement le beau et vigoureux talent de M. Cyriel Buysse. *Lente* (Printemps), par exemple, la nouvelle qui ouvre le recueil du même titre, est tout simplement un chef-d'œuvre de sain réalisme, et son auteur n'a plus rien à envier aux meilleurs conteurs de chez vous. Cela est fait de bien peu de chose. Une petite

nièce qui s'en vient de Paris voir une dernière fois une vieille parente qui se meurt là-bas, dans un coin de Flandre, rapportant, joli et joyeux pinson, dans la ferme maussade et dans l'âme déjà flétrie de sa tante et de ses trois oncles, un peu de ce printemps qui a commencé à fleurir dehors, puis, la vieille morte, s'envole, laissant un vide douloureux dans le cœur de l'oncle cadet qui s'était pris à espérer un bonheur impossible : voilà tout. Mais c'est admirablement composé, et je ne sais rien de plus frais, de plus vif, de plus étincelant d'humour.

Les autres nouvelles du recueil sont inférieures à celle-là, sans, pour cela, être négligeables. Deux ou trois même sont fort jolies.

Aristocraten, par Johan de Meester. — On dirait que l'auteur ait voulu se reposer du long et puissant effort que constitue *Geertje*, un des très bons romans de langue néerlandaise, en écrivant cette humoristique satire de l'esprit de clocher. Le livre est assez mal composé, étant fait de deux parties qui se tiennent à peine et forment plutôt deux histoires différentes ; quant à la langue, elle n'est pas des plus soignées, cette fois, et la psychologie reste un peu sommaire. Mais comme ils sont observés sur le vif, ces bourgeois de province qui mesurent leur valeur réciproque à la pesanteur de leur bourse et qui tous, jusqu'aux plus roturiers, se croient « aristocrates » à leur tour, ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, de courber l'échine devant un vrai aristocrate. M. Johan de Meester s'est montré de nouveau un charmant et spirituel conteur, qui se recommande par des qualités d'observation et de style que j'aimerais appeler françaises.

Goed en Kwaad, par J. Steynen. — **De Jacht naar Geluk**, par Pieter van der Meer. — Voici les frères Siamois de notre littérature, inventeurs patentés de « l'art-pensée ». Vous ne connaissez pas l'article? Voici. Le procédé est des plus simples. On assemble au hasard une demi-douzaine (et si cela ne suffit pas, une douzaine) de grands phraseurs, artistes avortés et êtres veules, qui ne savent pas vivre mais sempiternellement s'analysent eux-mêmes, et on leur fait débiter à tour de rôle toutes les idées modernes, digérées tant bien que mal, sur la vie — hyper-mystérieuse, — sur l'âme, sur l'art, sur la religion, etc. ; puis, pour faire accroire au public, toujours naïf, qu'on est penseur et que, au contraire de ces pauvres réalistes qui ne voient que la surface, on pénètre au fond des choses, on leur fait conjuguer à tous les modes et à tous les temps le verbe « penser », en variant très fréquemment par les mots « mystère », « insondable », et tels autres gros termes. Résultat fatal : à force de pérorer sur le sens de la vie, on oublie de créer la vie, ou de la recréer, ce qui est la même chose ; et, parce qu'on ne base pas sur la réalité visible, pour de là s'élever à la réalité supérieure de l'art, on n'atteint à aucune réalité, on bâtit dans le vide. Et c'est vraiment

regrettable, d'autant plus que MM. Steynen et Van der Meer ont du talent, beaucoup de talent même, le premier surtout, ce qu'ils ont amplement prouvé de nouveau dans nombre de pages de ces romans : *le Bien et le Mal* et *la Chasse au Bonheur*, qui tous deux auraient pu devenir une peinture saisissante de notre vie moderne, si leurs auteurs, réalistes quelque peu romantiques par disposition naturelle, les avaient moins bourrés de raisonnements indigestes et de fantaisie creuse.

Landlooperij, par M.-J. Brusse. — **Het Nachlicht van de Zee**, par le même. — Je m'en veux de n'avoir pas plus tôt signalé cet écrivain à votre attention. Mon excuse est que son premier ouvrage, *Boefje* (Petit vaurien), qui eut un grand succès très mérité, parut longtemps avant ma collaboration au *Mercure*. Quant aux deux dont je viens de transcrire le titre, ils sont de date assez récente.

M. Brusse est journaliste de sa profession et ses livres ont d'abord paru en feuilleton hebdomadaire dans le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*. Pourtant ils ne se ressentent guère de ce travail pressé et sur commande. C'est que ce journaliste est un maître écrivain, un artiste vrai, une âme forte et sensible entre toutes. Dans *Landlooperij* (Vagabondage), il narre ses courses à l'aventure « parmi les braconniers et les va-nu-pieds », comme dit le sous titre. Je n'en admire pas trop la psychologie, mais comme l'auteur connaît et comprend la vie de ces parias, et quelle émotion dégage son récit d'une si puissante sobriété ! Sa large peinture, entre autres, d'un gîte de vagabonds, est d'une réalité saisissante.

Dans *Het Nachtlicht van de Zee* (littéralement : le Feu nocturne de la Mer) il raconte la morne existence des matelots d'un bateau-phare et décrit une nuit de tempête passée à bord en leur compagnie. Cela est non moins émouvant et non moins humain, et ce petit livre prouve mieux encore avec quelle maîtrise M. Brusse sait manier la langue néerlandaise.

A propos de la 5e édition de **Levensgang**. — C'est un fait à noter que cette 5e édition, au bout d'un petit nombre d'années, d'un roman qui n'avait aucune prétention à la popularité. On a redit de toutes parts à ce propos que rarement écrivain débuta par une œuvre aussi vaste et qui est un chef-d'œuvre. Qu'il me soit permis de traduire ici un court fragment d'une très intéressante étude que M.-F. Lapidoth écrivit à la même occasion sur *Levensgang* et *Menschenweer*. Il dit du premier.

Personne n'a pu contester avec quelque raison la valeur documentaire de ce livre ; personne n'oubliera jamais avec quelle puissance Querido a dessiné le joaillier — parvenu un type pour tous les temps, une caricature si parfaite que les générations futures ne pourront jamais songer au joaillier

d'autrefois sans voir se dresser devant eux la taille de Bresser. Tout ce que nous avons vu de nos yeux et tout ce que nous savons par ouï dire au sujet du riche joaillier juif du temps de Bresser s'est incarné en ce personnage. Tout ce que nous avons appris d'épouvantables détails sur l'existence des diamantaires vit à jamais dans le roman de Querido, lequel satisfait à toutes les exigences posées ci-dessus pour cette sorte de romans ; l'ouvrage est tout document, mais le document étincelle de vie ; il est d'une brûlante animation, ce livre, parce que l'auteur ne s'est pas mis à l'œuvre dans le simple but de faire un ouvrage parfaitement documenté sur les ouvriers diamantaires, mais bien pour peindre le prolétaire dans son milieu, ou, comme il écrit lui-même, pour donner « une pure et profonde synthèse de la réalité ».

Dans la même étude, comparant M. Querido à Zola, il dit qu'on pourrait en quelque sorte l'appeler un disciple de celui-ci, mais, ajoute-t-il,

Sous un rapport il lui est supérieur : s'il n'y a pas moins de méthode, il y a plus de chaleur dans son œuvre. Chez lui aussi on peut constater un excès de documentation, il ne sait pas se borner dans les descriptions et n'évite pas assez les redites ; mais Querido a des grands romantiques la passion et le tempérament, deux choses que Zola, qui devait toujours songer à créer le « roman expérimental », a très apparemment réprimées de façon systématique.

§

Parmi les pièces de **Théâtre** représentées avec le plus de succès dans les deux derniers mois, citons le *Mercadet* de Balzac, dans quoi M. Willem Roijaards a tenu admirablement le rôle principal, et des pièces originales, *De Opgaande Zon* (le Soleil Levant), drame de la classe moyenne en quatre actes, par Herm. Heyermans, et *Een Paladijn* (Un Paladin), comédie fantastique en quatre actes, par J.-A. Simons-Mees. La pièce de M. Heyermans n'a pas tenu la promesse du sous-titre et n'est pas devenue le « drame de la classe moyenne », mais elle n'en demeure pas moins la meilleure qu'il ait faite de longtemps. Celle de Mme Simon-Mees frise quelque peu la farce, mais la bonne et saine farce. Retenez le nom de cette femme, nous aurons à reparler d'elle. C'est peut-être notre plus grand écrivain de théâtre d'aujourd'hui. Son bagage dramatique est déjà assez considérable, bien qu'on n'ait joué encore que deux ou trois de ses pièces.

Memento. — A partir du 1er janvier de cette année, *De XX Eeuw*, rédacteur en chef L. van Deyssel, et *Nieuwe Gids*, rédacteur en chef Willem Kloos, ont cessé de paraître séparément et se sont fondus ensemble sous le titre de *Nieuwe Gids*. Le nouveau périodique, qui continuera les traditions littéraires de 1880, prétend devenir « l'organe principal de la génération actuelle ». Il sera voué à la littérature, au théâtre, à la musique, à la peinture, à la philosophie, aux questions sociales, etc. Les directeurs, MM. Van

Deyssel et Kloos, se sont assuré la collaboration de la plupart de nos bons écrivains hollandais et flamands. A noter dans les fascicules de janvier et de février, outre des poèmes et des proses, quelques articles intéressants dont voici les titres traduits : *les Grottes de la Lozère*, par le Dr P. H. e. Moesbergen ; *Romantisme*, par C. Veth ; *Georg Hermann*, par le Dr J. de Jong ; *Problèmes dramatiques*, par H. de Boer ; *Notes sur l'Art et la Philosophie*, par le Dr H. J. Borken ; *l'Evangile*, par le Prof. G. J. P. J. Bolland ; *la Philosophie de la Nature de Wilhelm Ostwald*, par le Dr H. Rothy, etc.

Ons Vaal Nederland (décembre) : *Ysbrand*, tragi-comédie, par Frederick van Eeden. — (Janvier) : *Charles Baudelaire*, les trente deux premières pages d'une étude signée Is. Querido. — (Février) : *Charles Baudelaire*, suite ; un article très sympathique et chaudement admiratif sur *Nos frères farouches* de Jules Renard, par Cyriel Buysse. — (Mars) : une étude largement documentée du professeur J. J. Salverda de Grave : *Histoire et légende dans l'Epopée française du moyen âge*, écrite à propos des deux premiers tomes des *Légendes épiques* de Joseph Bédier ; *Charles Baudelaire*, Bu. Cette étude, très subjective, mais puissamment évocatrice et visionnaire, est d'autant plus remarquable que Baudelaire est trop peu connu chez nous et que nos critiques l'ont toujours passé sous silence ; les seuls articles que nous eussions sur lui sont dus à la plume de Ten Brinken Huet et du Dr Bijvanck. Le travail considérable de M. Querido comble une véritable lacune et il est bien fait pour engager ses compatriotes à faire la connaissance du poète des *Fleurs du Mal*. — Les quatre fascicules nommés contiennent en outre nombre de poèmes, de proses et d'articles critiques.

De Gids (fascicules de janvier, février, mars) : *La jeune Turquie, Souvenirs de Stamboul*, par le Prof. C. Snouck Hurgronje ; *Fables et Contes des nègres du Congo*, par G. Burssens Huet ; *Het Tooneel : Honoré de Balzac, Mercvelet*, par J. N. van Hall ; *Edouard van Gelre*, tragédie en cinq actes, par Adriaan van Oordt ; *Naturalistes néerlandais dans la Nouvelle Guinée*, par le Prof. A. A. W. Hubrecht ; *la Littérature à l'étranger : Jules Renard, nos frères farouches. Bagotte.* — *Edouard Estaunié, la Vie secrète*, par J. N. van Hall, *Saint-Georges de Bouhélier et le Naturisme*, par Johan de Mester ; *Revue des lettres néerlandaises. Etat de notre poésie actuelle*, par Carl Scharten. Dans cette étude, en plusieurs suites, M. Scharten analyse vingt-quatre volumes poétiques (datant tous des deux ou trois dernières années) de vingt-trois poètes différents ; ce qui prouve en tout cas une floraison abondante. La moisson le sera-t-elle autant ? J'ai bien peur que non ! — Citons encore *Souvenirs d'un voyage en Norvège*, par le Prof. R. C. Boer, pleins d'intéressants détails sur le *Théâtre national à Christiania et son répertoire.*

De Beweging (décembre, janvier et février) : *la Vie toute et une, profession de foi poético-philosophique*, par Nico van Suchtelen ; une vraiment belle traduction en vers du *Prométhée déchaîné* de Shelley, par Alex Gutteling ; *la Position de la Néerlande dans la politique internationale*, par L. H.-C.-M. van Oulhoorn ; *Une industrie en grand au moyen-âge* (l'industrie drapière à Leyde), par le Dr H. T. van Gelder ; *Lamartine : les Méditations poétiques*, une étude pas très profonde signée Maurits Mylaert, etc.

Onze Eeuw : une intéressante étude sur *Gaston Boissier*, par le Prof. Dr-J.-J. Hortman, et une autre non moins intéressante sur *François Villon*, par P. Geyl, etc.

H. MESSET.

VARIÉTÉS

Sévices académiques dans la forêt de Chantilly. — Lecteurs du *Temps*, votre indifférence douce et coutumière a dû se nuancer de satisfaction lorsque vous avez appris, récemment, que les académies réunies en séance plénière avaient approuvé l'exercice 1908 de la gestion du domaine de Chantilly, dont la situation financière n'avait jamais été plus satisfaisante.

Qui pouvait douter, après ce compte-rendu, que l'on n'observât à la lettre les dispositions testamentaires prises par le duc d'Aumale à la date du 3 juin 1884, aux termes desquelles l'Institut assume l'obligation « d'appeler le public et les hommes d'études à la jouissance des collections de tous genres, ainsi que des parcs, jardins et promenades et *d'entretenir le tout en y donnant tous les soins d'un bon père de famille* ».

Une telle sollicitude devait être si touchante que je résolus d'en admirer les fruits et que je partis un matin, avec quelques amis, pour le pays de Sylvie. Trente à cinquante minutes, selon les trains employés, séparent la gare du Nord de la station d'Orry-Coye, encerclée de bois noirs sous un ciel bleu-cendre.

A vrai dire, quelques rumeurs des gens du lieu nous étaient parvenues... « Déjà, durant les dernières années du duc d'Aumale, la forêt (comme on pouvait s'en rendre compte en suivant la route nationale de Paris à Amiens entre la Morlaye et Chantilly) avait subi les empiétements des particuliers.

Possesseurs de chasses, possesseurs d'écuries de courses, bourgeois riches de toutes les églises, l'avaient, moyennant finance, dépecée, engrillagée au grave préjudice du public. Depuis, le mal avait été s'accentuant. Seules les parties sur lesquelles les héritiers du duc conservaient le droit de chasse à courre ignoraient encore la honte des grillages, mais on y coupait des arbres... trop d'arbres !... »

Sous un petit tunnel, nous traversons la voie, nous laissons à notre droite la route blanche qui mène à Coye, nous contournons les chantiers du chemin de fer et, brusquement, par une allée dont une barrière verte interdit l'accès aux voitures, nous pénétrons dans la forêt. Jusqu'ici rien d'anormal. Des hêtres robustes, des trembles et des charmes dressent leurs colonnes au-dessus des taillis épais. L'allée de terre brune, bordée de fougères aux palmes brisées, coupe d'autres allées silencieuses. Des écureuils, parfois, font craquer les ramures, et la forme fauve des cerfs fuit à travers les carrefours. Nous

arrivons où commence l'ancienne *route de la verrerie*, qui dévale et escalade, tour à tour, des pentes garnies de roches moussues. « C'est là », avais-je dit à mes amis, « que croissent les arbres les plus beaux. Les sites curieux se multiplient le long de cette voie romantique. On s'attend, quand on la suit, à voir passer la diligence que ne peuvent manquer d'attaquer des brigands équipés par Gustave Doré, surgissant des petits ravins propices aux embuscades, appuyant leurs mousquetons aux rochers aigus, aux bornes usées... »

Du sommet de la colline, nous apercevions, à droite, au delà des bois, à travers un triple rideau de peupliers, le village de Coye aux toits de tuiles et d'ardoise, au-dessus duquel se découpaient les arches géantes du viaduc de Commelles. A gauche, dans la direction de Luzarches, une petite plaine où des feux de bois sec et d'herbes crépitaient et fumaient parmi les sillons, puis des bois, des bois encore, silencieux, baignés de brume bleue.

Mais au premier plan, autour de nous, à nos pieds, qu'étaient-ils devenus ces chênes, qui, depuis des siècles, faisaient de ce coin l'un des plus charmants qui fussent en France ?

Ils gisaient à terre, débités en tronçons par la hache sacrilège ! Il y en avait pour beaucoup d'argent... toute l'épargne des princes de Condé ! Sans doute avait-il fallu pour qu'on trouvât le triste courage d'anéantir de tels arbres qu'on se trouvât aux prises avec l'impérieuse nécessité de pensionner la vertu et d'encourager le génie !

A mesure que nous avancions, le long de la route, la désolation s'accentuait. Un peu avant d'arriver au chemin qui aboutit au champ de Chaumontel, nous dûmes constater qu'il ne restait de la forêt, épargnés de cinquante en cinquante mètres, que quelques bouleaux, dont les troncs blancs, apeurés, frissonnaient au milieu des cadavres géants couchés dans la bruyère et quelques frênes ébranchés, semblables à des suppliciés attendant qu'on les achevât.

Un forestier professionnel, qui nous accompagnait, hocha gravement de la tête à nos cris ! « On ne rase pas tout à fait la forêt... » dit-il. C'est inexact... « On la coupe ! On applique, — dans toute sa rigueur il est vrai, — le régime des taillis sous futaies. » Il ne comporte que la réserve de quelques arbres nommés baliveaux, lesquels malheureusement ici sont rares et chétifs. Que voulez-vous, les agents obéissent à des instructions générales ! Rien n'aurait empêché d'adopter en cet endroit le régime de la « futaie » proprement dite. Il consisterait à ne couper que le taillis, à respecter un plus grand nombre de baliveaux et à replanter en certains endroits de jeunes arbres en choisissant des essences appropriées au sol.

En l'adoptant, les administrateurs du domaine feraient non seulement œuvre pie, mais œuvre prudente, car s'ils se trouvaient avoir moins de bois « vulgaire ou de chauffage » à vendre pendant une

première période de trente à cinquante ans, ils pourraient, par la suite, réaliser plus de bénéfices en livrant à l'ébénisterie des troncs d'arbres coupés avec discernement sur des espaces plus larges. Ils accroîtraient en même temps la valeur de la forêt considérée comme un capital vivant. »

Ces considérations commerciales achevèrent de m'édifier et, notre interlocuteur ayant même ajouté qu'il ne serait pas impossible de tenir compte, dans l'exploitation du domaine, du point de vue esthétique, de respecter certains des vieux arbres qui bordent les chemins, ou balancent leurs ramures au sommet de monticules rocheux garnis de bruyère, je résolus d'agir énergiquement sur l'opinion qui seule peut imposer le respect de la beauté à ceux qui manquent à leur mission en la laissant profaner : l'État et l'Institut.

Ces deux autorités agissent, en effet, de concert d'après le décret du 10 mars 1908 qui leur confie la gestion du domaine de Chantilly. Les forestiers qui les servent se bornent à remplir l'emploi de lieutenants des Vandales. Nous n'avons pas la naïveté de croire que l'État se résolve à réprimer de si tôt de vénérables abus... mais l'Institut ?

M. Picot va-t-il sourire à ce nouveau genre de traitement *paternel* et M. Loti, qui ne put empêcher la destruction des ombrages du château d'Abadia, se contentera-t-il d'étouffer un soupir ?

Il n'est plus, hélas ! le seul académicien qui, à notre connaissance, se soit indigné jusqu'ici de cet état de choses ! Sully-Prud'homme m'avait formellement promis, quelques mois avant sa mort, d'intervenir. « Il n'y a pas, avait-il déclaré en acceptant la présidence de la *Société pour la protection des paysages de France*, de plus grave attentat à la dignité d'un peuple que l'amoindrissement chez lui de l'attrait du beau. A force de restreindre pour lui le nombre des occasions d'admirer, on risque d'en abolir le besoin dans l'âme nationale ! » N'honorerait-on pas mieux la mémoire du poète en mettant à profit de telles paroles qu'en lui élevant un monument ?

Peut-être malgré tout se trouvera-t-il dans le conseil des grands Dieux une voix qui s'élève en faveur des Dryades ?

JEAN CANORA.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Géographie. — Voyages

J. Levainville : *Le Morvan ;* Étude de Géographie humaine. Colin. » »

Henri Maître : *Les Régions moï du Sud Indo-Chinois. Le plateau du Darlac ;* Plon. » »

Duc d'Orléans : *La Revanche de la Banquise ;* Plon. 30 »

L. Proust et J. Pitard : *Les Iles Canaries ;* Guilmoto. 10 »

E. Spahikowski : *Impressions de Corse ;* Maloine. » »

Histoire

E. Dacier : *Une Danseuse de l'Opéra sous Louis XV. Mlle Sallé;* Plon. 3 50

Stéphane de Gorski : *Les Allemands dans le Royaume de Pologne;* Agence polonaise de presse. » »

Jules Poirier : *Feuillets d'histoire;* Albin Michel. » »

Comtesse Lydie Rostoptchine : *Les Rostoptchine;* Juven. 3 50

Albert Savine : *La Vie aux Galères;* Louis-Michaud. 1 50

Littérature

Belle de Zuylen (Madame de Charrière) : *Lettres à Constant d'Hermenches, 1760-1775 :* publ. par Ph. Godet; Plon. » »

Henri Boucher : *Souvenirs d'un Parisien, 2e série, 1853-1862;* Perrin. 3 50

Jules Case : *Tablettes littéraires;* Ollendorff. 3 50

J. Firmery : *La Chanson des Nibelungen;* trad. du moyen-haut-allemand. Colin. 3 50

Fontanelle : *Pages choisies.* Introd. de H. Potez; Colin. 3 50

René Ghil : *De la Poésie scientifique;* Gastein-Serge. 1 »

Georges Grappe : *Dans le Jardin de Sainte-Beuve;* Stock. 3 50

Maurice de Guérin : *Les plus belles pages de Maurice de Guérin;* « Mercure de France ». 3 »

Anatole Le Braz : *Au Pays d'Exil de Chateaubriand;* Champion. 3 50

Annie de Pène : *Les plus jolies lettres d'amour;* Meissein. 3 50

J.-H. Retinger : *Le Conte Fantastique dans le romantisme français;* Grasset. 2 »

Léon Tolstoï : *Vie et Œuvre. Mémoires. Souvenirs. Lettres. Ext. du Journal intime. Notes et Documents biographiques;* revises par Léon Tolstoï, trad. sur le manuscrit par J.-W. Bienstock, III. « Mercure de France ». 3 50

Musique

Edouard Ganche : *La Vie de F. Chopin dans son Œuvre;* Soc. des Auteurs-Editeurs. 1 »

Philologie

Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française. Deuxièmesession. Arlon-Luxembourg-Trèves. 20-23 sept. 1908; Champion. » »

Philosophie

Han Ryner : *Le Subjectivisme;* Gastein-Serge. 1 »

Poésie

Georges Batault : *Crépuscules d'amour;* « L'Occident ». » »

André Bénédic : *Au Caprice des Rêves;* Plon. 3 50

Liton Chevalet : *Les Soirs;* Perrin. 3 50

Jean Cocteau : *La Lampe d'Aladin;* Soc. d'éditions. » »

Nicolette Hennique : *Du vent sur la plaine;* Fasquelle. 3 50

Léo Loups : *Les Lévriers;* « La Phalange ». 2 »

Emile Verhaeren : *Les Heures Claires;* « Mercure de France ». 3 50

Publications d'Art

Armand Loisel : *L'Expérience esthétique et l'Idéal chrétien;* Bloud. 5 »

Questions militaires

L. de Chilly : *La Tour du Pin. Les Origines de l'Armée Nouvelle;* Perrin. 5 »

Questions religieuses

Em. Cauderlier : *Les Conflits entre la Science et les Enseignements de l'Eglise;* Bruxelles, Lebègue. 1 »

Henri Moris : *L'Abbaye de Lérins, histoire et monuments;* Champion. » »

Paul Sabatier : *Notes d'Histoire religieuse contemporaine. Les Modernistes;* Fischbacher. 3 50

Timothéon : *La Crise religieuse. Non Credo;* Gastein-Serge. 2 »

Romans

Paul Arosa : *Mémoires d'une 50 H. P.;* Stock. 3 50

Gaston Bergeret : *Nicole à Marie;* Hachette. 3 50

Henriette Besançon : *Bourgeois artistes ;* Plon. 3 50
Magali Boisnard : *Les Endormies ;* Sansot. 3 50
Marguerite Burnat-Provins : *Le Cœur Sauvage ;* Sansot. 3 50
Gaston Cronier : *Mieux vaut amour...* Fasquelle. 3 50
Conan Doyle : *Le Drame de Korasko ;* trad. par Henry Evie ; Hachette. 1 »
Charles Géniaux : *Les Forces de la Vie ;* Fayard. 1 35
Jean Giraudoux : *Provinciales ;* B. Grasset. 3 50
A.-K. Green : *Lequel des Trois ;* trad. de l'anglais de J. Heywood ; Tallandier. 3 50
Jules Lafforgue : *La Revanche de Paris ;* Calmann-Lévy. 3 50
Hugues Lapaire : *Les Accapareurs ;* Calmann-Lévy. 3 50
Henri Lavedan : *Bon An, mal an ;* 2e série ; Perrin. 3 50
Louis Lefebvre : *Le Couple Invincible ;* Perrin. 3 50
Georges Normandy : *Potins et Pantins de la Riviera ;* Douville. 1 »
P. Pourot : *La Cité qui tue ;* Grasset 3 50
Léon Thévenin : *Un Libérateur ;* Perrin. 3 50
Harry R. Tremont : *Incivilisés ;* Juven. 3 50
Renée d'Ulmès : *Sibylle mère ;* Lemerre. 3 50
H. de Zobeltitz : *Le Journal d'une fille d'honneur ;* trad. de l'allemand, par Joël Ritt ; Colin. 3 50

Sciences

D'Estournelles de Constant, P. Painlevé, le Ct Boiteaux, etc. *Pour l'Aviation ;* Libr. aéronautique. 3 50
Camille Flammarion : *La Planète Mars et sa condition d'habitabilité ;* t. II ; Gauthier-Villars. 12 »
Dr L. Murat et Dr P. Murat : *L'Idée de Dieu dans les Sciences contemporaines. Le Firmament, l'Atome, le Monde végétal ;* Téqui. » »

Sociologie

Dicran Aslanian : *Les Principes de l'Evolution sociale ;* Alcan. 5 »
Abel Faure : *L'Individu et les Diplomates ;* Stock. 3 50
Comte J. de Mailath : *La Hongrie rurale, sociale et politique ;* Alcan. 5 »
5 »
Dr Paul de Régla : *L'Eglise et le Mariage suivant les Apôtres, les Pères de l'Eglise ;* Albin Michel. 3 50
XXX. *La Réforme électorale ;* Marcel Rivière. » »

Théâtre

Paul-Exil Bourelly : *Gloire suprême ;* comédie héroïque en 1 acte ; Ed. « Dramatica ». » »
William Shakespeare : *Œuvres dramatiques ;* trad. nouv. conforme au texte anglais, par Georges Duval, t. VIII ; Flammarion. 3 50
Bernard Shaw : *L'Homme Aimé des Femmes ;* comédie en 4 actes, trad. de Augustin et Henriette Hamon ; Imprim. A. Munier. » »
Drs G.-J. Witkowski et L. Nass : *Le Nu au Théâtre depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ;* Daragon. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une Lettre de M. John H. Ingram à propos d'Edgar Poe. — L'Aéroplane conduit à une « impasse ». — Le Concours de Poésie de l'Odéon. — Gœthe aux enchères. — La Vente Druet. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une Lettre de M. John H. Ingram à propos d'Edgar Poe.

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Le *Mercure de France* a publié, dans son numéro du 1er février dernier, un article de M. Calvocoressi intitulé : *Edgar Poe, ses biographes, ses éditeurs, ses critiques*. Cet article contient de nombreuses assertions qui ne sont pas seulement inexactes, mais que j'estime préjudiciable à moi-même et à l'honneur d'Edgar Poe. Je me hâte de dire, d'ailleurs, que si

M. Calvocoressi a trompé ses lecteurs, c'est qu'il a été lui-même trompé.

Page 385. Il s'étonne « que le vingtième siècle soit venu avant que fût donnée une édition complète de ce qu'il (Edgar Poe) a produit », et il cite, en s'y référant, l'édition Harrison de 1902, en dix-sept volumes. Or, elle n'est ni complète ni satisfaisante. Mon édition de 1874, et celle de Chicago, de 1895, en dix volumes, valent mieux.

En effet, la compilation de M. Harrison est, en gros, mauvaise. Les contes, *tous* les contes de Poe, ne remplissent que deux tomes de mon édition; M. Harrison leur en consacre cinq semblables. Pour ce qui est des œuvres de critique de Poe, qui tiennent tant de place dans l'édition Harrison, au lieu de les réimprimer d'après le texte revu et abrégé par Poe lui-même, on les a copiées avec toutes leurs fautes dans les publications où elles ont paru pour la première fois, lieux d'origine découverts et cités par moi au cours de mes travaux. Sans doute, on a recueilli et réimprimé quelques morceaux sans importance griffonnés par Poe selon les nécessités de l'heure et que ses éditeurs avaient eu raison de négliger, comme l'avait fait leur auteur lui-même, désireux de les voir oubliés. D'autres y figurent, aussi, qui ne sont point de Poe : soit, en tout, avec les introductions, les notes, les commentaires et autres matières étrangères, quinze volumes, mais non pas quinze volumes d'œuvres d'Edgar Allan Poe. Enfin, on a réimprimé en deux volumes de « Vie et Lettres » mes diverses publications sur ce sujet; mais le copiste ne m'en a attribué qu'un tiers.

Certains essais, comme « l'Autographie », « la Cryptographie », « la Vieille Poésie Anglaise », « Pinakidia », et d'autres non moins importants, n'avaient jamais été réimprimés par aucun éditeur avant que je les eusse découverts et fait entrer dans mon édition : et, comme j'ai dû moi-même recomposer ou reconstituer certains morceaux à l'aide de deux articles ou davantage, il a bien fallu, de toute manière, se borner à copier fidèlement mon édition. J'ai trouvé, aussi, et réimprimé une grande partie des « Marginalia », et comme Poe les avait publiés sans titre, j'ai dû leur donner des titres explicatifs Il y avait donc bien peu à glaner, on le voit, après ma moisson. Quant à la bibliographie de M. Harrison, elle n'est correcte qu'en tant qu'elle copie la mienne.

En ce qui concerne, maintenant, les « découvertes » de MM. Harrison, Woodberry *et hoc genus omne*, M. Calvocoressi s'est entièrement trompé. Personne ne connaissait le premier volume de Poèmes de Poe, imprimé en 1827, avant que je l'eusse déterré au Bristish Museum, et que je l'eusse réimprimé; personne ne connaissait non plus le « Journal de Julius Rodman » avant que je l'eusse trouvé et réimprimé dans les quatre volumes de mon recueil de « Contes et Poèmes » de 1884. Presque tous les contes que renferment mes volumes sont conformes au texte définitif corrigé par Poe d'après des exemplaires en ma possession.

Le fait, vrai ou faux, que Poe ait servi dans l'armée, au lieu d'avoir été découvert par M. Woodberry, était si connu que le premier biographe du poète, Griswold, lui-même (dont M. Calvocoressi n'a apparemment jamais lu le « Memoir ») le mentionne. Les traductions du français, que M. Harrison, parlant d'une de mes hypothèses, attribue à Poe, n'étaient pas de Poe le moins du monde, mais de quelqu'un qui portait les mêmes initiales : E. Parton.

Parmi les lecteurs de cette génération, personne, des gens cités par M. Calvocoressi, pp. 390-391, qui démasquèrent Griswold, ne savait rien, avant l'apparition de mes ouvrages en 1874 et 1880. Leurs articles et leurs notes parus isolément dans des publications éphémères avaient été bientôt oubliés et, sauf le petit livre, à tirage limité, de Madame Whitman : *Edgar Poe et ses critiques*, aucun ouvrage d'importance ou d'autorité n'avait été consacré à la défense du caractère d'Edgar Poe, avant l'apparition de de mon « Memoir » en tête de ses œuvres, en 1874, et de ma « Vie et Lettres d'Edgar Allan Poe », en deux volumes, en 1880. C'est cette biographie, qui a eu de nombreuses éditions en Europe et en Amérique, ce sont aussi mes divers articles publiés dans des revues, qui ont fourni à MM. Woodberry, Harrison et Cie les « découvertes » que leur attribue M. Calvocoressi. Si nos droits d'écrivains étaient vraiment protégés en Amérique, ces « découvertes » n'auraient pu être faites... de cette manière du moins.

Mais tout ceci importe peu. Le plus grand reproche que j'adresse à M. Calvocoressi, c'est de s'être laissé intoxiquer par les virus de ces biographes au point de se joindre à eux pour attaquer la véracité d'Edgar Poe. J'ai fait des enquêtes sur bien des accusations analogues dont Poe fut l'objet, et toujours j'ai trouvé qu'il avait dit la vérité. « Il faut bien reconnaître », écrit M. Calvocoressi, « que Poe fut le premier à en fausser comme à plaisir tous les éléments. Le mémorandum autobiographique qu'il remit à Griswold fourmille d'inventions et d'erreurs. » Je sais ce que valait Griswold, et les inventions dont il parle, et bien qu'il paraisse ne pas avoir eu l'audace de publier le mémorandum produit par M. Harrison, je crois fermement que ce n'est qu'un faux dont il n'y a pas à tenir compte.

M. Calvocoressi affirme aussi que Poe « crée la légende d'un voyage qu'il aurait fait en Europe avec l'intention de participer à la guerre de l'indépendance hellénique ». Je raconte, dans ma *Vie d'Edgar Poe*, les aventures réelles de ce voyage en France, telles qu'elles ont été racontées par Poe lui-même; et voici qu'après tant et tant d'années la vérité vient d'en être confirmée : ces faits sont établis, dans le *Times Dispatch* de Richmond, Virginie, du 17 janvier dernier, par M. J.-H. Whitty, d'après des mémoranda de Juge Hughes.

Enfin, au sujet de ce que Poe écrivit à Hirst concernant l'admirable poème d' « Ulalume », M. Calvocoressi interprète mal la pensée du poète. Poe ne nie pas qu'il est l'auteur du poème; il voudrait seulement, pour des raisons personnelles, qu'on ne l'obligeât pas à l'avouer : ce qui est bien différent.

Si M. Calvocoressi désire faire connaissance avec le véritable Edgar Poe, qu'il ne se fie plus désormais à ces faiseurs de livres pour la vente. Soupçonnerait-il déjà les intentions de ce M. Woodberry, quand il écrit, page 394, que « l'esprit de sévérité qui anime le livre en est le seul défaut »? Or, j'ai justement là, devant moi, un extrait du *Worcester Daily Times*, journal (Américain) qui, après avoir dénoncé le parti pris de dépréciation du nom d'Edgar Poe dont ce livre est inspiré, ajoute qu'un tel ouvrage « doit être classé parmi ces détestables productions qui ne sont purement et simplement faites que pour la vente », et que, « pris dans son

ensemble, il est au-dessous du mépris. » Voilà ce que pensent et disent de M. Woodberry ses compatriotes.

Je pourrais citer bien d'autres erreurs commises par votre collaborateur, mais il suffit ; nul, je crois, de ceux qui auront pris la peine de lire cette trop longue lettre ne se refusera à penser avec moi que M. Calvocoressi n'aurait point tort de modifier son opinion sur Edgar Poe, ses biographes, ses éditeurs et ses critiques.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc.

JOHN-H. INGRAM.

§

L'Aéroplane conduit à une « impasse »

Monsieur,

Je ne cherche pas à réfuter une opinion bâtie sur un optimisme aussi fragile que celui de M. Pierre Blaché.

Tout ce que je puis dire en terminant, c'est qu'on n'arrivera jamais qu'à des résultats empiriques si on persiste à employer la formule $R = Kd\,SV^2$, vu que la formule réelle est $R = \frac{SH}{3}\left(e^{\frac{d\,v^2}{H}} - 1\right)$.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués,

JEAN VAN WORMHOUDT.

§

Le Concours de Poésie de l'Odéon. — L'Odéon a organisé un concours de poésie. Le délai pour les envois, qui devront être adressés à M. le Secrétaire de l'Odéon, est fixé au 20 avril. Les concurrents inscriront en tête de leurs poèmes (soixante vers au plus, réguliers ou libres, sans distinction de genre) une devise, qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle ils auront inséré leur nom et leur adresse.

Des prix en espèces seront attribués aux lauréats qui auront obtenu du public le plus grand nombre de voix, au cours de séances où seront dits sur la scène, par des artistes de l'Odéon, les poèmes désignés par un jury éliminatoire dont nous donnerons la composition dans notre prochain numéro, ainsi que la liste des prix.

§

Gœthe aux enchères. — Récemment, à Berlin, ont été vendues les collections d'un bibliophile, le baron de Grote, particulièrement fournies en raretés des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles; pour le XIX^e^ elles comprenaient des éditions originales de Gœthe qui ont atteint d'assez jolis prix : celle des *Œuvres de Gœthe* chez Gœschen (1787-1790), la première que l'auteur ait autorisée, exemplaire complet : 560 mark ; la première des *Souffrances du jeune Werther*, chez Weygand, à Leipzig (1774), 505 M. ; un exemplaire de l'*Almanach des Muses* de Schiller pour l'an 1800, superbement conservé dans une reliure de l'époque et portant une dédicace du poète à Amélie von Imhof, l'auteur des *Sœurs de Lesbos*, 375 M. ; la première édition séparée du *1^er^ Faust* chez Cotta (1808), 240 M.; la musique de J.-F. Reichardt pour les œuvres de Gœthe (Berlin, 1794), 400 M.

§

La vente Druet. — Comme l'an dernier, M. Druet vient de faire disperser à l'hôtel Drouot une série d'œuvres modernes parmi lesquelles on remarquait des peintures de Claude Monet, Monticelli, Thaulow, Signac, Ziem, La Touche, etc. Le total de la vente a produit 33.000 francs : la *Tartane* de Ziem a été adjugée 3.300 fr. par M. Lair-Dubreuil, le *Port breton* de Monet 2.800 fr., un *Paysage* de Sisley, 2.000 fr. Les œuvres des peintres plus récents se sont moins bien comportées ; un Paul Deltombe n'a obtenu que 15 fr., mais néanmoins une étude de nu de Kees van Dongen a été poussée jusqu'à 280 fr.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES HEURES CLAIRES (*Les Heures claires. Les Heures d'Après-midi*), poèmes, par Emile Verhaeren. Vol. in-18, 3. 50 (5 ex. japon à 15 fr.; 21 ex. hollande à 10 fr.).

LES PLUS BELLES PAGES DE MAURICE DE GUÉRIN (*Le Centaure. La Bacchante. Glaucos. Promenade à travers la Lande. Sainte-Thérèse. Journal. Lettres. Appendice. Documents biographiques et littéraires*), avec un portrait et une notice de Remy de Gourmont. Vol. in-16, 3 fr.

VIE ET ŒUVRE, MÉMOIRES de Léon Tolstoï, tome III. *Souvenirs, Lettres, Extraits du Journal intime, Notes et Documents biographiques*, réunis, coordonnés et annotés par P. Birukov, revisés par Léon Tolstoï, traduits sur le manuscrit par J.-W. Bienstock, avec 9 gravures. Vol. in-18, 3. 50.

BIBLIOTHÈQUES. — Essai sur le développement des Bibliothèques publiques et de la Librairie dans les deux mondes, par Eugène Morel. Tome I : *Ce qu'on lit. Les Budgets d'achats. Enquête sur les Bibliothèques de France. La Science et les Bibliothèques. L'Effort allemand. Les Bibliothèques populaires. La Bibliothèque Nationale. Le British Museum. Washington. Berlin. L'Europe et l'Univers.* Tome II : *La Bibliothèque libre. L'Ere des Bibliothèques en Angleterre et aux Etats-Unis. « Free public Libraries ». M. Carnegie. Le Commerce des livres. Vente. Location, Prêt. L'Avenir. Devant l'invasion des livres. La Production moulinée. Le Dépôt légal. Bâtisse et Mécanique. Catalogues. La Classification décennale. Administration et Métier. Ce qu'il faut mettre dans une bibliothèque.* 2 vol. in-8 à 7 fr. 50 chacun, 15 fr.

§

Le Sottisier universel.

Les rengagés seuls peuvent être considérés comme des gens de métier. Mais ils se recrutent exclusivement chez les non rengagés. — *Le Correspondant*, 25 février, pp. 774-775.

> Moi qui ne puis à la fontaine sans déchoir
> Boire l'eau du baptême et qui jusqu'en un vase
> Sacré ne peut que discerner les muids, la cave
> D'où le vin de la messe a rejoint l'*ostensoir*.

ERNEST LA JEUNESSE. *Akademos*, 15 mars. *Prière du Marchand de vins en gros.*

Ils [les modernistes] n'ont pas besoin d'avoir un code très compliqué, leur disant

ce qu'ils doivent au passé : ils se savent fils de leur père, petits-fils de leur grand-père, arrière-petits-fils de leur aïeul. — Paul Sabatier, *Les Modernistes*, p. 33.

Il y eut quelques carreaux à peine brisés aux voitures. — *La Gazette*, 23 mai 1908.

La première inscription qui ait été retrouvée a été tracée sur une brique et porte la date de l'an deux mil sept cent cinquante avant Jésus-Christ. — *Journal de Liège*, 18 avril 1908.

M. Dalimier vient de recevoir de M. Ursleur, ancien député de la Guyane, un volumineux dossier. On y trouve le récit fantastique des exploits du gouverneur de la Guyane, M. Rodier, surnommé, nous dit-on, « Rodier-Typhon ». M. Ursleur assure qu'il n'y a plus dans l'île infortunée, etc. — *Le Cri de Paris*, 14 mars.

Coquilles.

Sont élus : 83 ministériels sortants, 22 veaux, 19 candidats de l'opposition, etc. — *Le Journal*, 8 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

OUVEAUTÉS :

IBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

Georges BOHN

A NAISSANCE DE L'INTELLIGENCE

In vol. in-18. — Prix..... 3.50

Cet ouvrage est un exposé de l'état actuel des problèmes de la psychologie animale. Depuis ins de dix ans, celle-ci s'est trouvée complètement renouvelée, grâce à la publication, surtout Amérique, d'un grand nombre de travaux importants conçus dans un esprit réellement scientifique.

Paul FOURNIER

LE ROMAN DE PARIS

d'après des documents et renseignements fournis par

Victorien SARDOU

Un volume grand in-8 carré, orné de 27 illustrations. — Prix 7.50

Tandis que disparaissent un à un les derniers vestiges du vieux Paris, M. Paul Fournier s'est à faire défiler en une suite de drames évocateurs du passé les différentes physionomies de la parisienne. C'est une fidèle et minutieuse reconstitution du Paris ancien et l'on y sent battre aque page, dans des tableaux pleins d'une poignante grandeur, le cœur de la vieille cité.

Jules SIMON

FIGURES & CROQUIS

volume in-18 illustré. Prix..... 3.50

Henryk SIENKIEWICZ

L'ÉTERNELLE VICTIME

Traduction de HALPÉRINE-KAMINSKY

Un volume in-18 illustré. — Prix..... 3.50

COLLECTION IN-18 JÉSUS

es Meilleurs Auteurs Classiques Français et Etrangers

Prix du volume broché : 95 centimes. — Cartonné toile : 1 fr. 75

J.-J. ROUSSEAU

ulie ou la Nouvelle Héloïse

Deux Volumes

Envoi contre Mandat-Poste

Collection des plus belles pages

Cette collection a pour but de mettre à la portée du grand public ce qu'il y de meilleur ou de plus curieux dans les meilleurs ou les plus curieux écrivain On a moins que jamais le temps de lire tout ce qui vaudrait la peine d'être l mais d'abord on n'en a pas toujours l'occasion : des œuvres sont trop volum neuses, d'autres sont rares, d'autres sont des plus mêlées.

La *Collection des plus Belles Pages* ne désire être classique que par valeur littéraire ou psychologique, et fait abstraction dans ses choix de toute id ricale ou éducatrice, se distinguant ainsi des collections de pages choisi publiées jusqu'à ce jour.

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 V

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, de gravures anciennes et une Notice par Re de Gourmont. Vol. in-18..... 3.

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 V

Alfred de Musset, Avec une Notice, Portrait inédit de Glésinger, gra sur bois..... 1 V

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 V

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait..... 1 V

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 V

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthélemy et un portrait d'ap Vanloo..... 1 V

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur b d'après Söderkmark..... 1 V

Tallemant des Réaux, avec une Notice..... 1 V

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une notice de Remy Gourmont..... 1 V

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispi 1 V

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Dan 1 V

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

ÉMILE VERHAEREN

es Heures Claires (Les Heures Claires. Les Heures d'après midi, poèmes. Vol. in-18 3.5)

LÉON TOLSTOÏ

ie et OEuvre, Mémoires. *Souvenirs, Lettres, Extraits du Journal intime. Notes et Documents biographiques.* Réunis, coordonnées par P. Birukov, revisés par Léon Tolstoï, traduits sur le manuscrit par J.-W. Bienstock, avec de nombreuses gravures. Tome III. Vol. in-18. 3.50

MAURICE DE GUÉRIN

es plus belles Pages de Maurice de Guérin, avec un portrait et une notice de Reiy de Gourmont. (Le Centaure. La Bacchante. Glaucus. Promenade à travers la Lande. Sainte-Thérèse. Journal. Lettres. Appendice: Documents biographiques et littéraires.) Vol. petit in-16..... 3 »

WALT WHITMAN

euilles d'Herbe, poésies complètes, traduites par Léon Bazalgette, avec deux portraits. Deux vol. in-18 à 3 fr. 50 chacun..... 7 »

JEAN MÉLIA

a Vie Amoureuse de Stendhal. Vol. in-18. 3.50

EDMOND LEPELLETIER

mile Zola, sa Vie, son Œuvre. Vol. in-18..... 3.50

LÉON SÉCHÉ

e Cénacle de la Muse Française, 1823-1827, Documents inédits. Vol. in-18..... 3.50

HENRI MASSIS

a Pensée de Maurice Barrès (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

LAURENT ÉVRARD

Jne Leçon de vie, roman. Vol. in-18..... 3.50

H.-G. WELLS

)ouze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18..... 3.50

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

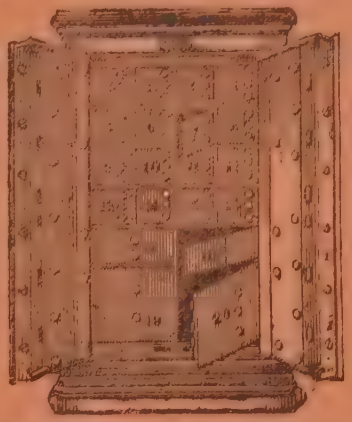
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Biarritz, La Bourboule, Cauterets, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St-Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'adresses et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie organise, avec le concours de l'**Agence des Voyages Modernes**, les excursions suivantes :

1° TUNISIE-ALGÉRIE

du 28 Mars au 26 Avril 1909
Prix (tous frais compris)
1re classe : 1.150 fr. — 2e cl. : 1.050 fr.

2° ITALIE

Du 1er au 30 Avril 1909
Prix (tous frais compris)
1re classe : 980 fr. — 2e cl. : 895 fr.

3° CORSE

Du 7 au 21 Avril 1909
Prix (tous frais compris)
1re classe : 575 fr. — 2e cl. : 505 fr.

S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'**Agence des Voyages Modernes**, 1, rue de l'Echelle, à Paris.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord *Paris-Nord, excepté*, de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o : de 3 personnes, 25 o/o : de 4 personnes, 30 o/o : de 5 personnes, 35 o/o : de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS.— Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services rapides entre Paris, la Belgique la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège.

TRAINS DE LUXE

Toute l'année

Nord-Express. — Tous les jours entre Paris (1 h. 50 soir) et Berlin. (A l'aller, ce train est en correspondance à Liège avec l'Ostende-Vienne).

Le train partant de Paris le Lundi continue sur Varsovie, et ceux partant les Mercredi et Samedi sur Saint-Pétersbourg.

Péninsulaire-Express. — Départ de Londres le Vendredi, et de Calais-Maritime le Samedi à 1 h. 03 matin pour Turin, Alexandrie, Bologne, Brindisi, où il correspond avec le paquebot de la Malle de l'Inde.

Calais-Marseille-Bombay-Express. — Départ de Londres et Calais-Maritime (2 h. 55 soir) le Jeudi pour Marseille, en correspondance avec les paquebots pour l'Égypte et les Indes.

Simplon-Express. — De Londres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) pour Lausanne, Brigue et Milan (3 fois par semaine en hiver, tous les jours en été).

L'hiver seulement

Calais-Méditerranée-Express. — De Londres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) pour Nice et Vintimille.

Train rapide quotidien. — De Paris-Nord (7 h. 32 soir) pour Nice et Vintimille composé de lits-salons et voitures de 1re classe.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

Propriété à Paris **14, R. NOTRE-DAME DE LORETTE.** Cne 310 m. 80. Rev. 32.070 fr. M. à pr. **310.000** fr. Adj. ch. not. 27 Avril Me Fauchey, not., 3, r. du Louvre.

GD TERRAIN, 77 r. des **Entrepreneurs** (15e). Cne 4.040m. M. à pr. : **260.000** fr. Adj. s./1 ench. ch. not. 20 avril. S'adr. Me Ch. Champetier de Ribes, not., 8, r. Ste-Cécile.

VAUCRESSON Villa **CLAMART.** Cne 2.464 m. Libre. M. à p. **35.000** fr. Adj. ch. not. 6 avril. Me Lakuffen, not., 11, r. de Rome.

Propriété à Paris **R. D'ALLEMAGNE** 105, 107 et 109. Cne 4.578 m. 39. Rev. 21.960 fr. M. à p. **140.000** et **20.000** fr. Adj. en 2 lots, 16 avril, 2 h. ½. Me Chauveriat, not. à Pantin.

"Villa des Roses", à **CHEUNEVIÈRES-S.-MARNE** (S.-et-O.) Cne 3.800 m. M. à pr. **25.000** fr. adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 6 Avril. S'adr. Me Gousin, not., 6, pl. St-Michel.

Immeuble de rapport **40, RUE TRUFFAUT.** Cne 325 m. Rev. br. 7.465 fr. M. à pr. **80.000** fr. Adj. ch. not. Paris, 6 Avril. Mes Sanor et Leroy, not. 9, bd St-Denis.

Maison de rapport à Paris. **10, RUE QUINCAMPOIS,** Rev. br. : 9.100 fr. M. à pr. **100.000** fr. Adj. 15 avril 1909, à 1 h. étude Me Housset, not. à Provins (Seine-et-Marne).

LOUIS-MICHAUD, Éditeur, 168, boulevard Saint-Germain, PARIS

Viennent de Paraître :

ALPHONSE SÉCHÉ

LES MUSES FRANÇAISES

Anthologie des Femmes-Poètes

(XX^e^ SIÈCLE)

Morceaux choisis, accompagnés de notices biographiques et bibliographiques.

Mmes Daudet, Marie Dauguet, Delarue-Mardrus, Jean Dominique, Lucie Félix-Faure Goyau, Rosemonde Gérard (Rostand), F. Gregh, Gérard d'Houville, Daniel Lesueur, Catulle Mendès, Ctesse Mathieu de Noailles, Perdriel-Vaissière, Cécile Périn, Hélène Picard, H. Vacaresco, Renée Vivien, etc.

Un vol. de 400 pages, avec *40 portraits* et une couvert. en couleurs de GEO-DORIVAL.
Prix..... **3.50.** — Relié veau, fer spécial, tête dorée..... **6 fr.**

L'ouvrage est complet en deux volumes. Le premier, déjà paru, a été consacré aux Muses vivant de 1200 à 1891.

(L'ouvrage complet, broché..... **7 fr.** — Relié..... **12 fr.**)

Nous croyons utile de signaler l'intérêt que présente un tel ouvrage au moment où la poésie féminine prend une place aussi considérable dans notre littérature. Cette anthologie est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à la poésie ; c'est aussi un document qui à sa place marquée dans toute bibliothèque.

COLLECTION

LES GRANDS POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Sous la direction de **M. Alphonse SÉCHÉ**

Chaque livre — format 11×17, de l'importance d'un in-18 à 3 fr. 50,— est un recueil des principales œuvres des grands poètes français et étrangers. Précédés d'une notice biographique et bibliographique, ornés d'une couverture en couleurs, avec autographes et portraits, ces volumes forment une bibliothèque instructive et indispensable.

Prix..... **1 fr.** — Relié souple..... **1 fr. 50**

DEUX VOLUMES :

LÉOPARDI-VOLTAIRE

Déjà parus dans la même collection (15 volumes) :

Musset, Byron, Ronsard, Béranger, Heine, Chénier, Scarron, Ed. Poë, Hégésippe Moreau, Charles d'Orléans, Du Bellay, Gérard de Nerval, Brizeux, Louis Ulhand, Casimir Delavigne.

Prix : 1 fr. **HORS SÉRIE** **Relié : 1 fr. 50**

LES PLUS JOLIS VERS DE L'ANNÉE 1908

DEUXIÈME ANNÉE

Ce recueil, qui paraît chaque année, donne, comme son titre l'indique, les meilleures poésies de l'année. Le choix est fait par **M. Alphonse SÉCHÉ.**

Déjà parus (hors série) :

LES PLUS JOLIS VERS DE L'ANNÉE 1907. — SONNETS D'AMOUR. — LES POÈTES-MISÈRE

Librairie SANSOT et Cie, Éditeurs, 7, rue de l'Éperon, PARIS

DERNIERES PUBLICATIONS

ALPH. LEFEBVRE : **La célèbre Inconnue de Prosper Mérimée.** Biographie, Œuvres de Jeunesse, Autographe, Correspondance de l'inconnue. Portrait-frontispice, Croquis et documents. Préface par FÉLIX CHAMBON, bibliothécaire de l'Université. 1 vol. in-8..... **7.50**

M. A. Lefebvre a levé le voile qui cachait encore la destinataire des Célèbres **Lettres à l'Inconnue**, *dont fit scandale la publication en 1874; maintenant on connaît la correspondante mystérieuse de l'illustre auteur de « Colomba ».*

A. SCHALCK DE LA FAVERIE : **Les Premiers Interprètes de la pensée américaine.** Essai d'histoire et de Littérature sur l'Evolution du Puritanisme aux Etats-Unis. 1 vol. in-18 jésus..... **3.50**

Les Puritains persécuteurs et la théocratie. — Cotton Mather. — De la Désaffection à la Séparation. — B. Franklin. — Tendances littéraires dans la première moitié du XIXe siècle. — W. Irving. — R. W. Emerson, etc.

RAOUL DE HOUDENC : **Le songe d'Enfer,** suivi de **la voie de Paradis.** Texte original; traduction en langage moderne; essai d'interprétation, notes et appendice par PHILÉAS LEBESGUE. 1 vol. in-18 jésus..... **3.50**

La plupart des romanistes attribuent ces deux poèmes du XIIIe siècle à des auteurs différents. PHILÉAS LEBESGUE *leur donne comme unique auteur le trouvère* RAOUL, *et apporte à soutenir cette thèse une argumentation aussi serrée qu'originale.*

ROBERT RANDAU : **Les Explorateurs,** roman de la Grande Brousse. 1 vol. in-18 jésus..... **3.50**

L'action de ce roman se passe tout entière en cette Mauritanie, mystérieuse encore, et si féconde en surprises tragiques. — La vie aux avants-postes. — Les mercenaires. — En colonne. — Comment on assassine un explorateur. — Mœurs et coutumes des derniers Almoravides.

Marguerite BURNAT-PROVINS

LE LIVRE POUR TOI

Nouvelle édition augmentée d'une préface par HENRY BATAILLE. 1 vol. in-8 raisin..... **5 fr.**

LE CŒUR SAUVAGE

ROMAN

1 volume in-18 jésus..... **3.50**

PETITE BIBLIOTHÈQUE SURANNÉE

FRANÇOIS DE MAYNARD : **Œuvres poétiques choisies,** notice par P. FONS. Portrait frontispice.

Le Parnasse Royal : Poèmes choisis des monarques français et autres personnages royaux, recueillis et commentés par GAUTHIER FERRIÈRES.

DOUXMÉNIL : **Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de Mademoiselle de Lenclos.** Avertissement et notes, par G.-M. NAPY.

Chacun des ouvrages de cette collection forme un volume petit in-18 raisin à **2** *fr. le volume.*

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Georges Courteline, par ROGER LE BRUN.

Maurice Barrès, par RENÉ GILLOUIN.

Maurice Maeterlinck, par AD. VAN BEVER.

Comtesse M. de Noailles, par RENÉ GILLOUIN.

Catulle Mendès, par ADRIEN BERTRAND.

Pierre Loti, par JEAN MARIEL.

René Doumic, par EDOUARD BEAUFILS.

Chacune des biographies de cette collection forme une plaquette in-18 jésus à **1** *fr.*

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.